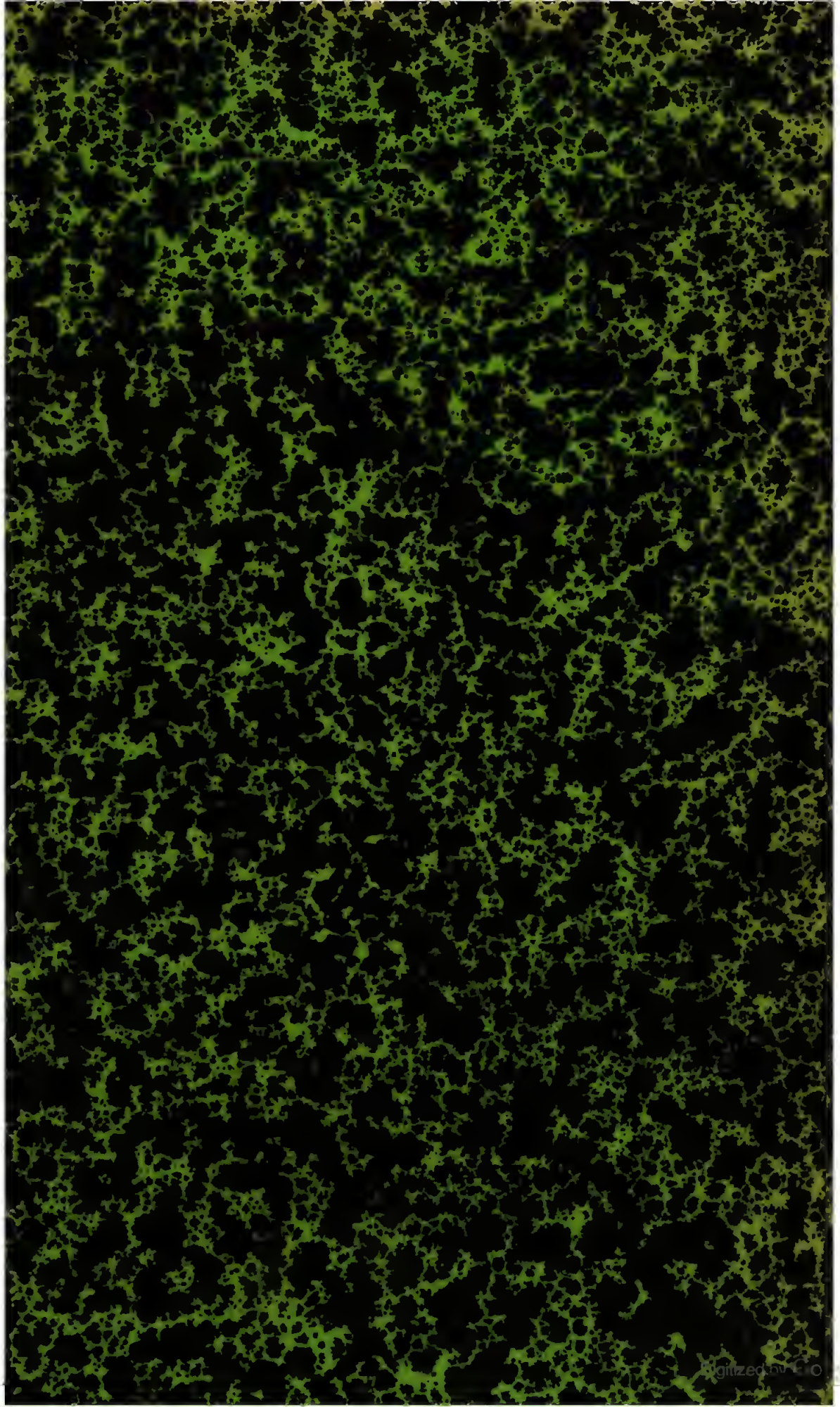
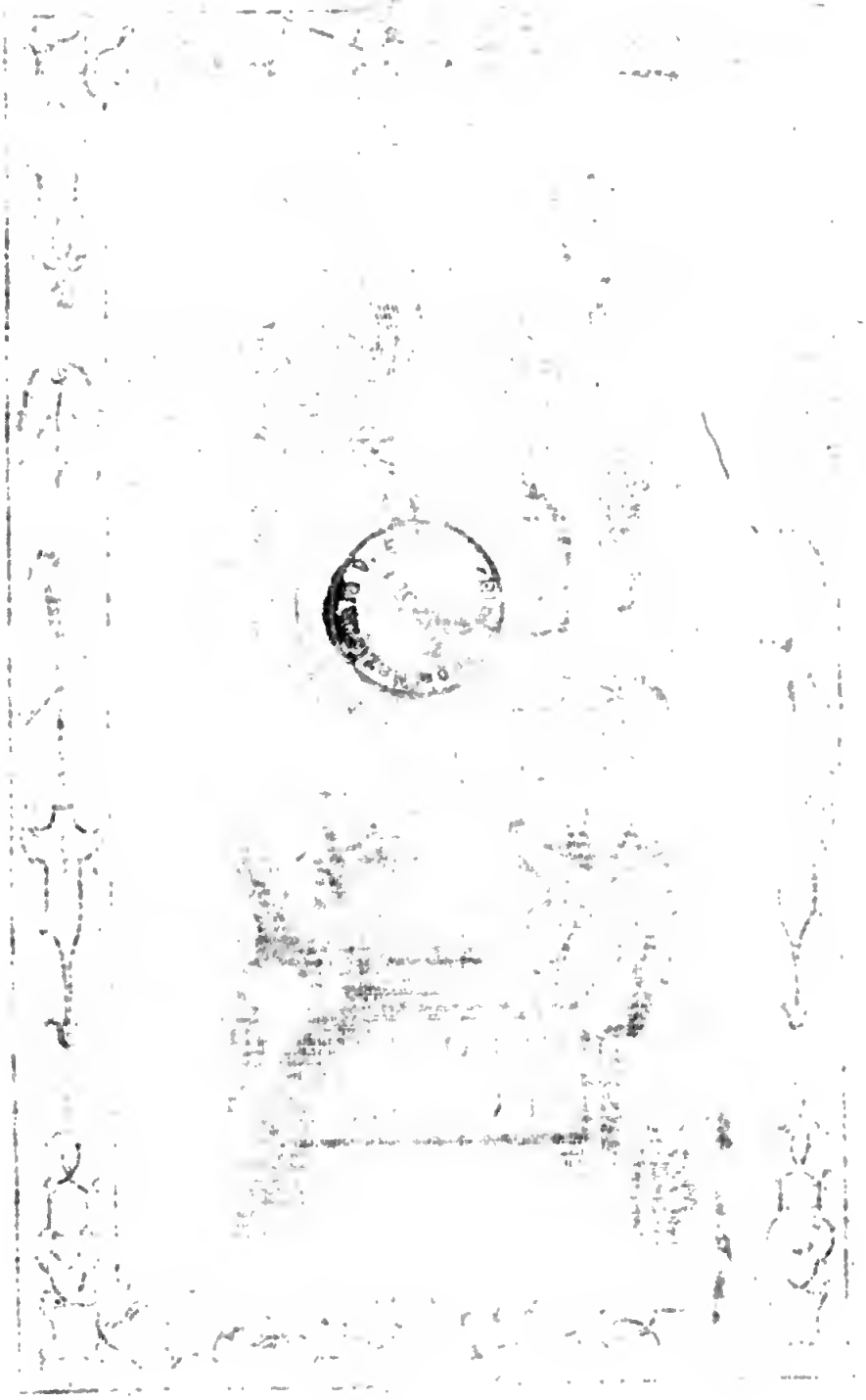

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
DE MARINIS
B
18
NAPOLI

Nazionale NAPOLI

ERASME.
MORUS.
HOLBEIN.

L'ELOGE
de la
FOLIE.



Bau. Jf Marins B 18

L'ÉLOGE
DE LA
FOLIE,

Composé en forme de Déclamation,

PAR

ERASME,

Et traduit

Par M. GUEUDEVILLE,

Avec les Notes de GERARD LISTRE,
& les belles Figures de HOLBEIN.

Le tout sur l'original de l'Université de Basle.

NOUVELLE EDITION

Revue, augmentée, & mise dans un meilleur ordre.

A NEUCHATEL,

Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du Roi.

M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE

ÉDITION

NOUVELLE.

LE ſuccès qu'ont eu les ouvrages de Mr. *Gueudeville*, & en particulier ſa traduction de l'ELOGE DE LA FOLIE, doit être uniquement attribué au talent qu'il avoit de badiner agréablement ſur ſortes toutes de ſujets, & au tour original de ſes penſées & de ſese xpreſſions. L'élégance & la pureté du ſtyle n'eſt point ce qu'on y doit chercher. On avoit commencé de remédier a ce défaut, dans l'édition de 1728: mais, comme on en convient dans l'avertiſſement, il reſtoit encore bien des façons de parler vicieuſes, qui échappent toujours dans une premiere reviſion. Celle-ci a été faite avec beaucoup plus de ſoin. Outre pluſieurs *additions*

qu'on a cru néceſſaires, on a tâché de n'y rien laiſſer de choquant; & l'on croit enfin avoir mis l'ouvrage dans l'état où le public auroit ſouhaité de le voir dès la premiere édition.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

ERASME fut d'une vaſte Littérature, & d'un diſcernement exquis ; il poſſédoit à fond les auteurs ; & perſonne n'a, peut-être, jamais ſi bien mis en œuvre le ſavoir & l'érudition. Il excéloit dans la connoiſſance des livres; & le principal but de ſon aſſiduité à l'étude, étoit de réfléchir ſur les mœurs. Il ſeroit bien à ſouhaiter, que les ſavans imitaſſent ce grand modele : au lieu de ces hautes ſpéculations qui, preſque toujours, ſont creuſes & ſtériles, ils nous enſeigneroient le vrai uſage de la raiſon, & ils pourroient profiter les premiers de leur travail.

Il eſt vrai qu'Eraſme avoit un talent tout extraordinaire pour la Morale : il ſemble que la nature l'avoit choiſi pour en faire un prodige dans ce genre-là ; & il y auroit une eſpece de témérité, d'aſpirer à la perfection de ce fameux Cenſeur du genre humain. Il avoit, au ſuprême degré, les qualités requiſes pour peindre au naturel cet animal défectueux, difforme, & tout contradictoire, qui s'appelle homme : un génie ſupérieur, étendu, pénétrant, vif, tout-à-fait heureux. Mais, à mon ſens, l'endroit par où il brille le plus, c'eſt ſon enjouement. Badinant ſur tous les ridicules qu'il rencontre en ſon chemin, ſes raillèries ſont ſi bien aſſaiſonnées de grace & de délicateſſe, de bon ſens & de modération, qu'on ne ſauroit décider ſi l'agréable y domine ſur l'utile, ou ſi l'utile l'em-

porte ſur l'agréable. Ses pointes ne piquent point les gens d'eſprit; ſon ſel n'eſt âpre que pour les ſots; & on peut nommer ſon ingénieuſe Satyre, une enveloppe de ſageſſe, une boiſſon délicieuſe dans laquelle il infuſe le meilleur remede contre les vices.

Mais ſi le célebre Eraſme s'eſt jamais ſurpaſſé dans l'art de moraliſer, ç'a été ſans doute dans ſon *Eloge de la Folie*. Il réunit ſur ce ſujet toutes les forces de ſon génie parfaitement ironique: & au lieu que, dans ſes autres ouvrages, il ne frappe & ne tire qu'en paſſant, c'eſt ici une guerre en forme contre les hommes; il les attaque ouvertement, il les bat en ruine. Le plan de la piece eſt digne d'un ſi grand maître. Eriger la Folie même en actrice, qui ſe moque ſavamment, judicieuſement, finement, de la vie humaine, il falloit être Eraſme pour s'en aviſer. L'invention ne pouvoit être plus heureuſe, ni plus juſte. La Folie étant la Reine des hommes, elle a droit de les cenſurer; la Folie étant la meilleure amie des hommes, elle étoit la plus propre à leur dire leurs vérités; enfin, la Folie dominant ſur les plaiſirs des hommes, il lui appartenoit, à titre de préference, de jouer avec eux, & de les divertir. Il n'y avoit qu'un inconvénient: les hommes croient la Folie, tant qu'elle parle en folle; & dès qu'elle emprunte la voix de la raiſon, ils ne la reconnoiſſent ni ne l'entendent plus. C'eſt apparemment par cet endroit que la Déclamatrice d'Eraſme n'a point réuſſi dans le meilleur de ſon deſſein, qui étoit de changer les mœurs: les hommes ont les mêmes travers de ſens & de conduite, qu'ils ont eu de tout tems, & vraiſemblablement ils les auront de génération en génération. Ce n'eſt pas la faute de notre actrice moraliſante; elle ne pouvoit s'y prendre mieux pour convertir ſes auditeurs; & puiſque la Folie même n'a pu amener les hommes à la ſageſſe, hélas! il n'eſt que trop ſûr qu'ils n'y viendront jamais.

Pour donner une légere idée du ſuccès de cette

petite piece, je ne ſai ſis aucune autre production d'Eraſme a fait tant de bruit dans la République des lettres, Un des intimes amis de l'auteur aſſure, que l'*Eloge de la Folie* avoit éte réimprimé déja plus de dix fois. Charles Patin, qui en procura une nouvelle Edition ſur le Manuſcrit de Basle, parle en ces termes. " J'ai cru qu'il ſeroit utile de remettre „ ſous la preſſe l'*Eloge de la Folie*, réimprimé tant „ de fois. Cette *Déclamation* a comme diſparu dans „ la République des lettres ; & , quoiqu'on l'ait „ traduite preſque en toute langue & en tout Pays, „ à peine s'en trouve-t-il chez les Libraires. Tout „ le monde eſtime cette piece ; & ceux même qui „ n'en ſont pas contens, la demandent avec em- „ preſſement. Permis à chacun d'en juger ſelon ſa „ portée, ou plutôt ſelon ſon penchant : mais il eſt „ certain qu'elle eſt toute pleine d'eſprit & d'éru- „ dition ; & les lecteurs même qui ont leurs rai- „ ſons pour la blâmer, ne ſauroient diſconvenir „ qu'elle ne ſoit très-bien écrite. Ecoutez ce que „ notre Eraſme écrit là-deſſus à l'Abbé de Saint Ber- „ tin. *Au reſte*, dit-il, *la matiere eſt plaiſante d'elle- „ même : mais je n'attaque aucune ſorte d'hommes mal- „ honnêtement*, *& je ne raille perſonne en particulier, „ que moi-même. Enfin, que cet ouvrage-là ſoit ce qu'on „ voudra, il eſt bien reçu de tous les Savans ; les Evê- „ ques, les Archevêques, les Rois, les Cardinaux le „ trouvent de leur goût ; il plaît même à notre Saint „ Pere le Pape, & Leon X. l'a lu tout entier.*

Les figures dont le Libraire, pour faire plaiſir au public, a embelli cette traduction, ſont très curieuſes, elles viennent *originalement* de *Holbein*.

Le Lecteur ne ſera pas fâché que je lui faſſe connoitre ce *figuriſte*. Il étoit de Basle & le premier homme de ſon tems pour la peinture. La débauche l'ayant réduit à une grande diſette, il réſolut d'aller

en Angleterre. Paſſant par Strasbourg, il demanda de l'occupation au meilleur Peintre de la ville, qui, ſans le connoître l'admit à ſon attelier. Un jour que le maître n'étoit pas au logis, Holbein s'aviſa de faire une mouche ſur le front d'un portrait, & s'enfuit au plus vîte. Le Peintre, revenu chez lui, tâcha pluſieurs fois de chaſſer la mouche; & ſe trouvant la dupe d'un ſi habile *Artiſte*, il le fit chercher par-tout, mais inutilement. Holbein, arrivé à Londres, dont il avoit fait le voyage preſque en demandant l'aumône, s'adreſſe à Thomas Morus, & lui préſente, de la part d'Eraſme, une lettre de recommandation. Le Chancelier, qui aimoit tendrement Eraſme, & qui d'ailleurs fut ravi de connoître notre Suiſſe; le retint deux ans caché dans ſa maiſon. Pendant ce tems-là, Holbein ne pouvant ſe ſouvenir du nom d'un Comte, qui lui avoit conſeillé à Basle de venir en Angleterre, peignit ſuivant l'idée qu'il avoit de ſon viſage, & le peignit ſi bien, que tout le monde reconnut ce Seigneur. Morus ſe croyant aſſez riche en ouvrages de ſon domeſtique, & voulant lui procurer un ſort plus éclatant, invita le Roi à un repas. Henri VIII étant donc venu pour honorer de ſa préſence la table de ſon Chancelier, trouva dans la ſalle tous les tableaux de Holbein bien arrangés. Le Monarque, qui avoit beaucoup de goût pour la peinture, eſt ſaiſi d'admiration; il demande ſi l'auteur eſt encore en vie, & ſi, quoi qu'il en coûtât, il pourroit l'avoir chez ſoi. Morus fait paroître Holbein & le recommande au Roi, qui l'appelle à la Cour. Notre gros Suiſſe y eut une aventure, qui mérite d'être rapportée. Travaillant à un certain ouvrage, que le Prince lui avoit défendu de montrer à qui que ce fût, il s'étoit enfermé. Un Comte, curieux de lui voir manier le pinceau, vint frapper à ſa porte; & le Peintre répond, qu'il ne lui étoit pas permis d'ouvrir. Le Seigneur ne ſe rebute

point, & le Peintre tient ferme. Enfin, Holbein importuné, la colere le prend: il ſe leve, il ouvre, & ſaiſiſſant le Comte, il le jette du haut en bas de l'eſcalier; ce qui mit le pauvre Seigneur en pitoyable état. Holbein, craignant pour ſa peau, ſauta par la fenêtre, & courant au Roi, il lui conta ingénument l'hiſtoire. Le Monarque lui fait grace, à condition de demander pardon au Comte; & il a la bonté de retenir le Peintre, pour donner le tems à l'offenſé de calmer ſa premiere fureur. Cependant, le Comte, tout briſé de ſa chûte, le viſage couvert de ſang, ſe fait apporter devant le Prince, & lui demande juſtice. Le Roi le plaint, & l'exhorte à pardonner. Mais trouvant le Seigneur inſenſible à cette morale, & prévoyant bien que, tôt ou tard, il feroit un mauvais parti à Holbein, il fit au Grand cette terrible apoſtrophe: *Mon Peintre n'eſt plus votre partie, c'eſt moi: je vous traiterai comme vous le traiterez; &, par la conſidération que vous aurez pour lui, je jugerai du cas que vous faites de votre Roi. Au reſte, ſachez que je puis élever ſept Payſans à la dignité de Comte; mais que je ne puis pas faire de ſept Comtes, un ſeul Holbein.* Le Seigneur, terraſſé par cette foudre, ſe jetta aux pieds du Prince, promettant, non ſeulement d'étouffer ſa vengeance, mais même d'être le protecteur du Peintre.

Il a eu pour lui tous les connoiſſeurs: pluſieurs l'ont placé au-deſſus des plus grands maîtres, & aucun ne l'a mis au-deſſous. Charles Patin ne pouvoit admirer aſſez les figures qu'on donne ici au public. Eraſme, ami de Holbein, les vit avec un plaiſir ſingulier, & les garda dix jours. Trouvant ſon portrait dans une de ces figures, il s'écria en badinant: *Oh, oh! ſi je reſſemblois encore à cet Eraſme-là, en vérité je voudrois me marier.* Pour plaiſanter avec ſon ami, dont les mœurs étoient fort bachiques, il mit au bas de la figure qui

repréſente le Pourceau Epicurien, *Holbein.* Ce fameux Peintre mourut de la peſte, à Londres.

Quant à ma Traduction, j'ai ſuivi le chemin du milieu, c'eſt-à-dire, autant que je m'y connois, le plus raiſonnable; ne m'étant pas borné ſcrupuleuſement à l'idée de mon auteur; mais auſſi, n'ayant rien ajouté que de conforme à ſon ſens.

Les notes ſont de *Gerard Liſtre*, ſavant Médecin, qui, ayant demeuré quelques mois avec Eraſme, avoit lié avec lui une étroite amitié. Comme il m'a ſemblé que des remarques de littérature ne conviennent point à une Traduction, qui n'eſt proprement que pour ceux qui n'entendent pas l'original; je me ſuis cru obligé de les omettre, m'étant contenté d'inſérer celles que j'ai jugé conformes à la curioſité d'un lecteur qui ne ſe ſoucie ni d'Hébreu, ni de Grec.

J'avertis auſſi, que ſi on trouve dans mon ſtyle une trop grande abondance de mots, on doit me le pardonner: je me ſuis accommodé en cela à la diction de mon auteur, & je n'aurois pu, ſans l'affoiblir, ſerrer mes expreſſions, outre que ces redites paſſent, à la chaleur d'une Déclamation.

PRÉFACE D'ERASME,

Adreſſée à

THOMAS MORUS,

SON AMI.

RETOURNANT *dernièrement d'Italie en Angleterre, pour ne pas perdre à des converſations où les Muſes n'ont aucune part, tout le tems qu'il falloit voyager à cheval, j'aimai mieux répenſer quelquefois à nos études communes, & jouïr en idée de ces ſavans & agréables amis que j'avois laiſſé ici. Comme vous tenez le premier rang entre ces amis, illuſtre Morus, c'étoit vous auſſi dont le ſouvenir m'occupoit le plus. Je vous tappellois ſouvent dans ma mémoire, & j'en recevois un extrême plaiſir, m'imaginant être auprès de vous, & ſentir réellement cette douceur, que je puis jurer avoir été la plus grande de ma vie.*

Réſolu donc de m'occuper à quelque choſe, comme un pareil loiſir n'étoit pas bon pour une méditation ſérieuſe, je m'aviſai de badiner en faiſant l'Eloge de la Folie. Quelle Minerve vous inſpira ce biſarre deſſein? direz-vous. Premiérement, Pallas me fit remarquer, que les Grecs ayant nommé la FOLIE, MORIA, *ce terme*, Folie, *approche autant en*

Grec de votre nom de famille, que vous êtes éloigné de ſa ſignifica ion : car vous êtes connu par-tout pour un des plus ſages hommes du ſiecle. Outre cela, je crus que ce jeu d'eſprit ſeroit fort de votre goût. Je me flatte qu'il y a de la littérature & du ſel dans le badinage que je vous préſente ; & je ſais d'ailleurs, que rien ne vous divertit tant, que les railleries de cette nature-là : vous riez, en Démocrite, de la vie humaine. Mais quoique, par une grande ſuperiorité de génie, vous ſoyez beaucoup au-deſſus du commun, vous ne laiſſez pas de vous rabaiſſer avec plaiſir à la portée de tout le monde ; &, pour employer l'expreſſion de Tibere, vous êtes propre à tout, & à tous les momens.

Agréez donc, s'il vous plait, cette petite déclamation : Je vous l'offre, comme le gage d'une amitié qui doit durer autant que nous. J'eſpere même, que vous prendrez cette piece ſous votre protection ; car, dès que j'ai l'honneur de vous la dédier, elle eſt plus la vôtre, que la mienne. Je m'attends bien, qu'on ne manquera pas de m'attaquer. Les chicaneurs diront, que ces badineries déshonorent la gravité théologique, & que cette Satyre eſt toute oppoſée à la modération chrétienne : ils m'accuſeront de reſſuſciter (1) *l'ancienne Comedie, & de mordre tout le monde,* (2) *comme un nouveau Lucien. Mais je prie d'avance*

---

(1) *L'ancienne Comédie.* Celui qui l'inventa, fut un certain Suſarion, de la ville de Megare. Ce Théatre naiſſant étoit ſi libre, ou plutôt ſi licencieux, qu'on y nommoit les ſpectateurs en reprenant leurs vices : mais cela fut défendu par une loi faite exprès ; & depuis la réformation de cet abus, on appella la ſcene, *nouvelle Comédie.* Chez les Latins, la Satyre ſuccéda à la vieille Comédie.

(2) *Comme un nouveau Lucien.* Ce fameux Dialogiſte étoit un Rhéteur de Samoſate, & ſi ſatyrique, qu'il n'épargnoit pas même les Dieux ; ce qui le fit ſurnommer l'Impie.

ceux qui ſe ſcandaliſeront de la baſſeſſe du ſujet, & de la plaiſanterie avec laquelle je le traite, de vouloir faire attention à une choſe : c'eſt que je ne ſuis pas l'inventeur de cette maniere d'écrire, & que je n'ai fait qu'imiter en cela les plus anciens & les plus célebres auteurs. Combien s'eſt-il écoulé de ſiecles, depuis qu'Homere a écrit la guerre des grenouilles & des rats? Virgile ne s'eſt-il pas exercé ſur le Moucheron; & Ovide, ſur la Noix? Polycrate a fait l'Eloge (1) de Buſiris, & Iſocrate le réfuta; Glaucon a loué l'injuſtice; Favorin, (2) Therſite, & la fievre quarte; Syneſius, la tête chauve; Lucien, la Mouche paraſite. Seneque n'a-t-il pas badiné ſur l'Apothéoſe de l'Empereur (3) Claude? Plutarque n'en a-t-il pas fait autant, dans le Dialogue de Gryllus changé en Pourceau, & d'Ulyſſe? Lucien & Apulée ne ſe ſont-ils pas égayés ſur l'âne? Et un je ne ſais qui, ſur le teſtament d'un cochon? S. Jerôme en parle.

Si mes cenſeurs ne veulent pas ſe payer de cette monnoie-là, ils n'ont qu'à s'imaginer que je joue aux Echecs pour m'amuſer, ou à quelque jeu d'enfant. Il n'y a point de condition dans la vie, à qui on ne permette quelque divertiſſement: ce ſeroit donc une grande injuſtice, d'interdire aux gens de lettres un peu de badinage pour ſe délaſſer l'eſprit. Mais ſi jamais on doit leur permettre de badiner, c'eſt lorſqu'ils le font utilement pour les lecteurs. Pour peu qu'on ait de génie, on profite ordinairement plus des bagatelles finement tournées, que des matieres ſérieuſes & bril-

---

(1) *De Buſiris.* Cruel Tyran d'Egypte ; Hercule en purgea la terre.

(2) *Therſite.* Homere, qui le met au Siege de Troie, en fait un portrait affreux ; louche, boiteux, boſſu, &c.

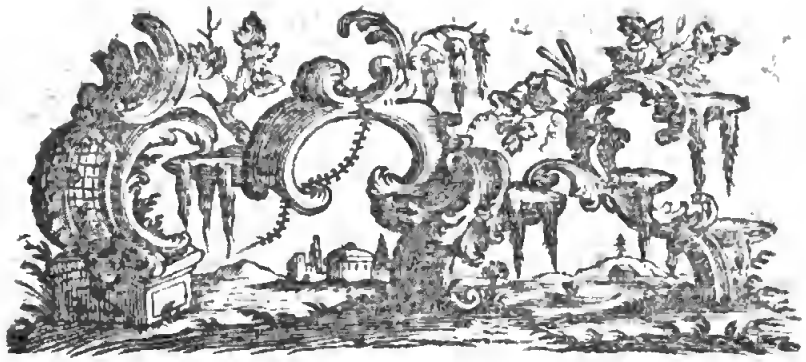
(3) *Claude.* Lucien tourne joliment en ridicule cet Empereur, qui voulut être mis au nombre des Dieux.

lantes. L'un célebre l'Eloquence, ou la Philoſophie, par un Eloge tout couſu de pieces de rapport; l'autre fait pompeuſement le Panégyrique du Prince; celui-là prononce un beau diſcours pour animer à la guerre contre le Turc; celui-ci, infatué de l'Aſtrologie judiciaire, ou impoſteur de profeſſion, prédit l'avenir; l'autre forme de nouvelles difficultés ſur des riens. Ces productions ſont preſque toujours autant infructueuſes, que la badinerie eſt profitable. Et d'ailleurs, comme rien n'eſt ſi ſot, que de badiner ſur un ſujet grave & ſérieux; rien auſſi n'eſt plus agréable, que de trouver dans la plaiſanterie un tour grave & ſérieux. C'eſt au public à juger de cette raillerie-ci: mais, à moins que l'amour-propre ne m'aveugle, je n'ai point fait en fou l'Eloge de la Folie.

Maintenant, pour me mettre à couvert du reproche qu'on pourroit me faire touchant la Satyre, je ſoutiens, que de tout tems il a été permis de ſe moquer du train commun des hommes, pourvu que cela n'aille pas juſqu'à la licence & à la fureur. J'admire, combien les oreilles ſont délicates, de nos jours: on ne veut que des titres flatteurs & magnifiques: on en voit même, qui ont un ſi grand travers de Religion, qu'ils ſupporteroient plutôt les plus horribles blaſphêmes contre Jeſus-Chriſt, que de paſſer la moindre raillerie contre le Pape, ou contre le Prince, & ſurtout, quand il y va de l'intérêt. Mais je voudrois qu'on répondit à une queſtion: Celui qui critique le genre-humain, ſans attaquer aucun particulier, dites-moi, je vous prie, peut-on, avec une ombre de juſtice, le nommer ſatyrique? N'eſt-il pas vrai plutôt, que ce cenſeur ne fait que montrer le bon chemin? Autrement, combien me ſatyriſai-je moi-même? De plus: celui qui déclame généralement contre toutes les différentes conditions, fait bien voir qu'il n'en veut point aux hommes, mais uniquement à leurs defauts.

Si quelqu'un donc ſe trouve offenſé dans ce badinage, s'il s'en plaint, qu'y gagnera-t-il? Il fera voir qu'il eſt coupable, ou qu'il craint de paſſer pour tel. Saint Jerôme a badiné dans ce genre-là, bien plus librement & plus ſatyriquement, ne faiſant pas même ſcrupule de nommer. Pour moi, outre que je ne me ſuis écarté en rien du général, j'ai tellement menagé mes expreſſions, que tout lecteur judicieux connoîtra ſans peine, que j'ai eu plus en vue de divertir, que de mordre. Je n'ai pas, comme Juvenal, remué l'égoût de la ſcélérateſſe; je me ſuis plus attaché aux mœurs riſibles, qu'aux mœurs honteuſes. Mais enfin, ſi toutes ces raiſons ne paroiſſent pas valables, on n'a qu'à ſe ſouvenir, qu'il eſt glorieux d'être cenſuré par la Folie; & que, la faiſant parler, il a bien fallu que je me ſois accommodé au caractere du perſonnage. Mais pourquoi vous importuner de mon droit, vous qui êtes un ſi habile Avocat, que les cauſes qui ne ſont pas des meilleures, deviennent très-bonnes entre vos mains? Adieu, très-célebre Morus; prenez ſoigneuſement la défenſe de votre MORIE.

A la Campagne ce 10 Juin 1508.



L'ÉLOGE DE LA FOLIE.

DÉCLAMATION. (1).

C'eſt la Folie qui parle.

J'ENTREPRENDS aujourd'hui de repouſſer les traits empoiſonnés de la médiſance, qui ſe plaît à m'attaquer. Je ſais juſqu'où va ſon acharnement contre moi ; & que mes Favoris même ne rougiſſent point de me déchirer. Mais on a beau me noircir ; cette Folie que vous voyez,

(1) *Déclamation.* C'eſt-à-dire ici, un jeu d'eſprit. Au reſte, Eraſme introduit la Folie comme une de ces Divinités de théatre, qui anciennement debutoient par leurs louanges ; ce qui convient d'autant mieux à la Folie, que c'eſt le caractere d'un Fou, de ſe louer & de s'admirer.

c'eſt elle, pourtant, qui a le pouvoir de remettre en belle humeur les Dieux & les Hommes.

Preuve de cela, n'eſt-il pas vrai que, dès que j'ai paru devant cette nombreuſe Aſſemblée, la joie a commencé d'y éclater ? Vous avez marqué tous un air ſi content ! vous n'avez même pu vous empêcher de rire en voyant ma figure ! & depuis que je ſuis ici, on vous prendroit pour des (1) Dieux d'Homere,

(1) *Des Dieux d'Homere.* Parce que ce fameux Poëte les a inventés.

enivrés d'un Nectar mêlé de (1) *Nepenthe*; au lieu qu'auparavant, vous aviez de chagrin & l'inquiétude peinte ſur le viſage. A vous voir mornes & ſombres comme vous étiez, on ne pouvoit mieux vous comparer qu'à des gens ſortis tout récemment de (2) l'Antre

(1) *Nepenthe*. Herbe réelle ou imaginaire, dont le ſuc, mêlé avec le vin, excitoit à la joie.

(2) *L'Antre de Trophonius*. Suivant la ſuperſtition payenne, un Diable étoit l'Oracle de cet antre-là; & comme ceux qui y entroient pour le conſulter, en ſortoient tout défigures, la choſe tourna en Proverbe, pour déſigner une perſonne abattue de chagrin.

de Trophonis. Je ſuis un Printems à votre égard. Lorſqu'après un hiver affreux, le ſoleil reprend ſa fécondité, & nous ramene ces douces influences qui fondent les neiges & les glaces, & qui rendent à la Terre ſa fertilité naturelle; alors tout change à nos yeux, tout prend une face nouvelle, tout rajeunit. J'ai produit, à-peu-près, cet heureux effet ſur vous. Dès que j'ai paru, vous n'avez plus été les mêmes. Ainſi j'ai atteint, par ma ſeule préſence, le but où d'habiles Orateurs peuvent à peine arriver par des diſcours longs, & long-tems médités: ils ſe tuent pour diſſiper vos ſoins; & moi, Folie, j'y ai réuſſi en me montrant, & ſans ouvrir la bouche.

Or, ſi vous êtes curieux de ſavoir pourquoi je parois ici dans ce biſarre équipage, je vais vous le dire; bien entendu, que vous ne vous laſſerez pas de m'écouter. Ce n'eſt pas une attention (1) de Sermon, que je demande: c'en eſt une ſemblable à celle que vous avez coutume de donner aux Bâteleurs, aux Farceurs, aux Charlatans des places publiques. Ecoutez-moi comme (2) Midas, qui étoit des nôtres, écoutoit la Muſique du Dieu Pan. Car j'ai envie de faire un peu (3) la Sophiſte

(1) *Attention de Sermon.* Laquelle eſt ſouvent fort languiſſante.

(2) *Midas.* Il trouvoit que Pan chantoit mieux qu'Apollon.

(3) *Sophiſte.* Ce fut d'abord le titre des Philoſophes & des Profeſſeurs en Sageſſe; enſuite, des Rhéteurs; & à la fin, ce nom ne ſignifia plus qu'un grand & ſubtil diſeur de rien.

avec vous. La Sophiſte ? Quoi ! je contreferois ce genre d'*Ergoteurs* qui n'inſpirent aujourd'hui à la jeuneſſe qu'un tas de bagatelles épineuſes, & une chicane encore plus opiniâtrée que ne le ſont les noiſes & les querelles des femmes ? Nullement : mais je veux imiter ces Anciens qui, pour éviter le nom de Sage, nom infame à mon gout, prirent le maſque de la Sageſſe, & ſe firent appeller *Sophiſtes :* gens dont l'occupation favorite étoit de célébrer, avec l'encenſoir de leur Rhétorique, la gloire des Dieux & des Héros. Vous allez donc entendre le Panégyrique, non d'un Hercule, non d'un Solon, mais de moi, c'eſt-à-dire, de la Folie.

Afin que vous le ſachiez, j'ai un ſouverain mépris pour ces Sages qui crient au fat, à l'inſolent, quand quelqu'un ſe vante & s'en fait accroire. Qu'ils traitent tant qu'ils voudront cet homme-là de ſot & de ridicule, j'y conſens ; mais du moins, ils avoueront que ce fou garde la bienſéance de ſon caractere. Quoi de plus convenable à la Folie, que d'être la trompette de ſon mérite, que de faire retentir ſes louanges partout ? Qui peut mieux me tirer au naturel, que moi-même ?

Il me ſemble néanmoins, qu'en cela, j'agis encore beaucoup plus modeſtement que le commun des Grands & des Sages du Monde. Une mauvaiſe honte les empêche de ſe louer eux mê-

mes : mais que fait-on ? On gagne (1) un Panégyriſte flatteur, on achete une Muſe hableuſe ; & on s'embaume ainſi de la douce fumée d'un Eloge, qui preſque toujours n'eſt qu'un tiſſu de menſonges finement tournés. Cependant, le bon Seigneur, avec ſon air modeſte, étend ſon plumage comme le Paon, leve la créte à la voix du Flatteur impudent, qui compare un lourdaud à la Divinité ; qui propoſe comme un modele accompli de toute vertu, un homme qu'il ſait en être infiniment éloigné ; qui orne la Corneille de plumes étrangeres ; qui s'efforce de blanchir la peau de l'Ethiopien ; enfin, qui, par ſa Rhétorique, comme par une eſpece de Magie, fait beaucoup de peu, & transforme la *Mouche en Eléphant*. Mais à quoi bon tant babiller ? Pour revenir ſur mon chapitre, je fais ce que dit le Proverbe : *N'y a-t-il perſonne qui te loue ? Tu as raiſon de te louer toi-même.*

A vous parler franchement, Meſſieurs, je ne puis aſſez admirer le procédé des hommes à mon égard. Eſt-ce ingratitude ? Eſt-ce nonchalance ? Je n'en ſais rien, demandez-leur. Ils ont de l'affection & de l'attachement pour moi ; ils reçoivent volontiers mes bienfaits ; j'ai tout ſujet de me flatter que je ſuis leur meilleure amie : avec tout cela, depuis que le monde eſt monde, s'eſt-il jamais trouvé un ſeul homme qui ait daigné célébrer ma gloire, & compoſer mon Eloge ? On

(1) On en veut ici, ſur-tout, aux louanges que les Orateurs ſacrés donnent publiquement aux Grands.

a écrit en faveur des plus indignes ſujets. Les Buſiris, (1) les Phalaris, la Fievre-quarte, la Mouche, la Tête-chauve, tant d'autres peſtes de cette nature-là ont eu des Apologiſtes qui ont conſacré leurs veilles à les illuſtrer : mais pour moi, pour la pauvre Folie, rien.

Je ſuis donc réduite à me louer moi-même, & c'eſt ce que je vais faire. Ce ſera ſur le champ, au moins, & ſans aucune préparation ; tant mieux, j'en mentirai moins. N'allez pas vous imaginer qu'il y ait de l'oſtentation, de la hablerie dans mon fait : je ne ſuis pas comme la plupart des Orateurs. Il y a de ces gens-là, comme vous ſavez, qui, donnant au Public un Ouvrage auquel ils ont travaillé trente ans (encore n'eſt-ce ſouvent qu'une compilation) proteſtent avec ſerment, qu'ils l'ont écrit ou dicté en trois jours, pour ſe divertir. Pour moi, mon grand plaiſir eſt de dire (2) tout ce qui me vient ſur la langue.

Je ne ſuivrai pas ici la méthode triviale de l'Ecole, qui ordonne à un Logicien, & à un Rhéteur, de définir & de diviſer ſon ſujet. Il ne faut pas vous y attendre. Non, je ne vous donnerai point ma *Définition ;* & ma *Diviſion*, encore moins. Car, raiſonnons un peu : qu'eſt-ce que *définir ?* C'eſt renfermer l'idée d'une choſe dans

(1) *Lucien* a fait l'Apologie de Phalaris.

(2) C'étoit un Proverbe tiré d'Æſchyle, ancien Grec, & Poëte tragique.

ſes juſtes bornes. Qu'eſt-ce que c'eſt que *diviſer?* C'eſt ſéparer une choſe en ſes parties. Or, ni l'un ni l'autre ne me conviennent. Comment me borner, puiſque ma puiſſance eſt auſſi étendue que le genre humain? Comment me partager, puiſque généralement tout eſt d'accord pour faire valoir ma Divinité? Vous voyez donc bien que, & *Définition*, & *Diviſion*, ſeroient pour moi d'un mauvais augure. D'ailleurs, dès que me voici devant vos yeux, dès que vous me voyez telle que je ſuis, de quoi ſerviroit-il de vous peindre mon ombre & mon image, dans une *Définition?*

Je ſuis, & je vous en fais juges, je ſuis cette vraie (1) *Donneuſe de biens*, qu'on appelle partout la Folie. Mais, qu'étoit-il beſoin de le dire? N'ai-je pas le viſage parlant? Ne portai-je pas écrit ſur le front tout ce que je ſuis? Si quelqu'un ſe méprenoit aſſez groſſiérement pour ſoutenir que je ſuis Minerve, ou la Sageſſe, il n'a qu'à me regarder fixement; il me connoîtra d'abord, & à fond, ſans que j'emploie les paroles pour faire connoître ce que je ſuis. Il n'y a chez moi, ni fard ni déguiſement: telle je parois, telle je ſuis dans l'ame; toujours ſemblable à moi-même. Cela eſt ſi vrai, que ceux de mes Sujets qui, ſous le maſque de la Sageſſe, voudroient paſſer pour ſages, ne ſauroient me cacher: ce ſont des Singes vêtus de pourpre; ce ſont des Anes cou-

(1) *Donneuſe de biens.* C'eſt ainſi qu'Homere nommoit ſouvent ſes Dieux.

verts de (1) la peau du Lion ; quelque ſoin qu'ils apportent à ſe contrefaire, on ne s'y trompe jamais ; de quelque endroit qu'on les regarde, une paire d'oreilles éminentes découvre toujours ſon Midas.

En vérité, cette race maſquée, ces fourbes, ſont coupables d'une lâche & noire ingratitude ! Ils ſont engagés très-avant dans notre parti, & ils ont honte d'en porter le nom chez le Vulgaire : ils vont même plus loin ; ils repro-

(1) L'Ane de la Fable fut reconnu par ſes oreilles.

chent ce nom aux autres, comme une infamie, & comme un déshonneur. Puiſqu'il eſt donc vrai que, quoique très-fous, ils prétendent être réputés des Sages & (1) des Thalès, n'aurons-nous pas toute la raiſon poſſible de les appeller des *follement-ſages?* On a jugé à propos, de nos jours, d'imiter ces Rhéteurs qui ſe croient autant d'Apollons, lorſque, comme (2) la Sangſue, ils peuvent tirer deux langues; & qui regardent comme quelque choſe d'admirable, de fourrer, de mêler, & ſouvent fort mal-à-propos quelques mots Grecs dans leurs Diſcours Latins, qui deviennent par-là des Oraiſons à la Moſaïque, ou de marqueterie. Si les Langues étrangeres manquent à ces Orateurs, ſi, par exemple, ils ne ſavent ni Grec ni Hébreu, quelle eſt leur reſſource, à votre avis? C'eſt de tirer de quelque Livre moiſi, quatre ou cinq vieux mots, pour éblouir le Lecteur. Ceux qui les entendent, s'applaudiſſent de leur ſavoir; & ceux qui n'y comprennent rien, admirent à proportion de leur ignorance. Car ce n'eſt pas un de nos moins agréables plaiſirs, à nous autres Fous, de regarder avec le dernier étonnement ce qui vient de très-loin. Que ſi quelques-uns de ceux qui n'entendent point ce vieux Langage, ont l'ambition de vouloir faire accroire qu'ils l'entendent; hé bien! ils n'ont qu'à marquer un air content; ils n'ont qu'à applaudir de la tête, ou même des

(1) *Thales.* Un des ſept Sages de la Grece.
(2) *Sang-ſue.* Pline dit qu'elle a la langue fourchue.

oreilles, à l'exemple de l'Ane ; enfin, ils n'ont qu'à dire d'un ton important, avec un ancien Valet de Théatre : *Oui, cela eſt comme cela.*

Je me ſuis détournée là, je ne ſais comment ; les écarts, les digreſſions ne ſiéent pas mal à la Folie : je reprens mon chemin. Vous ſavez donc à préſent mon nom, hommes.... quelle épithete ajouterai-je ? Dirai-je hommes très-dignes, hommes très-honorables, hommes très-illuſtres, hommes très-raiſonnables ? Tout cela me répugne, & je vous ferois affront. Mais je ſais l'épithete que vous méritez, & dont je dois vous honorer : recommençons. Vous ſavez donc mon nom, hommes très-fous. Que vous en ſemble ? La Déeſſe Folie peut-elle parler plus honnêtement à ſes Sacrificateurs, à des gens initiés dans ſes Myſteres ? Mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir mon nom ; & comme il y en a peu d'entre vous qui ſoient inſtruits de ma naiſſance & de ma famille, je vais vous en faire l'Hiſtoire, moyennant le ſecours (1) des Muſes.

Soyez avertis d'avance, que je ne ſuis fille, ni du Chaos (2), ni de Saturne, ni de Japet, ni d'aucun de ces Dieux de pareille étoffe, uſés, décrépits, en un mot, vraies antiquailles. C'eſt *Plutus*, le Dieu des Richeſſes, qui eſt mon pere : *Plutus* qui, n'en déplaiſe à Heſiode, à Homere, & par conſéquent au Seigneur Jupiter lui-même,

(1) *Des Muſes.* Parce que cette Piece eſt une Fiction poëtique.

(2) *Du Chaos*, &c. C'étoient, ſelon Heſiode, les plus anciens Dieux, & dont tous les autres étoient deſcendus.

eſt le Pere des Dieux & Hommes: *Plutus* qui, *maintenant* tout comme *jadis*, confond à ſa volonté le ſacré avec le profane, & met l'un & l'autre ſans-deſſus-deſſous: *Plutus*, ſous le bon-plaiſir de qui, la Guerre, la Paix, les Empires, les Conſeils, les Tribunaux, les Aſſemblées publiques, les Mariages, les Traités, les Alliances, les Loix, le plaiſant, le ſérieux; (oh je n'en puis plus, je perds haleine! abrégeons;) ſous le bon plaiſir de qui toutes les affaires générales & particulieres des hommes ſont adminiſtrées: *Plutus*, ſans l'aſſiſtance duquel tout ce Peuple de Divinités Poëtiques, parlons plus hardiment, (1) les Dieux choiſis même, oui les Dieux du premier ordre, ou ne feroient plus du tout, ou du moins, feroient chez eux fort maigre chere; enfin, ce *Plutus* dont la colere eſt ſi redoutable, dont la diſgrace eſt ſi terrible, que (2) Pallas mon ennemie mortelle, toute ſage, toute guerriere qu'elle eſt, ne ſauroit en garantir les mortels; mais dont au contraire la faveur eſt ſi puiſſante, que celui à qui il en fait part, pourroit envoyer promener Jupiter & ſa foudre.

C'eſt d'un tel pere que je me glorifie d'avoir reçu le jour. Or mon pere m'engendra, non pas de ſon cerveau, comme Jupiter engendra cette bourrue & farouche Minerve, mais de (3) *Nedtete*, la Nymphe du monde la plus belle, la plus en-

(1) *Les Dieux choiſis.* La Theologie Payenne admettoit 12 grands & principaux Dieux.

(2) *Pallas.* Déeſſe de la Sageſſe, qui défendit Jupiter contre les Géans.

(3) *Neotete.* C'eſt-à-dire, *Jeuneſſe.*

jouée, la plus agréable. Mon pere & ma mere n'étoient pas mariés, s'il vous plaît : je ne ſuis pas née comme ce boiteux de Vulcain, fils légitime de Jupiter & de Junon, mari & femme, à leur grand regret. Je ſuis fille du Plaiſir : l'Amour libre a préſidé à ma naiſſance ; &, pour parler avec notre Homere, Plutus étoit *dans un accès de tendreſſe amoureuſe.*

Mais, de peur que vous ne preniez le change, quand mon pere me donna l'être, ce n'étoit pas ce Plutus courbé ſous le poids des années, & à qui l'âge avoit déja éteint la vue, tel qu'eſt le Plutus d'Ariſtophane : mon pere étoit alors dans ſon printems; exempt de toute infirmité, le ſang d'une ardente & vigoureuſe jeuneſſe lui petilloit dans les veines. Entre nous, certain ſecours étranger ne nuiſit point à la choſe; Monſieur mon pere ſortoit par haſard d'une débauche divine, où il avoit fouetté ſon Nectar comme il faut.

Si vous me demandez auſſi le lieu de ma naiſſance (car aujourd'hui c'eſt, en quelque ſorte, faire preuve de Nobleſſe, que d'apprendre au Public en quel lieu l'on a jeté les premiers cris du berceau) je ne ſuis née ni dans l'Iſle *mouvante* de Delos, comme Apollon, ni dans le ſein de la Mer orageuſe, comme Vénus, ni dans des cavernes profondes : mais je ſuis née dans ces bienheureuſes Iſles, où la Nature n'a nul beſoin de l'Art. L'incomparable Païs ! Le travail, la maladie, la vieilleſſe, n'y entrent point : on n'y voit jamais dans les champs, ni Mauve, ni Lupin, ni Feve ; loin,

loin delà toutes ces herbes, tous ces légumes, toutes ces racines, qui ne ſont qu'à l'uſage du petit peuple. Mais, au-lieu de ces viles & chétives productions, la Terre y rapporte tout ce qui peut charmer les yeux, & embaumer l'odorat : (1) Moly, Panacée, Nepenthe, Marjolaine, Ambroſie, Lotus, Roſe, Violette, Hyacinthe ; enfin, de quelque côté qu'on ſe tourne, on s'imagine être dans le Jardin d'Eſculape, ou dans celui de Vénus.

Naiſſant dans un endroit ſi délicieux, vous ju-

(1) *Moly*, &c. Herbes fabuleuſes.

gez bien que je ne commençai pas à vivre par pleurer : tant s'en faut ; à peine ma mere fut-elle accouchée de moi, que je me mis à lui rire comme une petite folle. Au reſte, je n'envie point à Jupiter l'honneur d'avoir eu une Chevre pour nourrice, puiſque deux Dames des plus galantes m'ont donné le ſein : l'une eſt (1) *Methé*, fille de Bacchus ; l'autre, (2) *Apœdie*, fille de Pan : vous les voyez l'une & l'autre à ma ſuite.

Il eſt bon auſſi que je vous faſſe connoître mes autres Compagnes & mes Suivantes. Voyez-vous cette Belle au ſourcil arrogant & élevé ? C'eſt *l'Amour-propre*. Celle-ci, qui a la complaiſance peinte dans les yeux, & qui frappe des mains, c'eſt *la Flatterie*. Cette demi-endormie, & qu'on diroit qui dort effectivement, s'appelle *l'Oubli*. Celle-là qui s'appuye ſur ſes deux coudes, les doigts entrelacés, c'eſt *la Haine du travail*. Cette autre qui eſt couronnée, enchaînée de roſes, ayant tout le corps parfumé, c'eſt *la Volupté*. Ces yeux remuans, & dont les mouvemens paroiſſent convulſifs, c'eſt l'*Egarement d'eſprit*. Cette peau luiſante, cet embonpoint, ce corps ſi bien conditionné, on la nomme *les Délices*. Vous voyez parmi ces Nymphes, deux Dieux, dont l'un, qui eſt Comus, inſpire la débauche ; & l'autre enſevelit les Buveurs dans un ſommeil preſque léthargique.

Secondée & ſervie fidellement par cette foule de Domeſtiques, ou plutôt d'Eſclaves, je regne

(1) *Methé*. L'Ivreſſe.

(2) *Apœdie*. La Groſſiéreté, car Pan étoit un ruſtre.

ſur tout, & les Monarques même ſont ſoumis à ma domination. Vous voilà donc inſtruits de mes parens, de mes nourrices & de mon train. Préſentement, afin qu'on ne m'accuſe pas d'uſurper le nom de Déeſſe, je veux vous faire voir combien je ſuis utile aux Dieux & aux Hommes; combien ma puiſſance divine eſt d'une vaſte étendue; écoutez-moi bien.

Quelqu'un a dit de bon ſens, que c'eſt être Dieu, que de contribuer au ſoulagement des Hommes, dans leur malheureux paſſage ſur la Terre. Et en effet, c'eſt ſur ce principe-là qu'on a *déifié* ceux qui ont inventé le Vin, le Froment, & les autres choſes ſemblables qui adouciſſent la vie. Sur ce pied-là, pourquoi ne me donneroit-on pas avec juſtice le premier rang parmi les Dieux? Pourquoi refuſeroit-on de me placer à leur tête, de me nommer leur *Alpha*, moi qui ſeule répands toute ſorte de biens ſur les hommes?

Premiérement, vous ne diſconviendrez pas que rien n'eſt plus cher, ni plus précieux que la vie. Or, qui a plus de part que moi à la formation, à la conception des Vivans? Ni la Lance de la fiere Pallas, ni (1) l'Egide de Jupiter, n'influent point ſur la propagation humaine. Bien plus, ce terrible & foudroyant Jupiter, lui qui eſt le Pere & le Monarque abſolu des hommes, lui qui d'un coup d'œil fait trembler le ciel, il faut pourtant, le maître Sire, ne lui en déplaiſe, qu'il mette bas tout

(1) *Egide.* Bouclier de Jupiter, fait de la peau de ſa mere nourrice, la Chevre *Amalthée.*

doucement

doucement ſa Foudre à trois pointes ; & que, quittant cet air affreux par lequel, quand bon lui ſemble, il fait tranſir de peur toute la Cour céleſte, il deſcende du ſommet de ſa puiſſance, qu'il s'adouciſſe, qu'il ſe familiariſe, qu'il ſe *dédiviniſe* en quelque maniere ; & quand cela ? Je n'oſerois preſque le dire : lorſqu'il eſt en amour, lorſqu'il veut faire des *Jupineaux* ; envie qui le prend ſouvent, chez lui & ailleurs. Alors, le pauvre Dieu eſt obligé de ſe maſquer comme un Arlequin, pour faire un tout autre perſonnage que celui qu'il fait ſur ſon Trône.

Ne prenons que les Stoïciens : ces philoſophes ſont les petits Dieux ici-bas, & leur préſomption va juſqu'à s'infatuer qu'ils ſont de tous les mortels, ceux qui approchent le plus de la Divinité. Mais donnez-moi un de ces vénérables diſciples de Zenon, fût-il mille fois Stoïcien ; s'il ne coupe jamais ſa barbe, parce qu'elle eſt la marque, l'ornement eſſentiel de ſa ſageſſe (ornement néanmoins, dont les Boucs ſont parés auſſi bien que lui) il ne laiſſera pas, de tems en tems, de ſe *déhériſſer*, de s'humaniſer, de mettre à part ſa dure & auſtere morale ; enfin, il ne laiſſera pas de dire & de faire quelquefois des ſottiſes, ſur le chapitre de la génération. (1) En un mot comme en mille, un homme, de quelque ſageſſe qu'il faſſe profeſſion, veut-il devenir pere ? c'eſt moi ; oui, c'eſt moi qu'il doit appeller à ſon ſecours.

(1) Voy. la Fig. pag. 18.

Mais, pourquoi ne pas dire tout? Auſſi bien c'eſt ma maniere, de parler librement. Dites-moi, je vous prie, à quel inſtrument eſt attachée la vertu de produire les Dieux & les hommes? Eſt-ce à la tête, au viſage, à la poitrine, à la main, à l'oreille, tous fort honnêtes perſonnes de membres, & auxquels on ne peut rien reprocher? Si je ne me trompe, ce ne ſont point là les outils de la propagation. Quel eſt donc le *producteur*, *le multiplicateur* du genre humain? Une certaine partie qui ne ſe nomme point, & qui eſt ſi folle, ſi ridicule,

qu'on ne ſauroit la nommer ſans rire. C'eſt-là cette fontaine ſacrée, où les Dieux & les hommes puiſent la vie.

O ça maintenant, quel homme voudroit abandonner ſa bouche au licou du mariage, ſi, comme les vrais Philoſophes font ordinairement, il avoit bien réfléchi auparavant ſur les chagrins de cette condition-là? Quelle femme voudroit jamais ſe ſoumettre au devoir conjugal, ſi elle ſavoit, ou ſi elle rappelloit dans ſon eſprit les douleurs périlleuſes de l'accouchement, la peine de nourrir, d'élever, &c.? Si donc vous devez la vie au mariage, & le mariage à cette aliénation de bon ſens, qui eſt une de mes ſervantes, jugez combien vous m'êtes redevables. De plus, une femme qui a paſſé une fois par les épines de ce lien indiſſoluble, & qui a la hardieſſe d'y rentrer, cela ne ſe fait-il pas à la faveur de la Nymphe *Oubli*, ma chere Compagne? Soit dit en dépit du Poëte (1) Lucrece, Vénus elle-même n'oſeroit nier que, ſans notre puiſſance & notre protection, ſa force & ſa vertu languiroient.

C'eſt donc de cet aimable jeu, où je fais entrer les ris, les plaiſirs, l'ivreſſe amoureſſe, que ſont ſortis les Philoſophes orgueilleux, à qui ces hommes *Angéliſés*, que le vulgaire appelle Moines, ont heureuſement ſuccédé. De là ſont venus les Princes & les Rois, les Evêques & les Cardinaux; & même, qui le croiroit? les Papes, trois fois Saints Peres: enfin, c'eſt delà qu'eſt auſſi ſortie

(1) *Lucrece.* Il reconnoit Vénus pour le principe de toute génération.

cette foule de Divinités Poëtiques, foule ſi grande, qu'à peine le ciel peut les contenir; & ſi, le ciel eſt pourtant un lieu très-vaſte. Mais c'eſt peu, qu'on tienne de moi la ſource & la pépiniere de la vie, ſi je ne fais voir auſſi, que généralement tous les avantages qui s'y trouvent, partent de ma libéralité.

Qu'eſt-ce que cette vie-ci, ſans les plaiſirs voluptueux? Mérite-t-elle le nom de vie? Oh! oh! vous frappez des mains? Je ſavois bien qu'il n'y a ici perſonne qui ſoit aſſez ſage, pour être de ce ſentiment-là: vous êtes tous de trop bons fous (je me brouille comme une folle, & je ne ſais ce que je dis) vous êtes tous trop ſages; car chez moi, *Folie*, c'eſt *Sageſſe*. Croyez-moi, ces *Barbons* même de Sroïciens ne mépriſent pas la Volupté. Ils l'outragent, ils la déchirent en public: mais ces diſſimulés ont leur but en cela; & ils ne font tant de peur du plaiſir, (1) qu'afin d'en avoir meilleure part. Mais quand ces Hypocrites, quand ces Comédiens déclameroient de bonne foi, qu'ils me diſent, de par Jupiter, qu'ils me diſent s'il y a un jour dans la vie qui ne ſoit pas triſte, déſagréable, ennuyeux, dégoûtant, fâcheux, à moins que je ne m'en mêle, & que je ne l'aſſaiſonne de quelque plaiſir? J'en prends à témoin irrécuſable ce Sophocle, qu'on ne ſauroit aſſez louer. Ah! qu'il me rend juſtice, lorſqu'il dit à mon honneur & gloire: (2) *Il eſt*

(1) Alluſion à *Philoxene*, qui ſe mouchoit dans un bon mets, pour le manger tout ſeul.

(2) Horace fait mention d'un homme qui ſe fâchoit contre ſes amis, de ce qu'ils l'avoient guéri de ſa folie.

très-doux de vivre ; mais point de Sageſſe, elle gâte la vie ! Montrons cela en détail.

Perſonne n'ignore que le premier âge de l'homme eſt le plus gai & le plus agréable. Mais qu'eſt-ce qui rend les Enfans ſi aimables ? Pourquoi les baiſons-nous, les embraſſons-nous, les chériſſons-nous ? Un ennemi même s'attendrit pour ces petits innocens, & les aſſiſte dans le beſoin. Encore un coup, d'où vient cela ? C'eſt que la nature, qui eſt une ſage Ouvriere, a imprimé tout exprès dans les

enfans, un charme, un attrait de folie, afin que par-là, comme par une eſpece de récompenſe, ils puiſſent adoucir les peines de ceux qui les élevent, & mériter, par leurs petites careſſes, la protection qu'on leur donne enſuite. Cette premiere jeuneſſe qui ſuccede à l'enfance, on l'aime, on ſe fait un plaiſir de lui être utile, de l'avancer, de la ſecourir. Et de qui reçoit-elle ſon agrément, cette adoleſcence ? de qui, ſinon de moi, qui lui fais la grace d'être folâtre, & par conſéquent de plaire & de divertir ? Je veux bien paſſer pour une menteuſe, ſi, dès que les jeunes gens commencent à devenir hommes, dès que, par les inſtructions, par l'uſage du monde, ils entrent dans ce malheureux chemin de ſageſſe, ils ne changent du blanc au noir. Alors leur beauté ſe flétrit, leur gaieté s'appeſantit, ils n'ont plus cette même gentilleſſe ; enfin, le feu de leur vivacité s'amortit.

Car voyez-vous, Meſſieurs, plus l'homme s'éloigne de moi, moins il jouit de la vie ; & il fait ainſi ſa route, juſqu'à ce qu'il arrive à cette fâcheuſe & chagrine vieilleſſe, qui le rend à charge aux autres & à lui-même. Puiſque je ſuis tombée ſur la vieilleſſe, il ne vous déplaira pas que je m'y arrête un peu. Sans moi, que les miſerables hommes ſeroient à plaindre à la fin de leur carriere ! Mais j'ai pitié d'eux, & je leur tends la main. Les Dieux des Poëtes ont ſouvent la charité de ſecourir, par le beau ſecret de la métamorphoſe, ceux qui périſſent : c'eſt ainſi qu'ils transformerent Phaéton en Cygne, Alcion en Oiſeau, & tant d'autres. Je les imite en quelque

ſorte, ces bonnes Divinités. Lorſqu'une vieilleſſe décrépite a conduit les hommes ſur le bord du tombeau, je les fais, autant que cela ſe peut, rentrer en enfance. Delà vient le proverbe : *les vieillards ſont deux fois enfans.*

Vous me demanderez, ſans doute, comment je fais cela ? Le voici. Je mene ces têtes caduques à notre Lethé ; (car, par parentheſe, vous ſaurez que ce Fleuve prend ſa ſource dans les Isles Fortunées, & que ce n'en eſt qu'un petit ruiſſeau qui coule dans les enfers :) je fais boire à longs traits à mes bonnes gens, de cette eau d'oubli ; & par-là, leurs ſoins ſe diſſipant inſenſiblement, ils rajeuniſſent. Mais, dit-on, ils extravaguent, ils radotent déja. D'accord ; & n'eſt-ce pas juſtement cela qu'on doit appeller rajeunir ? Etre enfant, n'eſt-ce pas dire & faire des ſottiſes ? Que croyez-vous qui nous plaiſe le plus, dans les enfans ? C'eſt qu'ils n'ont point de jugement. Un enfant qui parleroit, qui agiroit en homme mûr, ce ſeroit un petit monſtre ; on ne pourroit s'empêcher de le haïr, d'en avoir une eſpece d'horreur. *Je hais un enfant trop ſage ;* il y a bien de ſiecles que ce proverbe eſt établi. De même, qui pourroit ſoutenir un commerce de familiarité avec un vieillard qui joindroit à une longue expérience, toute la vigueur de l'eſprit, toute la force du diſcernement ?

C'eſt donc par un effet de ma bonté, que le vieillard radote ; & il m'a l'obligation d'être délivré de tous ces ſoins fâcheux qui tourmentent & qui ron-

gent le Sage. Cependant, mon radoteur n'eſt pas déſagréable en compagnie ; il boit *gaillardement* le petit coup. Je le crois bien, vraiment : il ne ſent point cet ennui, ce dégoût de la vie, que l'âge le plus robuſte peut à peine ſupporter. Il revient même quelquefois juſqu'à rapprendre les trois lettres de ce fou de vieillard dont parle Plaute, A. M. O. *j'aime.* Or, pour peu qu'il fût ſage, n'eſt-il pas vrai qu'il ſe trouveroit fort malheureux ? Mais, par un effet de ma bonté, libre de tout chagrin, de toute inquiétude, il divertit ſes amis, il eſt agréable dans la converſation. Ne voyons-nous pas chez Homere, le vieux Neſtor parler *plus doux que miel,* pendant que le féroce Achille s'évapore en emportemens ? & chez le même Poëte, certains vieillards, aſſis ſur les murailles, dire de jolies bagatelles ? A ſuivre ce raiſonnement, le bonheur de la vieilleſſe ſurpaſſe même celui de l'enfance. Les enfans ſont heureux, il eſt vrai : mais ils n'ont pas le plaiſir de cauſer, de babiller comme les vieillards, ce qui eſt une des grandes douceurs de la vie. Autre preuve de ma comparaiſon ; c'eſt que les vieillards & les enfans ont une inclination réciproque, & ſe plaiſent beaucoup les uns avec les autres.

En effet, ces deux âges ont beaucoup de rapport : je n'y trouve qu'une différence ; c'eſt que le vieillard, avec les plis & replis de ſa *face*, avec ſes rides, vous enfile une longue ſuite de générations. Pour le reſte, la blancheur des cheveux, le manque de dents, la maniere de laiſſer aller ſon corps, l'appétit du lait, le bégayement, le caquet, la ſottiſe,

l'oubli, l'indiſcrétion ; en un mot, tout ſe reſſemble dans ces deux âges ; & plus un homme avance dans la vieilleſſe, plus il ſe rapproche de l'enfance, juſqu'à ce qu'il ſorte de ce monde, comme les enfans, ſans regretter la vie, & ſans craindre la mort.

Me juge à préſent qui voudra : qu'on mette dans la balance d'un côté, ce bon office que je rends aux hommes ; & de l'autre, les métamorphoſes dont les autres Dieux favoriſent les mortels. Je n'ai pas envie de rapporter ici les horribles effets de leur colere ; je ne parle que de leur bonté. Quelle grace font-ils aux mourans, qu'ils veulent bien honorer de leur faveur & de leur protection ? Ils changent l'un en arbre, l'autre en oiſeau ; celui-là en cigale, celui-ci en ſerpent : grand effort de bienveillance ! Comme ſi paſſer d'un être à un autre être, ce n'étoit pas proprement périr. Pour moi, je fais rentrer l'homme dans le meilleur & dans le plus heureux âge de la vie. Si les hommes, s'abſtenant de tout commerce avec la ſageſſe, vouloient ne vivre que ſous mes loix, la hideuſe vieilleſſe leur ſeroit inconnue ; ils auroient le bonheur d'être toujours jeunes.

Regardez-moi ces mines ſombres, (1) ces viſages abattus & décharnés, qui s'enfoncent dans la contemplation de la nature, ou dans d'autres occupations ſérieuſes & difficiles : ces gens-là ſemblent ordinairement avoir vieilli avant la fin de la Jeuneſſe ; & cela, parce qu'un travail de tête aſſidu, pénible, violent, profond, épuiſe peu-à-peu les eſprits, &

(1) Voy. la Fig. pag. 26.

le ſuc de la vie. De l'autre côté, conſidérez attentivement mes fideles ſujets: voyez comment ils ſont dodus, gras, frais, luiſans, bien nourris; vous diriez des (1) *Pourceaux Acarnaniens*. Aſſurément, ces heureux mortels ne ſentiroient jamais les infirmités de la vieilleſſe, s'ils ne participoient un peu à la contagion des ſages. Cela n'arrive que trop: mais que faire? L'homme n'eſt pas né pour jouir ici-bas d'une félicité parfaite.

J'ai encore pour moi le témoignage d'un pro-

(1) *Pourceaux Acarnaniens*. Manger excellent.

verbe fameux, qui dit, que la ſeule Folie peut retarder toute la fuite de la jeuneſſe, toute rapide qu'elle eſt, & faire reculer de bien loin la fâcheuſe vieilleſſe. Sur ce pied-là, ce qu'on dit communément des Brabançons, n'eſt pas ſans fondement. Au lieu que chez les autres hommes, l'âge apporte la prudence; plus ceux-ci approchent de la vieilleſſe, plus ils ſont gais; & on peut dire qu'il n'y a point de nation, ni meilleure, ni plus agréable pour le commerce de la vie, ni qui ſuccombe moins ſous le poids des années. Joignons aux Brabançons, ces peuples qui vivent ſous le même climat & qui ont à-peu-près les mêmes manieres: ce ſont mes (1)Hollandois. Je puis bien me vanter qu'ils m'appartiennent: ils ont pour moi tant d'attachement, tant de zele, qu'on les a jugés dignes d'une épithete dérivée de mon nom; & bien loin d'en rougir, ils en font leur principale gloire.

Après cela, que les ſots & impertinens mortels invoquent Médée, Circé, Vénus, l'Aurore, qu'ils cherchent, je ne ſais quelle fontaine qui a la vertu de rajeunir, vertu qui n'a été donnée qu'à moi, & dont je fais tous les jours un uſage obligeant. Je poſſede ce ſuc merveilleux, avec lequel la fille de Memnon prolongea la jeuneſſe de Tithon ſon aïeul. Je ſuis cette Vénus qui rendit Phaon, de vieux qu'il étoit, un jeune homme ſi joli, ſi galant, que la fameuſe Sapho en devint éperdument amoureuſe. A moi les herbes magiques & les en-

(1) *Hollandois.* On les appelle ici fous en badinant, à cauſe de leur ſincérité, de leurs manieres ſimples & naturelles.

chantemens, s'il y en a : à moi cette fontaine, qui non ſeulement rappelle une jeuneſſe paſſée; mais, ce qui vaut incomparablement mieux, qui la rend durable autant que la vie. Si donc vous convenez tous de ce point-ci, qu'il n'y a rien de plus aimable que la jeuneſſe, ni de plus haïſſable que la vieilleſſe, j'ai ſujet de conclure, que vous reconnoiſſez, Meſſieurs, combien vous m'êtes redevables; à moi, dis-je, qui, pour vous rendre heureux, ſais retenir un ſi grand bien, ſais repouſſer un ſi grand mal.

Mais je m'arrête trop aux hommes; laiſſons-là ces machines vivantes & mortelles, biſarres & contradictoires. Parcourez tout le ciel, faites paſſer toutes les Divinités en revue : je conſens qu'on me reproche le beau nom que j'ai l'honneur de porter, s'il ſe trouve quelque Dieu qui ne m'ait pas l'obligation de ce qu'il vaut. Pourquoi, je vous prie, Bacchus a-t-il toujours le viſage & la longue chevelure d'un jeune homme ? C'eſt que paſſant toute ſa vie dans la débauche & dans la joie, il n'a nulle liaiſon avec Pallas, laiſſant cette prude pour ce qu'elle eſt. Enfin, tant s'en faut que ce gros *Réjoui* ambitionne le nom de Sage, qu'au contraire, il prend plaiſir, dans ſon culte, aux extravagances & aux folies de ſes dévots. Il ne s'offenſe point du ſurnom de *Ridicule* que le proverbe lui donne, ſurnom qu'il a mérité, parce qu'étant aſſis devant la porte du Temple, les Laboureurs ſe divertiſſoient à le *barbouiller* de vin doux & de figues nouvelles, ce qui le faiſoit rire de tout ſon

cœur. Mais, dira-t-on, quels traits de ſatire (1) l'ancienne Comédie n'a-t-elle point lancé contre votre cher Bacchus ? Le ſot, l'impertinent Dieu ! s'écrioient-ils : il étoit indigne de naître par la voie ordinaire (2). Mais ça, de bonne foi, qui de vous n'aimeroit pas mieux être un fat & un ſot, toujours agréable, toujours jeune, toujours diver-

(1) *L'ancienne Comédie, &c* Elle étoit ſatyrique juſqu'à nommer les gens ; ce qui obligea les Magiſtrats à la défendre.

(2) On donnoit deux naiſſances à *Bacchus* ; l'une de ſa mere, l'autre de la cuiſſe de Jupiter.

tiſſant, que d'être ce diſſimulé Jupiter, qui fait peur à tout le monde; ou ce vieux radoteur de Pan, qui ſe plaît à faire du bruit pour inſpirer des terreurs paniques; ou ce boiteux, ce Cocu de Vulcain, qui eſt tout enfumé de ſa forge; ou Pallas même, qui, outre qu'elle fait trembler avec ſa tête de Meduſe & ſa Lance, ne vous regarde jamais que de travers?

Venons à d'autres divinités. Comment Cupidon fait-il? quel ſecret a-t-il pour ne point ſortir de l'enfance? C'eſt que, ſe moquant du ſérieux & du ſolide, il s'en tient uniquement au badinage. Et Madame Vénus, *au blond ardent*, pourquoi ſa beauté reverdit-elle toujours? C'eſt que nous ſommes parentes de près; auſſi brille-t-elle comme Plutus mon pere, qui eſt de couleur d'or. De plus, s'il en faut croire les Poëtes, ou les Statuaires leurs rivaux, cette Déeſſe des amours ne paroît jamais qu'avec un air riant & bien content. Flore, qui eſt la mere des délices, n'étoit-elle pas auſſi un des premiers objets de la Religion des Romains?

Laiſſons-là les divinités amies de la joie. Voulez-vous ſavoir la vie des Dieux bourrus & chagrins? Demandez à Homere, & aux autres Poëtes, ils vous apprendront de jolies choſes là-deſſus; ils vous feront voir que les Dieux ſont pour le moins auſſi fous que les hommes. Jupiter ſerre ſa foudre, il abandonne le timon de l'univers & ſe dérobe du ciel, pour aller courir la Grizette: je n'avance rien, dont vous ne ſoyez inſtruits. La fiere

& inabordable Diane oublie ſon ſexe, & perd tout ſon tems à la chaſſe : elle n'en eſt pourtant pas moins folle de ſon bel Endimion ; juſques-là, qu'en qualité de Lune, elle prend bien la peine de deſcendre tout exprès de ſon ciel pour venir lui offrir ſes faveurs. J'aimerois mieux que ce fût (1) Momus, qui les fît ſouvenir de leurs *fredaines*. Il le faiſoit autrefois fort ſouvent : mais les Dieux, qui n'ont pas l'ame endurante, ſe trouvant fatigués de ſes remontrances, & ne pouvant plus ſouffrir qu'il troublât leur félicité par ſa ſageſſe, le firent ſauter du ciel en terre, de compagnie avec (2) *Até*. Ce pauvre exilé ne fait que roder, & couche dehors ; perſonne n'en veut chez ſoi ; il n'y a hoſpitalité qui tienne. A plus forte raiſon, n'eſt-il pas amis chez les Princes ; car la *flatterie*, ma ſuivante, regne dans toutes les cours : or, c'eſt ſon ennemie irréconciliable ; ils s'accordent comme le loup & l'agneau.

Les Dieux donc s'étant délivrés de la cenſure importune de Momus, & n'ayant point d'autre immortel ſatyrique, s'en donnerent au cœur joie. Combien Priape ne dit-il pas de ces mots enveloppés, qui ſaliſſent une chaſte imagination ? Combien Mercure fait-il rire par ſes larcins & par ſes preſtiges ? Il n'y a pas juſqu'à (3) Vulcain qui ne

(1) *Momus*. Non le Railleur, mais le Cenſeur.

(2) *Até* ſignifie Querelle.

(3) *Vulcain*. Homere dit qu'il ſert à table dans les feſtins, qu'il fait rire les Dieux par ſa démarche boiteuſe, qu'il donne à boire à ſa mere, & qu'il dit de bons mots pour la raccommoder avec Jupiter ſon mari.

s'en mêle, à la table divine : il marche pour faire voir ſa belle allure ; il plaiſante, il bouffonne ; enfin, il fait de ſon mieux pour animer la débauche, & pour mettre la compagnie en belle humeur. Que dirai-je de Silene, ce vieux fou amoureux, qui ſe fait un plaiſir de danſer à une cadence ruſtique, avec Polypheme & avec les Nymphes ? (1) de ces Satires demi-boucs, qui, dans leurs danſes, font cent poſtures obſcenes ? Pan, avec ſes fades & inſipides chanſons, fait rire ces Dieux : ils écoutent de toutes leurs oreilles ; & ils aiment cent fois mieux la muſique de Pan, que celle des Muſes, ſur-tout lorſque le nectar leur fume dans la tête. A propos de nectar, c'eſt un plaiſir de voir nos Seigneurs & Maîtres les Dieux, lorſqu'ils ont pouſſé la joie d'un feſtin juſqu'aux raſades ; ils diſent & ils font alors tant d'impertinences, que, quoiqu'à titre de *folle*, je ſois accoutumée à toutes les ſottiſes, je ne ſaurois m'empêcher d'en rire. Mais il vaut mieux mettre ici le doigt ſur la bouche : quelque Dieu défiant & ſoupçonneux pourroit nous écouter ; & en ce cas-là, je craindrois pour moi le ſort de Momus.

Il eſt tems que je revienne ſur la terre : j'imite en cela le bon Homere, qui ne fait que monter là-haut, & deſcendre ici-bas ; il eſt tems, dis-je, de vous montrer en détail, que les hommes n'ont de bonheur & de plaiſir, qu'autant que je leur en fais.

Premiérement, vous voyez avec quelle prévoyance la nature, cette mere, cette ouvriere du

(1) Voyez la Figure ci-jointe. Genre

genre humain, a eu ſoin de répandre par-tout le ſel & l'aſſaiſonnement de la Folie. Suivant la définition des Stoïciens, être ſage, c'eſt ſe conduire par raiſon ; & au contraire, être fou, c'eſt ſe laiſſer emporter au gré des paſſions. Or, de peur que la vie de l'homme ne fût triſte & ſauvage, combien Jupiter a-t-il donné plus de paſſions que de raiſon ? Cela ſe monte tout au moins à vingt-quatre fois plus. Outre cela, il a rélégué cette (1) raiſon dans un coin de la tête, abandonnant tout le reſte du corps au déſordre & à la confuſion. Non content de cela, Jupiter a mis en tête à la raiſon, qui eſt ſeule, deux terribles ennemies : l'une, la colere, qui domine dans le cœur, dans cette fortereſſe des entrailles, dans cette ſource de la vie : l'autre, la convoitiſe, qui étend ſon vaſte empire depuis la plus tendre jeuneſſe juſqu'à l'âge le plus décrépit. Ce que la raiſon peut contre ces deux Tyrans, on le voit aſſez par la conduite ordinaire des hommes. Elle preſcrit les devoirs de l'honnêteté, elle crie contre le vice juſqu'à s'enrouer ; voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. Mais ils ſe moquent de leur Reine ; ils crient encore plus fort & plus aigrement qu'elle ; en ſorte que cette pauvre Princeſſe, n'en pouvant plus, eſt obligée de céder & de conſentir à tout.

Au reſte, parce que l'homme eſt né pour le maniement, pour l'adminiſtration des affaires, &

(1) *Raiſon.* Platon la met dans le cerveau, la colere dans le cœur ; & la convoitiſe dans les parties inferieures.

qu'à cauſe de cela il étoit juſte d'augmenter un peu ſa petite portion de raiſon, Jupiter, voulant prévenir de ſon mieux cet inconvénient, me conſulta là-deſſus, comme ſur tout le reſte. Je lui donnai un conſeil digne de moi : Seigneur, lui dis-je, donnez femme à l'homme. La femme eſt un ſot & impertinent animal, cela eſt vrai : mais elle eſt naturellement douce, agréable, engageante ; & vivant en communauté domeſtique avec ſon mari, elle aſſaiſonnera, elle adoucira, par ſes manieres folâtres, le chagrin de l'eſprit viril.

Quand Platon a ſemblé douter, s'il mettroit la femme dans le genre des animaux raiſonnables, ou dans celui des brutes, il ne vouloit pas dire que la femme n'eſt qu'une bête ; il prétendoit ſeulement déſigner par-là la grande folie de cet aimable animal. En effet, il eſt ſi eſſentiel à la femme d'être folle, que celle qui veut paſſer pour ſage, ne fait que doubler ſa folie ; à-peu-près comme qui voudroit oindre un bœuf, malgré lui, de la même mixtion dont on frottoit les Athletes. Quiconque, allant contre la nature, emploie le fard de la vertu, & tâche de détourner ſon penchant, croyez-moi, il multiplie ſes vices, il double ſes défauts. Rien de plus conforme à l'expérience, que l'ancien proverbe : *Le Singe, fut-il vêtu de pourpre, eſt toujours Singe.* De même, la femme a beau ſe maſquer, elle n'en eſt pas moins femme, c'eſt-à-dire folle.

Je ne crois pas que le beau Sexe prenne aſſez mal les choſes, pour ſe fâcher de ce que je dis-là : étant moi-même une Dame de qualité divine, & la Fo-

lie, il me ſemble que je ne ſaurois faire plus d'honneur aux femmes, que de les aſſocier à ma gloire; & ſi elles veulent peſer les choſes à la balance de l'équité, elles me tiendront compte de les avoir rendues beaucoup plus heureuſes que les hommes.

Les femmes ont l'agrément de la beauté, qu'elles ont raiſon de préférer à tout, & par les attraits de laquelle elles tyranniſent même les plus barbares Tyrans. Un homme a ſouvent dans les yeux quelque choſe d'effrayant, cette peau velue, cette forêt de barbe; marques prématurées de vieilleſſe, qu'il porte à la fleur de l'âge. D'où vient cela? De la prudence. Au contraire, les femmes ont les joues unies, la voix toujours grêle, la peau délicate; on diroit que toute leur vie n'eſt qu'une imitation continuelle de la jeuneſſe. Auſſi les femmes ne s'étudient-elles à rien tant, qu'à plaire aux hommes. N'eſt-ce pas là l'unique but des parures, du fard, du bain, de la friſure, des eſſences, des ſenteurs, & de tant d'autres artifices qu'on met en œuvre pour faire valoir la beauté? Voulez-vous voir plus clairement que c'eſt la Folie qui fait l'aſcendant des femmes ſur les hommes? Les hommes accordent tout aux femmes, dans la vue de la volupté; & par conſéquent, les femmes ne réjouiſſent les hommes, que par la Folie. On ne peut nier cette conſéquence, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les ſottiſes, ſur les badineries qu'un homme

fait avec une femme, toutes les fois qu'il veut éteindre ſa flâme amoureuſe. (1)

Je vous ai donc découvert la ſource du plus grand plaiſir de la vie. Je conviens que certaines gens, principalement de ces vieillards, plus buveurs que galants, mettent la ſouveraine volupté dans la bouteille. Savoir ſi on peut faire un bon repas ſans femme, c'eſt une queſtion que je laiſſe indéciſe: mais je poſe en fait, que tout repas languit, s'il n'eſt animé de la Folie. Cela eſt ſi vrai, que ſi au-

(1) Voyez la Figure, pag. 36.

un des convives n'eſt fou, ou du moins ne fait ſemblant de l'être, on fait venir un Bouffon pour de l'argent, ou quelque paraſite affamé, qui, par ſes bons mots, & par ſes railleries piquantes, banniſſe de la table le ſilence & la mélancolie. On a grande raiſon en cela; car c'eſt bien peu de choſe, de ſe remplir l'eſtomac de viandes exquiſes, ſi on ne nourrit auſſi de jeux, de ris, de ſaillies plaiſantes, les yeux, les oreilles, l'eſprit & le cœur. Or, c'eſt moi ſeule qui ai inventé ces délices. Tous les autres agrémens d'un feſtin, comme, tirer au ſort à qui ſera le Roi du repas, jouer aux dés, boire à la ronde dans le même verre, chanter tour à tour la branche (1) de Myrthe à la main, danſer, ſauter, faire des poſtures, ſont-ce les ſept ſages de la Grece qui ont trouvé ces plaiſirs? Non, ſans doute; il n'y avoit que moi qui pût s'en aviſer, & je l'ai fait pour la conſervation du genre humain. Toutes choſes ſont d'une telle nature, que plus elles renferment de Folie, plus elles contribuent à faire vivre les hommes. Sans la joie, la vie humaine ne mérite pas le nom (2) de vie; & il faut néceſſairement que vous paſſiez vos jours dans le chagrin, ſi vous ne diſſipez pas, par cette ſorte de plaiſirs, cet ennui qui eſt comme né avec vous.

Il ſe trouvera peut-être des gens qui, comptant

(1) *De Myrthe.* Chez les anciens, celui qui commençoit à chanter à table, prenoit une branche de cet arbriſſeau; puis ayant fini ſa chanſon, il donnoit la branche à ſon voiſin, qui faiſoit de même; & ainſi juſqu'au dernier convive.

(2) *De vie.* Ils n'appelloient proprement vivre, que ſe réjouir.

pour rien la volupté des ſens, mettent tout leur bonheur à avoir de vrais amis ; répétant ſouvent que la douceur d'une tendre & fidelle amitié ſurpaſſe tous les autres plaiſirs, & qu'elle n'eſt pas moins néceſſaire à la vie que l'air, le feu, & l'eau. L'amitié, ajoutent-ils, eſt ſi agréable, que qui voudroit l'ôter du monde, c'eſt comme s'il vouloit en ôter le ſoleil ; elle eſt ſi honnête (terme qui ne ſignifie rien chez moi) que les philoſophes eux-mêmes ne craignoient pas de la compter entre les biens principaux. Que dira-t-on ſi je montre que je ſuis la ſource & l'auteur de ce bien dont on fait tant de cas ? Je veux pourtant vous le prouver, non par des ſophiſmes, ni par des argumens captieux de logique, mais groſſiérement & clairement.

Or-ſus, voyons. Diſſimuler, s'abuſer, s'aveugler ſur les défauts de ſes amis ; aimer même, & admirer de grands vices, comme ſi c'étoient des vertus, cela n'approche-t-il pas de la folie ? Cet homme qui baiſe une tache que ſon amie a apportée au monde, ou qui prend plaiſir à la mauvaiſe odeur de ſon nez ; ce pere qui, ayant un fils louche, prétend que ſon fils a les yeux de Vénus ; n'eſt-ce pas une pure folie ? Confeſſez hautement que c'en eſt une. Et moi j'ajoute, que c'eſt uniquement cette folie qui forme & qui entretient l'amitié. Je ne parle ici que des hommes, dont pas un ne vient au monde ſans défauts ; l'homme qui paſſe pour le meilleur, n'étant au fond que le moins vicieux. Car pour ces ſages qui ſe vantent de ſe diviniſer par leur

philoſophie, ou ils ne s'uniſſent jamais du lien de l'amitié, ou cette amitié eſt une je ne ſais quelle union déſagréable & bourrue: encore ne font-ils liaiſon de cœur qu'avec très-peu de gens. Je me ferois un ſcrupule de dire qu'ils n'aiment abſolument perſonne; en voici la raiſon: preſque tous les hommes ſont fous; (à quoi bon ce *preſque?* il n'y a pas un ſeul homme qui n'extravague de plus d'une maniere:) ils ſont donc tous ſemblables en ce point-là; or, la reſſemblance eſt le fondement d'une étroite amitié.

Si quelquefois ces auſteres philoſophes s'attachent les uns aux autres par une bienveillance réciproque, cette liaiſon eſt bien fragile, & ne dure pas long-tems. Ils ſont d'une humeur biſarre & difficile; trop pénétrans d'ailleurs & ayant des yeux d'aigle pour les défauts de leurs amis & la vue fort mauvaiſe pour ſe connoître eux mêmes: il n'y a pas de gens à qui la Fable de la Beface convienne mieux. Puiſqu'il eſt donc certain que tous les hommes ſont naturellement ſujets à de grandes imperfections, ſi vous joignez à cela la différence d'âge & de penchant, tant d'égaremens, tant de faux pas, tant de revers dans cette vie mortelle; comment le plaiſir de l'amitié pourroit-il ſubſiſter une heure entre ces Argus, ſi la folie, ou la complaiſance, comme on voudra l'appeller, ne s'en méloit? Jugez de l'amitié par l'amour; c'eſt à-peu-près la même choſe. Cupidon, cet auteur, ce pere de toute tendreſſe, n'a-t-il pas ſur les yeux un bandeau qui lui

fait prendre la laideur pour la beauté ? N'eſt-ce pas lui qui fait que chacun eſt content des ſiens, & que le vieillard eſt auſſi épris de la vieille, que le jeune garçon de la jeune fille ? Cela ſe fait partout, & on s'en moque : mais c'eſt pourtant ce ridicule qui eſt un des plus grands nœuds de la ſociété, & qui contribue le plus à ſon agrément.

Ce que nous venons de dire de l'amitié, penſons-le, diſons-le, à plus forte raiſon du mariage. C'eſt, comme vous ne ſavez peut-être que trop, un engagement qui ne doit ſe rompre que par la mort. Dieux immortels ! combien arriveroit-il dans cette condition-là de ſéparations,(1)& pis encore,ſi l'union de l'homme avec la femme n'étoit ſoutenue, n'étoit fomentée par la flatterie, par le divertiſſement par la complaiſance,par les détours,par la diſſimulation,tous gens de mon eſcorte & de ma ſuite ? Ah ! qu'il ſe feroit peu de mariages, ſi l'amant avoit la prudence de bien s'informer du jeu que ſa petite maîtreſſe, qui paroît ſi délicate, ſi honteuſe, ſi neuve, a joué avant les nôces ! Pour les mariages déja contractés, ce ſeroit bien pis encore. Que de ſéparations, ſi la négligence ou la bêtiſe des maris ne les aveugloit ſur la vie ſecrete de leurs épouſes. On traite cela de folie, & on a raiſon ; mais c'eſt pourtant cette même folie, par le pouvoir de laquelle la femme plaît au mari, le mari plaît à la femme, la maiſon eſt tranquille, l'alliance ſe maintient. *On fait les cornes* à un mari ; on le nomme *cocu*, commode, & je ne ſais quel

(1) *Et pis encore.* Comme les empoiſonnemens & les homicides.

ſobriquet on ne lui donne pas hors de chez lui ; pendant que le bon-homme conſole ſa chere moitié, & avale, par ſes tendres baiſers, les larmes de ſa femme adultere. Cela ne vaut-il pas beaucoup mieux, que de ſe conſumer de chagrin, que de cauſer du vacarme & du tintamarre en s'abandonnant à la jalouſie ? Concluſion : ſans moi nulle ſociété, nulle union ne ſauroit être ni agréable, ni ferme, dans la vie ; ſi bien que le peuple ne ſupporteroit pas long-tems ſon Prince ; le maître, ſon valet ; la Dame, ſa ſuivante ; le précepteur, ſon éleve ; l'a-

mi, ſon ami ; le mari, ſa femme, &c. ſi tour à tour ils ne ſe trompoient, ils ne ſe flattoient, ils ne ſe cédoient ; enfin, ſi le tout n'étoit aſſaiſonné de quelque grain de folie. Je ne doute point, que tout ce que je vous ai dit juſqu'à préſent ne vous ait paru de la derniere importance; car la Folie doute-t-elle de rien ? Mais vous allez entendre bien autre choſe ; redoublez votre attention.

Dites-moi, je vous prie, Meſſieurs : un homme qui ſe hait lui-même, peut-il aimer quelqu'un ? Un homme qui eſt brouillé avec lui-même, peut-il s'accorder avec un autre ? Eſt-on propre à inſpirer la joie, lorſqu'on ſuccombe ſous le poids du chagrin? Il n'y a qu'un fou, & plus fou que la Folie même, qui puiſſe prendre l'affirmative de cette queſtion. Or ſi vous me banniſſez, non ſeulement un homme ne pourra jamais ſupporter un autre homme; mais de plus, toutes les fois qu'il s'aviſera de réfléchir ſur lui-même, il ſe fera mal au cœur, il ſe trouvera ſale & puant, il ſe déteſtera. La nature, qui en quantité de choſes eſt plus marâtre que mere, a donné aux hommes, principalement aux plus ſenſés, une malheureuſe impreſſion par laquelle chacun eſt mécontent de ce qu'il a, & admire ce qu'il n'a point : d'où il arrive que tous les avantages, tout l'agrément, toute la beauté de la vie, ſe gâte, & ſe réduit à rien. De quoi ſervira un beau viſage, ce que les Dieux immortels peuvent donner de plus précieux, s'il eſt ſouillé d'une mauvaiſe odeur? Qu'eſt ce que la jeuneſſe, lorſqu'elle ſe corrompt par le poiſon de la mélancolie ? Enfin, comment, dans

toutes les fonctions de la vie, agirez-vous, ſoit auprès des autres, ſoit en votre préſence, comment agirez-vous, dis-je, avec bienſéance (car c'eſt le principal, non ſeulement de l'artifice, mais auſſi de toute action, que ce que l'on fait, ſoit fait de bonne grace) à moins que *l'amour-propre*, cette belle Dame, que vous voyez à ma droite, & que j'ai raiſon de chérir comme une ſœur, tant elle prend vivement mes intérêts, à moins, dis-je, que cette Nymphe ne vous prête ſon ſecours? Au lieu que, vivant ſous ſa protection, vous êtes charmé de votre mérite, vous êtes ravi de vos belles qualités; & dès-là, vous avez le bonheur d'être parvenu à la plus haute folie. Je le répéte: ſi vous vous déplaiſez à vous-même, vous ne ſauriez rien faire de beau, d'agréable, & qui ne péche contre la bienſéance. Otez de la vie, la fauce, le ragoût de la ſottiſe; incontinent l'orateur languira dans ſon action; le Muſicien, avec ſes tons & ſes cadences, fera pitié; on ſifflera le farceur & ſes poſtures; on tournera le Poëte & les Muſes en ridicule; le meilleur peintre ne s'attirera que du mépris; le Médecin mourra de faim avec ſes remedes: enfin, de (1) Nirée vous deviendrez Therſite; de (2) Phan, Neſtor; & au lieu qu'on vous eſtimoit pour votre ſavoir, pour votre bien-dire, pour votre politeſſe, vous ne paſſerez plus que pour une bête, un enfant, un ruſtre. Tant il eſt néceſſaire

(1) *Nirée.* Homere dit qu'il etoit le plus beau des Grecs qui aſſiégeoient Troye; & Therſite, le plus laid.

(2) *Phan.* Rajeuni par Venus. Neſtor vécut trois ſiecles.

que chacun ſe cajole, ſe flatte, ſe faſſe chez ſoi un fond d'approbation, avant que d'ambitionner celle des autres. Enfin, le bonheur conſiſte principalement à s'accommoder à ſon ſort, à vouloir être ce qu'on eſt: or, il n'y a que ma chere Philautie, que la divine *Amour-propre*, qui puiſſe donner ce tréſor. En vertu d'un tel bienfait, chacun eſt content de ſa figure, de ſon eſprit, de ſa famille, de ſon poſte, de ſon genre de vie, de ſon pays: l'Irlandois ne voudroit pas changer avec l'Italien; le Thrace, avec l'Athénien; le Scy-

the, ni le Lapon, avec un habitant des Isles Fortunées. Admirable prévoyance de la Nature ! dans une diverſité infinie, elle a ſu égaler toutes choſes. A-t-elle été avare de ſes dons envers ſes enfans ? En récompenſe, elle leur prodigue *l'Amour-propre*. Que dis-je de *ſes dons* ? C'eſt parler follement: cet amour de ſoi-même n'eſt-il pas le plus grand de tous les avantages naturels ?

Mais pour vous faire voir que tout ce qu'il y a parmi les hommes d'éclatant, d'illuſtre, d'eſtimé, vient de moi, commençons par la guerre. On ne ſauroit diſconvenir que ce grand art ne ſoit la ſource des actions les plus renommées. Ce n'eſt pourtant qu'une folie. Deux partis ſe battent, Dieu ſait pour qu'elles raiſons ; & tous les deux reçoivent beaucoup plus de mal que de bien, de leur animoſité : quoi de plus abſurde, quoi de plus fou ? Ceux qui périſſent à la guerre, on les compte pour rien. De plus, lorſque les armées ſont en ordre de bataille & que l'air retentit du bruit des trompettes & des tambours, dites-moi, je vous prie, quel ſervice peuvent rendre alors ces (1) ſages, qui, épuiſés par l'étude & par la méditation, jouiſſent à peine d'une vie que leur ſang, dénué d'eſprits & de ſucs nourriciers, rend infirme & languiſſante ? Ce ſont ces hommes épais & matériels, robuſtes & hardis, mais de très-peu d'eſprit ; ce ſont ces gens-là qu'il faut pour le combat.

(1) *Sages.* Suivant *Ariſtote*, un ſang épais produit la force & la bêtiſe ; & le ſang ſubtil produit l'eſprit, la foibleſſe du corps & la timidité.

Ne faiſoit-il pas beau voir un Démoſthene ſous le harnois militaire ? auſſi ſuivit-il le ſage conſeil (1) d'Archilochus : dès qu'il apperçut l'ennemi, il jeta ſon bouclier, & s'enfuit à toute jambe ; auſſi lâche ſoldat, qu'il étoit excellent orateur.

Vous me direz : la guerre demande une extrême prudence. Oui, dans les Généraux : encore eſt-ce une prudence particuliere au métier des armes, & qui n'a rien de commun avec la ſageſſe philoſophique. A cela près, les paraſites, les maquereaux, les voleurs, les meurtriers, les laboureurs, les ſtupides, les banqueroutiers, & généralement tous ceux qu'on nomme la lie du genre humain, peuvent s'immortaliſer par la valeur ; ce qui ne convient nullement aux hommes attachés jour & nuit à la contemplation. Voulez-vous un grand exemple de l'inutilité des philoſophes dans le monde ? C'eſt le fameux Socrate. L'Oracle d'Apollon l'avoit déclaré le ſeul & unique ſage ; déclaration très-folle ! N'importe. Ce philoſophe ayant entrepris je ne ſais quoi pour le bien public, s'attira la moquerie de tous ſes ſpectateurs & fut obligé d'abandonner ſon deſſein. Il n'étoit pas néanmoins tout-à-fait ſot, cet homme-là : il refuſa conſtamment le ſurnom de *Sage*, diſant que ce titre n'eſt dû qu'à la Divinité. Il eſt auſſi dans le ſentiment qu'un philoſophe ne doit jamais ſe mêler du gouvernement. S'il avoit ajouté que celui qui veut paſſer pour

(1) *Archilochus.* Les Lacédémoniens chaſſerent ce Poëte, parce qu'il ſe vantoit, comme d'une action de ſageſſe, d'avoir jeté ſon bouclier pour mieux fuir.

Digitized by Google

homme, doit s'abſtenir de ce qu'on appelle ſageſſe, j'aurois quelque eſtime pour lui. Or qu'eſt-ce qui a cauſé la mort à ce prétendu grand Socrate? Pourquoi fut-il condamné par Arrêt à s'empoiſonner avec de la ciguë? Pur effet de la Sageſſe! Ce philoſophe paſſe ſa vie à raiſonner (1) ſur les nuages & ſur les idées; il s'amuſe à meſurer le pied d'une puce, à admirer le bourdonnement d'une mouche; & il ignore toute ſa vie l'art néceſſaire de ſe conformer à ſes ſemblables: voilà de nos gens: Platon qui avoit été diſciple de Socrate, voyant ſon maître menacé du ſupplice, s'ingére de plaider ſa cauſe en brave Avocat: il ouvre la bouche pour cette bonne œuvre: mais, étonné du bruit de l'aſſemblée, il demeura tout court à la moitié de ſa premiere période. Que dirai-je de Théophraſte, diſciple d'Ariſtote, & qui mérita le nom de (2) *Théophraſte* par ſon éloquence? Voulant haranguer le peuple, il ne trouve plus ſa voix; on eût dit *qu'il avoit vu le loup*. N'étoit-ce pas là un homme bien propre à encourager le ſoldat? Iſocrate, qui compoſoit tant de beaux diſcours, oſa-t-il jamais parler en public? Ciceron lui-même, ce pere de l'éloquence romaine, trembloit & bégayoit comme un enfant, à l'entrée de ſes oraiſons. Il eſt vrai que Fabius y donne un autre tour, & qu'il ſoutient que cette timidité eſt la marque d'un orateur pénétrant, & qui connoît le péril où il eſt. Mais quand

(1) *Ariſtophane* introduit *Socrate* adorant les nuées comme des Dieux.

(2) *Théophraſte* veut dire un homme doué d'une éloquence divine.

il dit cela, n'eſt-ce pas comme s'il tomboit d'accord que la philoſophie n'eſt nullement compatible avec les affaires publiques? Comment ces ſages ſoutiendroient-ils le fer & le feu de la guerre, eux qui meurent de peur, lorſqu'il ne s'agit que de combattre avec la langue?

On fait beaucoup valoir cette belle ſentence de Platon: *Les Républiques ſeroient heureuſes, ſi les philoſophes gouvernoient, ou ſi les Princes étoient philoſophes.* (1) Tout au contraire. Conſultez les Hiſtoriens; & ſûrement vous trouverez qu'il n'y a point eu de Princes plus pernicieux à la République, que ceux qui ont aimé la philoſophie & les Belles-Lettres. Mettons les deux Catons à la tête des principaux d'un Gouvernement: (2) l'un troubla la tranquillité de Rome, par de folles & furieuſes dénonciations; (3) l'autre pour vouloir trop ſagement les intérêts de la République, renverſa de fond en comble la liberté du peuple Romain. Tels furent auſſi (4) les Brutus, les Caſſius, (5) les Gracchus, ſans oublier (6) le bon Ciceron,

(1) *Tout au contraire, &c.* C'eſt la Folie qui parle, & non pas Eraſme.

(2) *L'un troubla, &c.* Caton le Cenſeur, qui fut accuſé quarante fois, & toujours abſous; au lieu qu'il fut auteur de plus de 70 condamnations.

(3) *L'autre.* Caton d'Utique, qui, par ſon oppoſition à Céſar, donna lieu au renverſement de la liberté.

(4) *Les Brutus, les Caſſius.* Ces deux hommes, qu'on a nommé les derniers Romains, tuerent Céſar; puis étant vaincus, ils ſe tuerent eux-mêmes.

(5) *Les Gracchus,* Tibere & Cajus, tous deux éloquens, tous deux ſéditieux, & qui périrent tous deux dans un tumulte.

(6) *Le bon Ciceron.* Il irrita Marc-Antoine, au grand malheur de la République.

qui,

qui, tout zélé, tout bien intentionné qu'il étoit n'a pas fait moins de mal à la République des Romains, que Demoſthene à celle des Athéniens. Je veux que Marc-Antonin ait été bon Empereur: il ne me fera pas changer de theſe, puiſqu'il étoit incommode à ſes ſujets & que même ils le haïſſoient par le ſeul endroit de ſa philoſophie. Encore une fois, je veux que Marc-Antonin ait été bon Prince: toujours eſt-il vrai, qu'il ne pouvoit pas rendre un plus mauvais office à la République, qu'en lui laiſſant Commode ſon fils pour ſucceſſeur; en quoi il a cauſé un plus grand malheur à l'Empire, que ſon adminiſtration ne lui avoit été avantageuſe. Cette eſpece de gens qui s'adonnent à l'étude de la ſageſſe, ſont ordinairement très-malheureux en tout; mais principalement dans leurs enfans(1). Je m'imagine que cela vient d'une précaution de la Nature, qui empêche par-là que cette peſte de Sageſſe ne ſe répande trop chez les mortels. Le fils de Ciceron dégénéra; & le ſage Socrate eut des enfans qui tenoient plus de la mere que du pere; c'eſt-à-dire, comme quelqu'un l'a interprêté joliment, qui étoient fous.

On auroit patience, ſi ces philoſophes n'étoient incapables que des charges & des emplois publics; mais ils ne valent pas mieux pour les fonctions & pour les devoirs de la vie. Invitez un ſage à un repas; ou il gardera un morne ſilence, ou il interrompra ſans ceſſe la compagnie, par ſes frivoles & importunes queſtions: prenez-le pour danſer,

(1) Voyez la Fig. pag. 50.

il s'en acquittera avec toute l'agilité d'un chameau : traînez-le aux jeux publics, ſa ſeule mine empêchera le divertiſſement du peuple ; & le vénérable (1) Caton, refuſant conſtamment de mettre bas ſa gravité, ſera forcé de quitter la place. Entre-t-il quelque part où la converſation eſt animée, tout le monde ſe tait, comme ſi on voyoit le loup. Faut-il acheter, vendre, paſſer un contrat ; enfin, s'a-

(1) *Caton.* On rapporte de ce Cenſeur, qu'aſſiſtant aux Jeux Floraux, comme ceux qui devoient jouer, n'oſoient le faire devant lui, à cauſe des femmes nues & des danſes laſcives, on lui ordonna de changer de viſage, ou de ſortir, & qu'il prit le dernier parti.

git-il de quelque action néceſſaire au-dehors dans le cours de la vie, vous le prendriez plutôt pour une ſouche, que pour un homme. Ainſi ce philoſophe n'eſt bon à rien, ni pour lui-même, ni pour ſon pays, ni pour les ſiens : ne ſachant ce que c'eſt que les uſages & le commerce de la vie, & étant directement oppoſé aux opinions & aux coutumes du vulgaire, il ne ſe peut pas ſans doute, que cette grande différence de ſentimens & de manieres ne lui attire une haine univerſelle.

Tout ce qui ſe fait chez les hommes eſt plein de folie ; ce ſont des fous qui agiſſent avec des fous. Si donc une ſeule tête entreprend d'arrêter le torrent de la multitude, je n'ai qu'un conſeil à lui donner : c'eſt, qu'à l'exemple de (1) Timon, il s'enfonce dans un déſert, & qu'il y jouiſſe tout à ſon aiſe de ſa ſageſſe.

J'ai fait là un aſſez bel écart : rentrons dans le chemin que nous avons quitté. Quelle vertu, quelle puiſſance a raſſemblé dans l'enceinte d'une ville, ces hommes naturellement durs, ſauvages, ruſtiques ? Qu'eſt-ce qui a pu apprivoiſer ces animaux farouches ? La Flatterie : c'eſt ce que ſignifie la fable (2) d'Amphion & d'Orphée. Qu'eſt-ce qui a élevé le peuple romain à un tel degré de puiſſan-

(1) *Timon.* Ce Philoſophe Athénien, ſcandaliſé des mœurs de ſes Concitoyens, ſe retira dans une ſolitude, & rompit tout commerce avec les hommes.

(2) *D'Amphion & d'Orphée.* Selon la fable, au chant d'Amphion, les pierres s'arrangeoient d'elles-mêmes en murailles ; ainſi fut bâtie Thebes : & Orphée, par ſa belle muſique, faiſoit remuer les chênes.

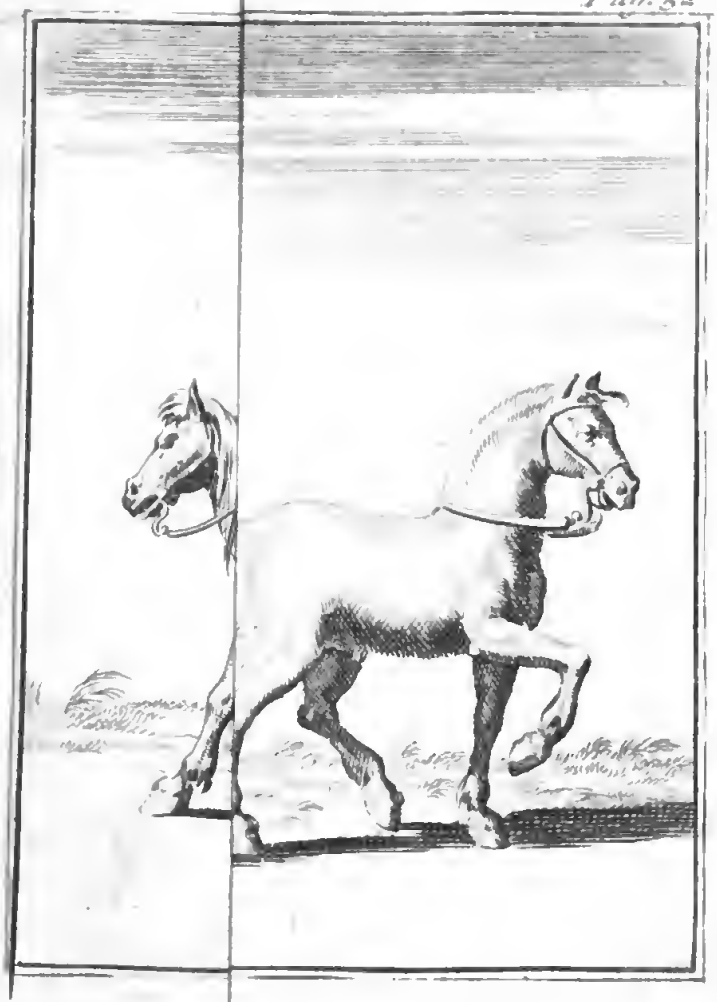
ce, qu'il ne viſoit pas à moins qu'à la conquête de l'univers? La flatterie. Mais qu'eſt-ce qui a ranimé & réuni ce vaſte corps, lorſqu'il étoit ſur le point de tomber en morceaux? Fut-ce un diſcours philoſophique? Rien moins que cela. Ce fut une ridicule (1) & puérile fable, inventée ſur l'eſtomac & ſur les autres membres. (2) Themiſtocle produiſit le même effet, par ſon Apologue du Renard & du Hériſſon. Que le ſage emploie le plus profond raiſonnement de la philoſophie, réuſſira-t-il comme un (3) Sertorius avec ſa biche imaginaire, ou avec ſa plaiſante ruſe des queues de cheval? Parviendra-t-il à ſes fins, comme ce célebre (4) Législateur de Lacédémone, avec ſes deux chiens? Je ne dis rien de Minos ni de Numa, qui, par des inventions fabuleuſes, ſurent ſi bien tirer parti de la ſottiſe du peuple. Car c'eſt principalement par ces niaiſeries

(1) *Puérile Fable.* Le Peuple Romain, ſe trouvant abîmé de dettes, ſe ſépara d'avec le Sénat, qui lui ayant envoyé l'Orateur Manenius Agrippa, celui-ci le ramena par cet Apologue, que tout le monde ſait.

(2) *Themiſtocle.* Le Peuple d'Athenes ſe plaignant de l'avarice des Magiſtrats, Themiſtocle conta qu'un Renard ſucé par les mouches, avoit remercié le Hériſſon qui s'offroit de les chaſſer, diſant que le remede ſeroit pire que le mal.

(3) *Sertorius.* Ce Général Romain faiſoit accroire aux Ibériens, que Diane lui avoit fait préſent d'une belle Biche blanche, qui l'avertiſſoit de tout. Le même, pour montrer à ſes ſoldats, que l'eſprit vaut mieux que la force, fit venir un bon & un méchant cheval: puis il ordonna à un homme vigoureux, d'arracher la queue du méchant, ce qu'il fit d'abord; & à un homme foible, d'arracher la queue du bon, dont il vint à bout crin à crin.

(4) *Lycurgue* voulant faire voir aux Lacédémoniens la force de l'éducation, ſe ſervit de deux chiens d'une même portée, dont l'un courut à la ſoupe, & l'autre au lievre.



que cette grande & groſſe bête, nommée *Vulgaire*, ſe met en mouvement.

Je vous demande encore : quelle ville a jamais reçu les loix de Platon & d'Ariſtote, les (1) maximes de Socrate? Autre ondée d'interrogations : quel motif avoient les Décius, pere & fils, pour ſe dévouer aux Dieux des Enfers? Par quel attrait Curtius ſe précipita-t-il dans l'abîme, ſinon par l'at-

(1) *De Socrate.* Ces maximes ſont, qu'il vaut mieux ſouffrir une injure, que de la faire ; que la mort n'eſt point un mal ; que la Philoſophie n'eſt que la méditation de la mort, &c.

trait de la vaine gloire, douce & très-douce Sirene, mais qui déplaît fort à nos ſages ? Quelle plus grande folie, s'écrient-ils, que de careſſer le peuple, pour monter aux charges, que d'acheter ſa faveur par des largeſſes, que de ſe plaire à ſes acclamations, que de ſe laiſſer porter par la ville, comme une image, ou ſe laiſſer élever comme une ſtatue ſur la place publique, pour être en ſpectacle à la canaille ? Ajoutez cet empreſſément populaire à faire adopter par ſon idole des titres illuſtres, des ſurnoms glorieux. Ajoutez ces honneurs divins, qu'on rend à un homme ſans mérite. Enfin, ajoutez (1) ces cérémonies publiques, qui ſe font pour mettre au nombre des Dieux les Tyrans les plus ſcélérats. Rien n'eſt plus fou que tout cela ; & un ſeul Démocrite ne ſuffiroit pas pour en rire. Qui dit que non ? En eſt-il moins vrai que la Folie eſt la ſource de tous ces fameux exploits des Héros, que tant d'habiles gens ont élevé juſqu'au ciel ? C'eſt cette Folie qui engendre les villes : par elle ſubſiſtent le Gouvernement, la Magiſtrature, la Religion, les Conſeils, les Tribunaux ; & je ne crains point de le dire, la vie humaine n'eſt qu'une eſpece de jeu ; n'eſt que folie. Il en eſt de même des ſciences & des beaux arts. Qu'eſt-ce qui a

(1) *Ces Cérémonies publiques.* Les Romains faiſoient des Dieux de leurs Empereurs, quand ils étoient morts ; & voici comment. On bâtiſſoit une haute tour de bois ; on la rempliſſoit de paille & de parfums ; on attachoit un aigle tout au haut : cet oiſeau, délié par les flammes, s'envoloit ; & comme en même tems il ſe répandoit une odeur fort agréable, les fots croyoient que c'étoit l'ame du Prince qui montoit au ciel.

porté les hommes à inventer, & à laiſſer à leurs deſcendans, tant d'excellentes productions, à ce qu'on s'imagine ? N'eſt-ce pas la ſoif de la gloire ? Ils ont cru, ces maitres fous, qu'ils ne devoient épargner ni veilles, ni ſueurs, ni efforts de travail, pour ſe procurer une, je ne ſais quelle réputation, qui dans le fond n'eſt qu'un beau fantôme. Mais enfin, c'eſt toujours à la Folie que vous êtes redevables de tant d'utilités qui ſont déja dans le monde ; vous jouiſſez de la ſottiſe des autres ; c'eſt uue des plus grandes douceurs de la vie.

Après avoir établi mon éloge ſur ma force & ſur mon induſtrie, que diriez-vous, Meſſieurs, ſi j'entreprenois de louer auſſi ma prudence ? C'eſt, me dira quelqu'un, comme ſi vous vous mêliez d'accorder le feu & l'eau, la folie & la prudence n'étant pas moins brouillées que ces deux contraires. J'eſpere néanmoins que j'en viendrai à bout : continuez ſeulement à me bien écouter.

Si la prudence conſiſte dans l'uſage des choſes, qui mérite mieux d'être honoré du ſurnom de *Prudent*, ou le ſage, qui, moitié modeſtie, moitié timidité, n'entreprend rien ; ou le fou, que ni la pudeur (car il n'en a point) ni le péril (car il n'a pas l'eſprit de le connoître) ne détourne jamais d'aucun deſſein ? Le ſage s'enterre avec les anciens auteurs ; & qu'eſt-ce qu'il apprend par ſa lecture continuelle ? Des pointes d'eſprit, des penſées fines, de pures fadaiſes. Mais le fou, en eſſayant de tout, & en affrontant les dangers, acquiert, ſi

je ne me trompe, la vraie prudence. Homere, tout aveugle qu'il étoit, voyoit bien cela : Le fou, dit-il, ſe fait ſage à ſes dépens ; *il ouvre les yeux après l'action.* Deux choſes empêchent principalement l'homme de bien connoître ce qui ſe préſente à faire ; la honte qui aveugle l'eſprit, qui glace le courage ; & la crainte, qui, montrant le péril, fait préférer l'inaction. Or il n'appartient qu'à la Folie, d'applanir généreuſement ces difficultés. Peu de gens comprennent combien il eſt utile pour faire fortune, de ne rougir jamais & d'haſarder tout. S'ils font plus de cas de cette prudence qui eſt fondée ſur le jugement, voyez, je vous prie, combien tel en eſt éloigné, qui ſe vante de la poſſéder ?

Toutes les choſes humaines ont deux faces, auſſi bien que (1) les Silenes d'Alcibiade : ce qui paroît au dehors, mortel, hideux, miſerable, infame, ignorant, foible, mépriſable, triſte, contraire, ennemi, nuiſible ; regardez-le dedans, ouvrez le Silene, vous trouverez une oppoſition formelle à tout ce détail là. Vous ſemble-t-il que je parle ici trop philoſophiquement ? Hé bien ! je vais m'expliquer d'un ſtyle plus intelligible.

Vous êtes tous perſuadés qu'un Roi eſt fort riche & qu'il eſt le maître de ſes ſujets. Mais ſi ce

(1) *Les Silenes d'Alcibiade.* C'étoient de vieux Satyres : on les nommoit Silenes, parce qu'ils tournoient autour du Preſſoir, & qu'on appelloit ainſi ceux qui foulоient la grappe. Celui qui eſt ſi connu ſous le nom de Silene, fut Précepteur de Bacchus ; il étoit chauve. Les Silenes étoient auſſi certaines Statues riſibles au dehors, mais qui renfermoient au dedans des images divines : c'eſt à elles qu'Alcibiade comparoit joliment Socrate, qui paroiſſoit lourd & ſtupide, mais qui avoit une ame divine.

Monarque a l'ame d'une brute, & ſi d'ailleurs il eſt inſatiable, ſi rien de tout ce qu'il a ne le contente, ne m'avouerez-vous pas qu'il eſt très-pauvre? S'il ſe laiſſe entraîner par les vices & par les paſſions, ce n'eſt plus qu'un vil eſclave. On peut philoſopher de la même maniere ſur toutes choſes: mais cet exemple ſuffit. A quoi revient-il, direz-vous? Un peu de patience, vous allez voir. Si quelqu'un s'approchant d'un comédien maſqué (1) qui joue actuellement ſon rôle, tâchoit de lui arracher ſon maſque, pour faire voir ſon viſage aux ſpectateurs; cet homme-là ne mettroit-il pas toute la ſcene en déſordre? ne mériteroit-il pas qu'on le chaſſât comme un inſenſé, comme un furieux? Cependant des comédiens démaſqués feroient voir tout d'un coup une nouvelle décoration: la femme ſe trouveroit être un homme; le jeune-homme, un vieillard; le Roi, un *pied poudreux*; le Dieu, un homme de néant. Mais vouloir détromper les ſpectateurs, c'eſt troubler toute la repréſentation; leurs yeux ſont retenus par ce déguiſement. Appliquons la comparaiſon. Qu'eſt-ce que la vie humaine? Une comédie: chacun y joue ſous un perſonnage étranger, chacun fait ſon rôle ſous le maſque, juſqu'à-ce que le maître de la piece leur faſſe quitter le théatre. Ce maître ne laiſſe pas de faire paroître ſouvent le même acteur en différent équipage: celui qui, paré ſuperbement, étoit ſur le trône, tombe dans la pouſſiere, & ſe voit couvert des haillons de l'eſclavage. A la vérité, tout n'eſt dans ce

(1) Chez les Anciens, les Acteurs étoient maſqués.

monde qu'une ombre, qu'une figure : mais cette grande & vaſte Comédie ne ſe joue pas autrement.

Pourſuivons : ſi quelque ſage tombé du ciel apparoiſſoit ici, & qu'il ſe mît à crier : *Non, celui que vous vénérez comme* (1) *votre Dieu & votre Seigneur, n'eſt pas même un homme. C'eſt une bête, qui ne ſuit que les mouvemens de ſa machine ; c'eſt un eſclave du dernier ordre, puiſqu'il ſert à d'auſſi vilains maîtres que ſont ſes paſſions :* Si ce ſage, s'adreſſant à un autre qui pleure la mort de ſon pere, l'exhortoit à ſe réjouir, en lui diſant que cette vie-ci n'eſt proprement qu'une mort continuée, & que par conſéquent ſon pere n'a fait que ceſſer de mourir : ſi, ſe fâchant contre ce fat qui met toute ſa gloire dans ſa généalogie, il le traite de roturier, de bâtard, à cauſe qu'il s'eſt tout-à-fait éloigné de la vertu ſeule & unique ſource de la nobleſſe : Enfin, ſi notre Philoſophe parcourt ſur ce ton-là tous les autres uſages de la vie, quel ſera le fruit de ſon déchaînement ? C'eſt qu'il paſſera chez tout le monde pour un fou, pour un furieux. Croyez moi : comme il n'y a rien de plus impertinent, que de vouloir être ſage à contre-tems ; il n'y a rien auſſi de plus ridicule, qu'une prudence mal-entendue & hors de ſaiſon. En vérité, c'eſt ſe donner un grand travers, que de vouloir ſe diſtinguer

(1) *Votre Dieu & votre Seigneur* Ce ſont les titres que Domitien ſe donnoit. Martial a dit qu'il n'y avoit pas de plus méchante bête, qu'un mauvais Prince. Diogene étant monté ſur la Tribune comme pour haranguer, & criant par repriſes : *Hommes, écoutez ;* on accourut en foule, & on lui demanda ce qu'il vouloit ; à quoi il répondit : *J'ai appellé des hommes, & non pas vous autres, qui n'avez rien d'humain que la figure.*

du genre humain, de ne pas s'accommoder au tems. On ne devroit jamais oublier cette loi, que les Grecs établiſſoient dans leurs feſtins, (1) *Buvez, ou allez-vous-en*: autrement, c'eſt demander que la Comédie ne ſoit plus Comédie. Par la raiſon des contraires, puiſque la nature vous à fait homme, il eſt de la vraie prudence de ne vous pas élever au-deſſus de la condition humaine. De deux choſes l'une; ou diſſimulez volontiers avec

(1) *Buvez, ou allez-vous-en.* Le ſens moral de ce proverbe, dont les Anciens ſe ſervoient dans leurs feſtins, eſt, qu'on doit s'accommoder à ceux avec qui on vit, ou qu'il faut s'en ſéparer.

tous vos ſemblables, ou ſoyez aſſez honnête pour vouloir bien courir le riſque de vous tromper avec eux. N'eſt-ce pas là une autre ſorte de folie, diront les ſages ? J'en conviens : mais qu'ils m'accordent donc à leur tour, que c'eſt-là faire ſon perſonnage dans la Comédie du monde.

Au reſte .... Dieux immortels ! parlerai-je ? me tairai-je ? Mais pourquoi me taire ? ce que je veux dire eſt plus vrai que la vérité même. Dans cette incertitude, je crois que je ne ferois pas mal de prendre un milieu. J'ai envie de faire deſcendre toutes les Muſes du Mont Hélicon. Pourquoi non ? Les Poëtes appellent bien à leur ſecours ces Filles Beaux-Eſprits, pour de ſimples bagatelles ; au lieu que mon ſujet eſt de la derniere importance. Venez donc, pour un moment, Filles de Jupiter ! Je veux faire voir que cette ſageſſe tant vantée, & qu'on nomme avec emphaſe la Citadelle de la Félicité, n'eſt abordable que ſous les auſpices de la Folie.

Je ſoutiens d'abord, que toutes les convoitiſes, toutes les paſſions déſordonnées, ſont du reſſort de la Folie : c'eſt ce que perſonne ne diſpute. En effet, quelle eſt la différence eſſentielle entre le ſage & le fou ? C'eſt que celui-ci n'a point d'autre regle que la paſſion ; & que l'autre ſe conduit en tout par les lumieres de l'ame raiſonnable. N'eſt-ce pas par cet endroit-là que les Stoïciens éloignent de leur Sage toutes les agitations, tous les troubles de l'eſprit, comme autant de maladies ? Cependant, s'il faut en croire les Péripatéticiens, les paſſions tiennent lieu de Pilotes à ceux qui ſe hâtent d'en-

trer dans le Port de la ſageſſe : ce ſont, pour les devoirs de la vertu, comme autant d'éperons & d'aiguillons, qui excitent à faire le bien. Il eſt vrai que Seneque, ce Stoïcien à brûler, ôte abſolument au ſage toutes les paſſions. Oh qu'il a fait là un beau Chef-d'œuvre ! Ce n'eſt donc plus un homme, que ce ſage ! C'eſt quelque Dieu, qui n'a jamais été en être, & qui n'exiſtera jamais. Diſons mieux : c'eſt un homme de marbre, qui eſt inſenſible, & qui n'a rien d'humain. Permis à ces Meſſieurs les Stoïciens, de jouir de leur ſage, de l'aimer ſans rival, de demeurer avec lui (1) dans la ville de Platon ; ou, s'ils l'aiment mieux, (2) dans la région des idées ; ou enfin, (3) dans les jardins de Tantale. Quelle *Eſpece* d'homme, qu'un Stoïcien ! Qui ne le fuiroit comme un monſtre ? qui n'en auroit horreur comme d'un ſpectre ? Je veux vous le dépeindre au naturel. Il eſt ſourd au langage des ſens : nulle paſſion ; l'amour & la pitié ne font non plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que s'il étoit de diamant ; rien ne lui échappe ; il ne prend jamais à gauche ; c'eſt (4) un vrai Lynx pour la pénétra-

(1) *Dans la ville de Platon.* Il avoit tracé le plan d'une République : mais perſonne ne voulut en être. Lucien le raille agréablement là-deſſus : *Platon*, dit-il, *demeure tout ſeul dans ſa ville.*

(2) *Dans la région des idées.* Le même Platon admettoit en Dieu les formes humaines, ſéparées de la matiere. Eraſme badine auſſi en cet endroit ſur les régions fabuleuſes du Soleil, de la Lune, des vents, du feu, &c.

(3) *Dans les jardins de Tantale.* Proverbe des Grecs, pour ſignifier ce qui n'eſt nulle part ; car ils regardoient comme une fable, ce que les Poëtes ont dit du Tartare.

(4) *C'eſt un vrai Lynx.* Eſpece de cerf tacheté, qui a la vue fort perçante.

tion : il conſidere tout avec la derniere exactitude : il ne fait grace ſur rien, car il croit toutes les actions indifférentes : il tire tout ſon bonheur de ſon propre fonds : il ſe croit ſur la terre le ſeul riche, le ſeul ſain, le ſeul Roi, le ſeul libre : en un mot, il ſe croit tout, & il eſt ſeul à le croire. Pour des amis, c'eſt de quoi il ſe ſoucie le moins ; auſſi n'en a-t-il aucun : il ne fait pas même le moindre ſcrupule de plaiſanter des Dieux : enfin, il prétend que tout ce qui ſe paſſe dans le monde, eſt pure folie, & il s'en moque. Voilà le portrait de cet animal, qu'on nous propoſe pour un modele accompli de ſageſſe. Dites-moi, je vous prie, ſi la choſe pouvoit être décidée par ſuffrages, quelle ville voudroit d'un tel Magiſtrat ? Quelle Armée ſouhaiteroit un tel Général ? Qui inviteroit ce Philoſophe à ſa table ? Je ſuis ſûre qu'il ne trouveroit pas même, ni une femme, ni un valet. On choiſiroit plutôt parmi la plus folle populace, quelqu'un qui, étant fou, ſauroit commander, ou obéir aux fous ; quelqu'un qui fût du goût de ſes ſemblables, c'eſt-à-dire de preſque tous les hommes ; qui fût doux & honnête envers ſa femme, agréable à ſes amis, divertiſſant dans un feſtin, complaiſant à ceux avec qui il vit ; quelqu'un enfin, qui diroit, je ſuis homme, & par conſéquent obligé à tous les devoirs de l'humanité. Laiſſons-là ce ſage bourru : il me fatigue : je n'en ai parlé qu'avec répugnance. Je paſſe donc aux autres avantages de la vie.

Quand on réfléchit attentivement ſur le genre humain, quand on le regarde comme du haut d'une

échauguette (à quoi, ſelon les Poëtes, Jupiter paſſe une partie de ſon loiſir) peut-on n'être pas touché du malheur des hommes ? Bons Dieux ! qu'eſt-ce que leur vie ? Ils naiſſent dans l'ordure ; on ne les nourrit qu'avec bien de la peine ; dans l'enfance, ils ne tiennent à rien ; la jeuneſſe leur coûte des travaux innombrables ; la vieilleſſe eſt une ſource d'infirmités ; & pour concluſion, il faut mourir. Repaſſons encore une fois cette déplorable courſe. L'horrible & diverſe quantité de maladies ! tant d'accidens, tant d'incommodités ! enfin, pas un plaiſir, pas une douceur, qui ne ſoit mêlée de chagrin & d'amertume ! Qui voudroit ſeulement faire l'énumération des maux que l'homme cauſe à l'homme, ce ſeroit vouloir compter ou meſurer le ſable : la pauvreté, la priſon, l'infamie, la honte, les tourmens, les embûches, la trahiſon, les outrages, les procès, les fourberies, &c. De vous dire par quel crime l'homme a mérité cette foule de diſgraces, ou quel Dieu irrité l'a contraint de naître dans cet abîme de miſere, c'eſt ce qui ne m'eſt pas permis à préſent. Mais vous m'avouerez que ceux qui auront examiné à fond le malheur inexprimable de la condition humaine, ne blâmeront pas (1) les Filles Mileſiennes, quoique d'ailleurs cet exemple faſſe compaſſion.

Mais qui ſont les plus renommés entre ceux qui, par un dégoût de la vie, ont avancé leur mort ? N'étoient-ils pas les amis & les voiſins de la ſageſſe ?

(1) *Filles Mileſiennes.* Saiſies d'une fureur qui les portoit à ſe faire mourir.

Pour ne rien dire de Diogene, de Xénocrate, des Catons, des Caſſius, des Brutus; ſouvenez-vous de ce (1) Chiron, qui préféra la mort à l'immortalité qu'on lui offroit. Jugez par-là combien le genre humain dureroit, ſi le commun des hommes s'aviſoit d'être ſage: on auroit bientôt beſoin de nouvelle boue, & d'un autre (2) Promethée. J'y mets bon ordre: c'eſt moi qui entretiens les hommes dans l'ignorance, dans l'étourderie, dans l'oubli des maux paſſés, dans l'eſpérance d'un meilleur ſort; & mêlant ma douceur avec celle de la volupté, j'adoucis ainſi la rigueur de leur deſtinée. Non ſeulement, preſque tous les hommes aiment à vivre, mais même, ceux dont les parques finiſſent la trame, ceux que la vie quitte depuis un nombre d'années, ne ſont nullement preſſés d'aller chez les morts: plus ils ont ſujet de ſe déplaire ſur la terre, moins ils s'y ennuyent, bien loin de trouver leurs jours trop longs. C'eſt par un effet de ma bonté, qu'on voit de toutes parts des vieillards décrépits, plus amoureux que jamais de la vie: à peine ont ils ſeulement figure d'homme: ils bégayent, ils radotent, ils n'ont ni dents, ni cheveux, ils ſont tout ridés, tout courbés, ſans le moindre reſte de virilité; n'importe, ils veulent vivre. Ils vont bien plus loin, ces vieillards inſenſés; ils imitent la jeuneſſe autant qu'ils peuvent. L'un teint ſes cheveux blancs; l'autre cache ſa tête pélée, ſous une per-

(1) *Chiron.* Precepteur d'Achille. Il refuſa l'immortalité que les Dieux lui offrirent en récompenſe de ſa probité.

(2) *Promethée.* La fable dit qu'il fit le corps de l'homme de l'argile.

ruque;

ruque ; celui-là ſe ſert de dents artificielles, qu'il a peut-être empruntées à quelque pourceau, qui eſt un autre lui-même ; celui-ci devient (1) éperdument amoureux d'une jeune fille, & fait plus le fou auprès d'elle, que quelque jeune homme que ce ſoit. Il eſt même à préſent ſi commun de voir un homme tout plié, & qui ne ſauroit plus

(1) *Eperdument.* Les jeunes gens ſont moins fous qu'un vieillard qui ſe met l'amour en tête : il reſſemble au fer, par la froideur de ſes membres ; & comme le fer s'échauffe très-difficilement, & ſe refroidit de même, ainſi en eſt-il d'un vieillard amoureux.

regarder que la terre où il va deſcendre, de le voir, dis-je, prendre une jeune femme ſans dot, & qui ſera au ſervice des autres, qu'on en fait preſque un ſujet de louange. Mais voici une peinture encore plus divertiſſante. Ce ſont les vieilles amoureuſes: ces cadavres demi-vivans, qui ſemblent revenus des enfers, & qui ſentent déja la charogne. Le cœur leur en dit encore: laſcives comme une chienne en chaleur, elles ne reſpirent que les ſales plaiſirs, & vous diſent franchement, que ſans cette volupté, la vie n'eſt plus rien. Ces vieilles chevres courent donc le jeune bouc; & quand elles trouvent un adonis, elles payent libéralement ſa répugnance & ſa fatigue. Cependant, ces carcaſſes ſe donnent tous les ſoins imaginables, pour retenir l'amant mercenaire dans le filet. Se plâtrer le viſage de fard; conſulter à tout moment le miroir; montrer une gorge flétrie, ridée, & toute propre à exciter le vomiſſement; tâcher, en chantant d'une voix tremblante & caſſée, de réveiller la convoitiſe; boire le petit coup; danſer avec les jeunes filles; écrire des billets-doux; voilà les moyens que ces louves emploient pour tenir leurs champions en haleine. Tout le monde crie, oh, les vieilles folles, les vieilles folles! & ce tout le monde n'a pas tort: mais elles s'en moquent; & plongées dans les délices, profitent du bonheur que je leur procure. Je fais une queſtion à ceux qui plaiſantent là-deſſus: Ne vaut-il pas mieux être fou, & vivre dans la joie, que d'être fou à ſe déſeſpérer, & à s'aller pendre? Mais, dit-on, il y a

de l'infamie à vivre comme vos vieux & vos vieilles. Soit. Hé ! qu'importe à mes fous ? Ils ſont inſenſibles ſur le déshonneur ; ou s'ils le ſentent, ils étouffent aiſément le remords. Mes bons & fideles ſujets philoſophent à leur maniere ; ils diſtinguent très-bien le mal réel, d'avec le mal imaginaire. Une pierre vous tombe ſur la tête ? Voilà ce qui s'appelle un mal : mais la honte, l'infamie, les reproches, les malédictions, tout cela ne bleſſe qu'autant qu'on veut. Dès que vous ne vous en ſouciez point, ce ne ſont plus des maux. Le public me

déchire, & moi j'en fais gloire; en quoi ſuis-je malheureux? Or il n'y a que moi qui puiſſe vous élever à ce haut degré de perfection; c'eſt-là comme ma derniere faveur. Quoi donc, ajoute le ſage en ſe récriant, eſt-il rien de plus miſérable que d'être attaqué de folie? N'eſt-ce pas vivre dans l'erreur, dans l'abus, dans l'ignorance? Point du tout: c'eſt être homme. Je ne conçois rien à votre entêtement: vous traitez mes fous de miſérables; & vous êtes nés, tournés, élevés, inſtruits tout comme eux; c'eſt le ſort commun de votre eſpece.

Il y a, ce me ſemble, un grand ridicule à plaindre un être qui eſt dans ſon état naturel. Déplorerez-vous le malheur de l'homme, en ce qu'il n'a point d'ailes pour voler, comme les oiſeaux; en ce qu'il ne marche pas à quatre pieds, comme les bêtes; en ce qu'il n'eſt pas armé de cornes, comme les taureaux? Par la même raiſon, déplorez auſſi le ſort d'un beau cheval, de ce qu'il n'a point appris ſa grammaire, & de ce qu'il ne mange point de pâtiſſerie; plaignez un taureau, de ce qu'on ne le dreſſe point au manege, aux exercices de l'Académie. Comme donc un cheval qui ne ſait ni A, ni B, n'eſt pas miſérable, de même un fou ne ſauroit être malheureux, la folie étant naturelle à l'homme. Les ſubtils raiſonneurs, mes antagoniſtes, me pouſſent ici une nouvelle botte. L'homme, diſent-ils, a ſeul entre tous les animaux, le beau privilege de connoître les ſciences & les arts; & il s'en ſert pour ſuppléer par ſon eſprit au défaut de la nature. N'avez-vous que cette fléche-là dans

votre carquois ? je ne la crains guere. La nature donne aux moucherons, aux herbes, aux fleurs, tout ce qu'il leur faut ; & cette bonne mere aura-t-elle refuſé quelque choſe à l'homme, de ce qui lui convient? Fi donc! vous n'y penſez pas. La nature veille à la production de tous les êtres ; & elle ſe ſera endormie pour l'homme, qui eſt ſon plus bel ouvrage? Y a-t-il la moindre ombre d'apparence à cela? Ces ſciences, ces arts que vous faites ſonner ſi haut, ne viennent nullement de la nature : ce fut un certain génie, (1) nommé Theutus, grand ennemi du genre humain, qui les inventa, au grand malheur des hommes : car, bien loin que les diſciples contribuent à cette félicité pour laquelle on prétend qu'elles ont été découvertes, tout au contraire, elles y nuiſent extrêmement. Il avoit bien raiſon, ce ſage & prudent Roi, qui blâme ſi finement (2) chez Platon l'invention de l'alphabet.

(1) *Nommé Theutus.* Voici comment Socrate en parle chez Platon. „ J'ai oui dire, près de Naucratis en Egypte, qu'il y „ avoit eu un des anciens Dieux, à qui on a conſacré l'oiſeau „ nommé Ibis ; ce Démon, ou ce Dieu, s'appelloit Theuth : „ que ce fut lui qui inventa les nombres, la Géométrie, l'Aſtro„ nomie, les jeux de haſard & l'alphabet. Thamus regnoit „ alors ſur toute l'Egypte, & dans une puiſſante ville que les „ Grecs appellent la Thebe d'Egypte. Theuth étant venu trou„ ver ce Monarque, lui montra ſes inventions, & dit qu'il „ falloit les communiqur aux Egyptiens.

(2) *Chez Platon.* Au même endroit qu'on vient de citer. Le Roi demanda à Theuth, de quelle utilité ſeroient ces lettres alphabétiques? Pour ſoulager la mémoire, répondit-il : mais le Prince répliqua que ce ſeroit tout le contraire, parce que les hommes, s'appuyant ſur le ſecours de ces caracteres, mettroient tout ſur le papier & ne retiendroient rien.

Diſons-le donc hardiment : le ſavoir & l'induſtrie ſe ſont fourrés dans le monde, comme les autres peſtes de la vie humaine : ils ont été trouvés par ces mêmes eſprits qui ont été les auteurs de tous les maux ; je veux dire par les Démons, qui ont même tiré leur nom (1) de la ſcience. On ne connoiſſoit point tout cela dans le ſiecle d'or ; & les hommes d'alors, ſans méthode, ſans regles, ſans inſtruction, vivoient heureux ſous la conduite de la nature & par ſon ſeul inſtinct. En effet, de quel uſage la grammaire eût-elle été en ce tems-là ? Il n'y avoit qu'un ſeul langage, & on ne parloit que pour ſe faire entendre. Il n'étoit pas beſoin de logique, puiſqu'ayant tous le même raiſonnement, la contrariété des opinions ne produiſoit point de diſputes. De quoi auroit ſervi la rhétorique dans cet âge-là, où il n'y avoit ni procès, ni plaidoyers, ni ſermons ? Un Légiſlateur eût été alors fort inutile ? car, point de mauvaiſes mœurs, (2) point de loix. Au reſte, ces trop heureux mortels avoient (3) trop de Religion, pour fouiller, par une curioſité impie, dans les ſecrets de la Nature, pour étudier les meſures, les mouvemens, les effets, les cauſes cachées des aſtres, croyant qu'il n'eſt pas permis à un petit être comme l'homme, de vouloir paſſer les bornes de ſa portée. Quant à l'envie

(1) *De la Science.* Les Grecs appellent les Savans, Démons, d'un vieux mot qui ſignifie *j'apprend, je ſais :* d'où les Grammairiens croyent que le terme Démon eſt dérivé

(2) *Point de Loix.* Car ce ſont les mauvaiſes mœurs qui ont donné lieu aux bonnes loix ; comme les maladies à la Médecine.

(3) *Ils avoient trop de Religion, &c.* Socrate s'en abſtenoit, diſant, que ce qui eſt au-deſſus de nous, ne nous regarde point.

de ſavoir ce qui eſt au-delà du ciel, cette extravagance ne leur entroit pas même dans l'eſprit.

Tel étoit le ſiecle d'or. Les hommes perdant peu-à-peu cette heureuſe innocence, les génies, comme j'ai dit, inventerent les arts, mais en petit nombre, & qui furent reçus de peu de gens. Dans la ſuite, (1) les Chaldéens par leur ſuperſtition, & les Grecs par leur oiſive légéreté, en trouverent mille autres, tous admirables pour tourmenter l'eſprit; la grammaire ſeule étant plus que ſuffiſante pour faire paſſer toute la vie dans la torture. De tous ces arts, on eſtime davantage ceux qui approchent le plus du ſens commun, c'eſt-à-dire, ſelon moi, de la folie. Mais de quel rapport ſont-ils? Les entrailles des Théologiens crient famine; les Phyſiciens ſe morfondent; on ſe moque des Aſtrologues; on mépriſe les Dialecticiens: il n'y a que le Médécin; celui-là fait autant lui ſeul, que tous les autres enſemble. (2) D'ailleurs, cette profeſſion de Médecine a un grand avantage; c'eſt que, plus celui qui la pratique eſt ignorant, hardi, téméraire, plus il eſt eſtimé des grands. J'ajoute que la Médecine, principalement de la maniere qu'on l'exerce aujourd'hui, n'eſt qu'une portion de la flatterie; ce qui lui eſt aſſurément commun avec la Rhétorique.

Après les Médecins, marchent immédiatement les Légiſtes & les Juriſconſultes. Je ne ſais ſi ces

(1) Voyez la Fig. pag. 72.

(2) *Les Chaldéens.* Ils inventerent l'Aſtrologie & la Magie: Eraſme les traite de ſuperſtitieux, parce qu'ils attribuoient la divinité aux étoiles.

ſuppôts de Thémis ne devroient point avoir l'honneur du pas ſur les Prêtres d'Eſculape : entre eux le débat. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les Philoſophes preſque unanimement ſe moquent des Docteurs en Droit, nommant cette profeſſion une ſcience d'âne. Anes tant qu'on voudra ; ce ſont pourtant ces interprêtes des loix qui réglent toutes les affaires ; ces Meſſieurs s'enrichiſſent à leur métier, pendant que le pauvre Théologien eſt réduit à manger ſes feves, & à faire une guerre continuelle à ſa vermine.

De tout ce que vous venez d'entendre ſur les Sciences, je forme cet argument. Les arts les plus utiles ſont ceux qui ont le plus de rapport avec la folie : donc ces hommes-là ſont parfaitement heureux, qui, n'ayant aucun commerce avec les Sciences ſpéculatives & pratiques, prennent la ſeule nature pour leur guide. Elle n'eſt défectueuſe en rien, & on ne peut s'égarer en ſuivant exactement & fidellement ſes impreſſions. La nature hait le fard ; & tout ce qu'elle produit ſans

artifice, eſt toujours ce qui vient le plus heureuſement.

Permettez-moi d'inſiſter un peu ſur cette matiere. N'eſt-il pas vrai que, parmi tant de différentes eſpeces d'animaux, ceux-là vivent le plus agréablement, qui ne ſont ſujets à aucune diſcipline, & qui n'ont que la nature pour maîtreſſe? Quoi de plus heureux, quoi de plus admirable, que les abeilles! Ces inſectes, qui n'ont pas même tous les ſens du corps, bâtiſſent mieux que les plus habiles Architectes. Leur République eſt ſi bien entendue! les Philoſophes n'en pourroient pas imaginer une ſemblable. Oppoſons le cheval aux abeilles: parce que cette bête a quelque choſe du ſentiment humain, parce qu'il a eu le malheur de paſſer au ſervice de l'homme, il a auſſi ſa bonne part aux infortunes de ſon maître. N'arrive-t-il pas ſouvent que cet animal domeſtique, plutôt que de reculer dans une bataille, bat des flancs, ſe met tout hors d'haleine; & lorſqu'il marque le plus de courage, comme ſi l'ambition de vaincre le tranſportoit, il reçoit un coup mortel, qui jette par terre & le Cavalier & le cheval, & qui leur fait mordre à tous deux la pouſſiere? Je ne dirai rien de la dureté du mords, de la piquûre des éperons, de la priſon nommée l'Ecurie, des fouets, des bâtons, des liens, de la peſanteur du Cavalier, enfin, de tous les fruits amers de cette ſervitude, à laquelle le cheval, à l'imitation de pluſieurs Princes, s'eſt livré, par un trop grand deſir de ſe venger du cerf ſon ennemi. La vie des mouches & des oiſeaux eſt

bien plus ſouhaitable : la nature, qui les a fait libres, a ſoin de les nourrir, & ils n'ont à craindre que les embûches des hommes. Lorſque les oiſeaux en cage s'accoutument à parler, vous ne ſauriez croire combien ils perdent de leurs agrémens naturels. Tant il eſt vrai de toute maniere, que les productions de l'ouvriere commune ſont beaucoup meilleures que celles de l'art & de l'invention.

Sur ce pied-là, je ne puis vous exprimer combien j'eſtime Pythagore transformé en coq. Par la vertu de la Métempſycoſe, il avoit paſſé par toute ſorte de conditions : Philoſophe, homme, femme, Roi, particulier, poiſſon, cheval, grenouille ; je crois même qu'il avoit été éponge. Après toutes ces tranſmigrations, il déclara l'homme le plus malheureux des animaux : tous les autres, c'étoit-là ſa raiſon, s'en tiennent uniquement à la nature ; l'homme ſeul veut aller plus loin. Le même Pythagore faiſoit incomparablement plus de cas des idiots, que des doctes & des grands. C'étoit auſſi le ſentiment de Grillus, un des compagnons d'Ulyſſe : changé en cochon par la Sorciere Circé, il aima mieux grogner en repos & à ſon aiſe dans l'étable, que de courir avec ſon Général de nouveaux haſards & de nouvelles aventures. Homere, ce célebre Inventeur du prétendu commerce des Dieux avec les hommes, ce pere de la fable, paroît être dans le même principe : il appelle généralement tous les hommes des miſérables ; il dit que la mort les environne de tous côtés ; il n'en ex-

cepte pas même Ulyſſe ſon Héros, & à ce qu'il dit, le favori de Minerve, le grand modele de prudence. Ce Poëte lui donne ſouvent l'épithete d'*infortuné*; mais il ne parle pas de même de Pâris, d'Ajax, ni d'Achille, qui étoient des fous : au contraire, parce qu'Ulyſſe étoit fin, ingénieux, qu'il avoit l'oreille de la prude Pallas, & qu'il préféroit en tout le conſeil de cette Déeſſe à l'impulſion de la nature, Homere déplore le malheur de ce Roi d'Ithaque.

J'en reviens donc toujours à ma theſe : ceux qui s'appliquent à l'étude de la ſageſſe, ſont très-éloignés de la félicité : doublement fous, en ce qu'ils voudroient vivre comme les Dieux, & que, à l'exemple (1) des Géans, ils font la guerre à la nature, avec les (2) machines des arts. Les choſes étant ainſi, je tire cette conſéquence. Donc ceux-là ſont les vrais bienheureux, qui approchent le plus des bêtes, & qui n'entreprennent rien au-deſſus de l'homme. Ça, voyons ſi on pourroit appuyer cela ſur le raiſonnement des Stoïciens, mais ſans y chercher tant de façons. Dieux immortels, ſoyez-en les Juges ! Eſt-il au monde une ſorte d'hommes plus heureux, que ces gens qu'on appelle ordinairement fous, inſenſés, fats, inſipides ? Ah ! les beaux noms, ſelon moi ! Je veux vous dire une choſe : vous la prendrez d'abord pour une extravagance, pour une abſurdité ; qu'importe ?

(1) *Géans.* Ce ſont ceux qui firent la guerre aux Dieux : Ciceron entend par cette fable, les efforts qu'on fait contre la nature.

(2) *Machine.* Il explique la métaphore par le terme propre ; car c'eſt avec les machines de guerre qu'on prend les villes.

Je ne la dirai pas moins, parce que rien n'eſt plus vrai.

Ces hommes qui paſſent pour être dépourvus de ſens, ne craignent point la mort; & cette crainte, j'en jure par Jupiter, cette crainte n'eſt pas un petit mal: ils ſont exempts des cruels remords de la conſcience: les fables des Manes & des Ombres ne les épouvantent point: ils n'ont nulle peur des fantômes, des loups-garoux, des lutins, des eſprits: point d'inquiétude ſur les malheurs dont ils ſont menacés; point d'impatience ſur l'eſpérance des biens à venir: enfin, pour renfermer tout en peu de mots, ils ne ſont point rongés de mille ſoins auxquels la vie eſt ſujette; la honte, l'appréhenſion, l'ambition, l'envie, l'amitié, rien de tout cela chez eux; & ils ont le bonheur de ne différer des bêtes que par la figure: ils ſont impeccables; demandez-le aux Théologiens. Cela ſuppoſé, rentrez en vous-même, inſenſé partiſan de la ſageſſe; peſez, examinez attentivement, combien de peines d'eſprit vous tourmentent jour & nuit; remettez-vous devant les yeux, comme en un tas, tous les déſagremens de votre vie; & jugez de là du bonheur que je procure à mes fous. Non ſeulement ils jouiſſent d'un plaiſir continuel, riant, jouant, chantant toujours; mais même ils apportent la joie par-tout où ils vont: il ſemble que les Dieux ont la bonté de les donner aux hommes, pour adoucir les chagrins de la vie humaine. Remarquez encore une diſtinction, qui fait honneur à mes ſujets. Les hommes ſont différemment

diſpoſés de cœur les uns envers les autres : mais pour les fous, tous les hommes ſe font un plaiſir de les avoir, comme s'ils les reconnoiſſoient pour leur appartenir : on les ſouhaite avec paſſion ; on les embraſſe, on les entretient, on les nourrit, on les ſecourt dans leurs accidens ; enfin, on leur permet de tout dire, & de tout faire. Non ſeulement perſonne ne cherche à leur nuire ; mais de plus, les bêtes même, comme par un ſentiment naturel de leur innocence, (1) répriment devant eux leur férocité naturelle. La Religion veut cela : les fous étant conſacrés aux Dieux, & principalement à moi, il eſt juſte de les reſpecter.

Mes Sectateurs ont encore d'autres prérogatives ; & j'aurois grand tort de les ſupprimer. Les plus grands Princes (2) ne font-ils pas leurs délices de ces gens-là ? Les Monarques n'ont pas de plus agréables heures, que celles qu'ils paſſent avec leurs fous. Quelle différence ne mettent-ils pas entre leurs Bouffons, & ces ſages fades & bourrus qu'ils nourriſſent pour ſe faire honneur ? Elle n'eſt pas ſurprenante, cette différence. Les Philoſophes ne diſent ordinairement rien que de triſte ; & ſe confiant en leur ſavoir, ils prennent quelquefois la liberté de dire des vérités qui ne plaiſent pas. Il en eſt tout autrement des fous ; ils donnent ce que les Princes ſouhaitent le plus, des bons mots, des railleries, des pointes ſatyriques, des

(1) *Réprument.* On voit par expérience, & non ſans étonnement, que les chiens, comme s'ils reconnoiſſoient la ſimplicité de la nature, épargnent les enfans & les fous.

(2) Voyez la Fig. pag. 79.

ſaillies à faire éclater de rire. Remarquez, chemin faiſant, le beau privilege des Bouffons : eux ſeuls ſont en droit de parler ſincérement. Quoi de plus eſtimable que la vérité ? On l'attribue communément au vin & à l'enfance : c'eſt ne pas s'y connoître. A moi, oui, à moi appartient principalement la gloire de la ſincérité. Chez celui qui a l'honneur d'être fou, l'eſprit, le cœur, le viſage, la bouche, tout eſt d'ac-

cord. Les ſages ont (1) deux langues; l'une, pour dire ce qu'ils penſent; l'autre, pour parler ſelon le tems: ils ont, quand il leur plaît, le talent de blanchir le noir; ils ſouffient (2) le chaud & le froid; leurs paroles ſont de fauſſes & infidelles images de leurs idées & de leurs ſentimens.

Je ne puis m'empêcher ici de plaindre les Princes. Qu'ils ſont malheureux, au faîte de la Fortune! Inacceſſibles à la vérité, ils n'ont que des flatteurs pour amis. Ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, dira quelqu'un: pourquoi ſe font-ils un rempart d'amour-propre, contre la ſincérité de ceux qui leur parlent? N'eſt-ce pas par cet endroit-là qu'ils ſe déplaiſent dans la compagnie des Philoſophes? Les Monarques craignent que, parmi ces *Anti-hommes*, ou ſages, car c'eſt la même choſe, il ne s'en trouve quelqu'un qui viſe plus à corriger, qu'à divertir. Je réponds à cela: Vous avez raiſon; les Princes ne peuvent ſouffrir qu'on leur diſe leurs vérités; rien n'eſt plus certain. Mais c'eſt-là auſſi ce qui fait le plus d'hon-

(1) *Deux langues.* C'eſt une penſée d'Euripide: chacun, dit-il, a deux langues; l'une pour le vrai, & l'autre pour s'accommoder au tems.

(2) *Le chaud & le froid.* C'eſt une alluſion à la fable qu'Anian conte ainſi. Un Payſan reçut chez lui un Satyre. Comme il faiſoit extrêmement froid, le Payſan ſouffloit dans ſes doigts. Pourquoi fais-tu cela, demanda le Satyre? Pour m'échauffer, répondit le bon homme. S'étant mis à table, on préſenta un mets fort chaud; & l'hôte de ſouffler & reſouffler dans ſa cuillere. Encore? s'écria lors le Satyre; & pourquoi cette fois-ci? Pour refroidir la bouillie, répartit le Payſan. Alors le Satyre ſe leva fort indigné, & diſant qu'il ne vouloit avoir aucun commerce avec de telles gens, il s'en alla au plus vîte.

neur

neur à mes fous : ils ne diſſimulent point les défauts & les vices des Rois. Que dis-je ? ils les inſultent, ils les iujurient, ſans que ces maîtres du monde s'en fâchent, s'en offenſent : & des paroles qui feroient pendre Monſieur le Philoſophe, s'il les proféroit, ſortent-elles de la bouche d'un fou ? le Prince en rit de tout ſon cœur. Naturellement, la vérité fait plaiſir, quand elle ne bleſſe point : or il n'y a qu'aux fous que les Dieux ont donné le privilege ſingulier de moraliſer, de reprendre, ſans choquer. C'eſt à-peu-près par les mêmes raiſons, que les femmes ſe plaiſent fort avec les Bouffons, ce ſexe étant plus enclin au plaiſir & au badinage. (1) D'ailleurs, quelque choſe que les Dames faſſent avec ces gens-là, & quelquefois elles font tout, cela ne leur paroît qu'une badinerie, qu'un paſſe-tems ; car la femelle de l'animal prétendu raiſonnable eſt merveilleuſement ingénieuſe à pallier, à couvrir ſes échappées.

Pour revenir donc au bonheur des fous : ils paſſent toute leur vie avec beaucoup d'agrément ; après quoi, ſans craindre ni ſentir la mort, ils vont tout droit dans les Champs Elyſées, où leurs ames pieuſes, mais fort déſœuvrées, recommencent de plus belle à ſe divertir. Comparez à préſent la deſtinée de quelque ſage que ce ſoit, avec le ſort d'un fou. Repréſentez-vous, figurez-vous cet homme vénérable, ce grand modele de ſageſſe, que les fots regardent avec admiration : comment fait-il ſon paſſage ſur la terre ? Attaché depuis ſon enfance à

(1) Voyez la Fig. pag. 82.

la chaîne de l'apprentiſſage & de l'étude, il conſume ſes agréables années dans les ſoins & dans les efforts du travail. Eſt-il hors de cet eſclavage, il n'en eſt pas plus heureux: toujours contraint d'épargner, pauvre, triſte, bourru, dur à lui-même, inſupportable aux autres, pâle, maigre, infirme, chaſſieux, uſé avant le tems, & mourant de même; qu'il meure jeune, qu'il meure vieux, que lui importe? Vivre, n'eſt-ce pas jouir des douceurs de la vie? Or on peut dire dans ce ſens-là, que notre homme n'a jamais vêcu. Que vous ſemble de ce portrait du ſagé? N'eſt-il pas beau?

(1) Ces grenouilles de Stoïciens ne manqueront pas de revenir à la charge. Mais quoi, diront-ils, une insigne Folie approche bien de la fureur, ou plutôt, c'est la fureur même. Qu'est-ce que c'est que d'être furieux? N'est-ce pas avoir l'esprit égaré? Pitoyable race, que ces Philosophes! le plus souvent ils ne savent ce qu'ils disent. Ça, je veux encore détruire, ruiner cette batterie-là, s'il plaît aux Muses. Je ne conteste point la subtilité de ces Stoïciens: mais pour peu qu'ils souhaitent qu'on les croye de bon-sens, ils doivent distinguer deux sortes de Folie, à-peu-près de même qu'on distinguoit autrefois deux Vénus, & deux Cupidons. Toute fureur ne rend pas malheureux Si cela étoit, Horace n'auroit pas nommé une fureur aimable, cette verve qui emporte les Poëtes, & qui leur découvre l'avenir; Platon n'eût pas compté entre les principaux avantages de la vie, la fureur des Poëtes, des Prophetes, & des Amans; la Sibylle des Cumes n'eût pas employé ce terme pour exprimer les peines & les fatigues d'Enée.

Il y a donc deux genres de fureur: l'une vient du fond des enfers, & ce sont les furies qui l'envoient en ce monde: ces divinités noires & vengeresses font pour la terre un détachement de leurs Serpens, toutes les fois qu'il leur prend envie de se divertir à tourmenter les mortels. Delà vient l'ardeur de la guerre, la soif hydropique &

(1) *Ces Grenouilles de Stoïciens.* D'anciens Auteurs ont appellé Grenouilles d'Egypte, les Logiciens & les Sophistes, à cause de leur chicane importune.

dévorante des richeſſes, l'infame & abominable amour, le parricide, l'inceſte, le ſacrilege, le déchirement de conſcience, & toutes les autres peſtes ſemblables dont les furies ſe ſervent pour mettre les hommes dans une affreuſe agitation.

Mais il eſt une autre fureur, tout oppoſée à la précédente: c'eſt moi qui en fais préſent aux hommes; & ils devroient la ſouhaiter, comme le plus grand de tous les biens. En quoi penſez-vous que cette Folie conſiſte? Dans une certaine aliénation d'eſprit, qui ôte tout chagrin, & qui cauſe pluſieurs plaiſirs, Ciceron écrivoit (1) à ſon ami Atticus, que cette Folie devoit être un grand effet de la bonté des Dieux, puiſqu'elle étouffoit le ſentiment de tous les maux. Un je ne ſais quel Grec étoit dans le même principe: ſon hiſtoire eſt aſſez plaiſante; il faut que je vous en régale. Cet homme-là étoit fou dans toutes les regles: aſſis tout ſeul, depuis le matin juſqu'au ſoir, ſur le théatre, & ſe croyant toujours à quelque beau ſpectacle, quoiqu'il n'en fût rien, il rioit, il applaudiſſoit, il ſe réjouiſſoit. D'ailleurs, honnête-homme pour les devoirs de la ſocieté; complaiſant & fidele à ſes amis; doux, affable, facile envers ſa femme; indulgent à ſes eſclaves, & qui ſavoit fort bien connoître au bouchon la bonne ou la mauvaiſe bouteille. Ses parens le guérirent à force de dro-

(1) *A ſon ami Atticus.* Celui-ci avoit reproché à Ciceron, qu'il y avoit de l'excès dans la douleur que la tyrannie du triumvirat lui cauſoit, & que même il donnoit lieu de croire à quelques-uns, qu'il avoit perdu l'eſprit. Ciceron répondit, qu'il avoit encore tout ſon bon ſens; mais qu'il voudroit devenir fou, pour ne plus ſentir tant de malheurs.

gues: mais lui, revenu tout-à-fait dans ce qu'on appelle très-mal-à-propos le bon ſens, leur fit cette belle & judicieuſe apoſtrophe: "O mes amis! „ qu'avez-vous fait? Vous prétendez m'avoir gué- „ ri? Abus, abus; vous m'avez tué. Plus de plai- „ ſir pour moi: on m'a tiré par force, d'une er- „ reur qui faiſoit toute ma félicité „. Ce convaleſcent avoit raiſon; & ceux qui, par l'art de la Médécine, procurerent le rétabliſſement de ſa cervelle, avoient plus beſoin (1) d'Ellébore que lui.

Après tout, ſavoir ſi on doit nommer Folie, toutes les erreurs des ſens & de l'eſprit; c'eſt ſur quoi je n'ai pas encore prononcé. Si quelqu'un à la vue aſſez mauvaiſe pour prendre un mulet pour un âne; ſi, n'ayant pas la juſteſſe du diſcernement, il admire de méchans vers, on dit tout auſſi-tôt, il eſt fou. Si un homme eſt aſſez ſingulier dans ſes jugemens, pour s'imaginer toujours, lorſqu'un âne brait, entendre une agréable ſymphonie; ou pour ſe croire, dans ſa pauvreté, auſſi riche (2) que Créſus; on ne manque pas de le traiter de fou. Mais ſi cette folie fait plaiſir, comme cela arrive preſque toujours, elle divertit & ceux qui l'ont, & ceux qui la voyent. Cette ſorte d'extravagance eſt beaucoup plus étendue qu'on ne croit

(1) *D'Ellébore.* Herbe médicinale, & bonne pour les mélancoliques, & pour les inſenſés. Il y en a de noir & de blanc.

(2) *Que Créſus.* Ce Roi de Lydie fut le plus riche de la terre. Demandant un jour à Solon, s'il n'étoit pas le plus heureux des hommes: Sire, répondit le Philoſophe, vous me paroiſſez extrêmement opulent; vous avez un grand Royaume; mais je ne répondrai à votre queſtion, que quand vous ſerez mort heureux.

communément. L'expérience fait voir auſſi, qu'un fou ſe moque de l'autre, & que tous deux ſe divertiſſent tour-à-tour : ſouvent même, c'eſt le plus fou qui rit de meilleur cœur que le moins fou. Mais enfin, voici mon Arrêt : Plus un homme abonde en différentes folies, plus il eſt heureux, pourvu néanmoins, qu'il ne ſorte pas du genre d'extravagance qui nous eſt particulier ; genre ſi vaſte, ſi général, que je doute qu'on puiſſe trouver dans toute l'eſpece humaine, un ſeul individu qui ſoit ſage à toute heure, & qui n'ait pas ſon grain de folie.

Qu'un homme, par le déréglement de l'imagination, prenne une citrouille pour une femme, on ne héſite pas à dire, c'eſt un fou. Pourquoi ? parce que cette maladie de cerveau eſt très-rare. Mais qu'un ſot de mari adore ſa femme, quoiqu'elle lui plante une forêt de cornes ſur le front ; qu'il la croye auſſi chaſte que Penelope, & qu'il ſe félicite en lui-même, qu'il béniſſe ſon deſtin, d'avoir épouſé une telle Lucrece ; on ne s'aviſera point de le taxer de folie. Pourquoi ? c'eſt qu'il n'y a rien de plus ordinaire. (1) Il faut mettre dans la même claſſe ceux qui mépriſent tout hors la chaſſe, & qui, de leur propre aveu, ne conçoivent pas un plus grand plaiſir, que celui d'entendre le vilain ſon du cor, ou l'aboyement des chiens. Quand les excrémens de ces bêtes frappent l'adorat du chaſſeur, je me figure qu'il croit ſentir (2) du Cinna-

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

(2) *Cinnamome*, Arbriſſeau dont le bois eſt odoriférant, aſſez ſemblable à l'arbre appellé canelle.

mome. S'agit-il de mettre la proie en pieces? O quelle volupté! Aſſommer, égorger, démembrer les bœufs & les moutons; fi! cela ne convient qu'à la canaille. Mais la bête ſauvage? il n'eſt permis qu'aux Nobles d'en être les bouchers. Cela ne ſe fait qu'en grande cérémonie, afin que vous le ſachiez. Le maître de la chaſſe eſt nue tête, & à genoux; il prend le coutelas conſacré à ce ſacrifice; car ce ſeroit offenſer Diane, que d'en employer un autre: armé de ce glaive, il coupe religieuſement les membres de l'animal; le tout par ordre, & en faiſant certains geſtes. Pendant cette pompeuſe opération, toute la troupe environne le prêtre de la Déeſſe: ils gardent un profond ſilence, paroiſſant auſſi étonnés de ce ſpectacle, qu'ils ont vu mille fois, que ſi c'étoit une nouveauté. Celui qui a le bonheur de manger ſa part de la proie, ne s'en tient pas peu honoré, regardant cela comme un nouveau degré de Nobleſſe. Enfin, quoique ces chaſſeurs, qui uſent leurs jours à pourſuivre & à manger les bêtes ſauvages, ne tirent point d'autre fruit de ce pénible & fatigant exercice, que de devenir eux-mêmes auſſi ſauvages que les bêtes qu'ils pourſuivent, ils ne laiſſent pas de s'imaginer qu'ils vivent en Rois.

Une autre eſpece de gens, qui reſſemblent tout à fait à ceux que je viens de dépeindre, ſont les Bâtiſſeurs. Poſſédés une fois de cette paſſion inquiétante, ils ne ſont jamais contens: leur occupation continuelle eſt de faire & défaire, de conſ-

truire & détruire ; changeant, comme dit Horace, le quarré en rond, le rond en quarré, juſqu'à ce qu'enfin, il ne leur reſte plus ni maiſon, ni pain. Que leur reſte-t-il donc ? Le ſouvenir d'avoir paſſé agréablement un nombre d'années.

Venons aux Souffleurs. Ce ſont de braves fous, ceux-là ; la tête toujours pleine de nouveaux & myſtérieux ſecrets, ils ne viſent pas à moins qu'à confondre, qu'à mêler, qu'à changer la nature, cherchant par terre & par mer une je ne ſais quelle quinteſſence, qui ne ſe trouve que dans leur imagination toute chimérique. Ne croyez pourtant pas que le mauvais ſuccès les rebute ; rien moins que cela : enyvrés d'une folle, mais douce eſpérance, ils ne ſe repentent jamais ni de la dépenſe, ni du travail ; ingénieux, tout ce qui ſe peut, à s'en impoſer, à ſe rendre les dupes de leur entêtement. Quelle eſt ordinairement leur fin ? Après avoir ſoufflé tout leur bien, ils n'ont pas même de quoi bâtir un petit fourneau. Ces adorateurs du feu, ces coureurs de fumée, ne s'en repaiſſent pas moins de leurs vains projets : plutôt mourir que d'ouvrir les yeux ; & ſi on vouloit les croire, il n'y auroit que des Chymiſtes dans le monde. Lorſqu'ils ſont enfin contraints de renoncer aux découvertes, ils ont une grande reſſource de conſolation ; c'eſt de dire, qu'il eſt au moins bien glorieux d'avoir formé un ſi noble deſſein : mais en même-tems, ils grondent la nature, de ce qu'elle a donné aux hommes une vie trop courte pour un ouvrage de cette importance.

Quant aux Joueurs de profeſſion, j'ai quelque

ſcrupule de les faire entrer dans mon Empire. Ils ſont ſi paſſionnés pour le jeu, qu'au ſeul bruit des dés, le cœur leur ſaute de joie. Lorſque, par la trompeuſe eſpérance de regagner, ils ont perdu tout leur bien, & que leur vaiſſeau s'eſt briſé contre l'écueil du jeu, écueil non moins dangereux que (1) Malée; encore trop heureux d'échapper tout nuds de ce naufrage, ils aimeroient mieux fourber (2) qui que ce fût, que celui qui les a dépouillés,

(1) *Malée.* Promontoire fort dangereux de la Laconie, Province du Peloponeſe. On diſoit en proverbe: Quand tu naviges devant Malée, oublie toute ta Maiſon.

(2) *Qui que ce fût.* Tacite dit que les Allemands prenoient grand plaiſir aux jeux de haſard, & que les perdans ſe livroient de fort bonne foi à l'eſclavage & à la mort.

de peur de paſſer pour malhonnêtes-gens. Que dire de ces vieillards qui, preſque aveugles par le grand âge, ne laiſſent pas de jouer avec des lunettes; ou s'ils ont la goutte aux mains, choiſiſſent un ſecond qui jette les dés pour leur compte? Ce ſont là des fous. Ils ſe donnent du plaiſir; & par cet endroit-là ils m'appartiennent: d'un autre côté, le jeu tourne ſi ſouvent en rage & en fureur, que je ne ferois pas mal de le renvoyer aux furies. Que dirai-je de ceux qui, après avoir

——— *commencé par être dupes,*
Finiſſent par être frippons?

Les rangerai-je parmi mes ſujets? Pourquoi non? N'eſt-ce pas une folie que de perdre ſon argent en dupe? & n'en eſt-ce pas une auſſi, que d'eſpérer de jouir en paix de ce qu'on a acquis par la fourberie?

Mais voici venir des gens qui, ſans difficulté, vivent ſous ma domination. Ce ſont les menteurs, les *hableurs*, & généralement tous ceux qui ſe plaiſent à dire & à entendre des fauſſetés. Le croiriez-vous? Ce bon-goût donne un plaiſir, dont les ſages ne ſont pas dignes. Il faut, il faut être né ſous la faveur des Dieux, pour bien ſavourer ces douces chimeres. On n'en a jamais aſſez. Les prodiges, les fantômes, les lutins, les mauvais eſprits, les enfers, tant d'autres viſions ſemblables ſont ce qui fournit le plus aux converſations du ſot vulgaire. Qui dit miracle, qui dit ſurnaturel, qui avance quelque choſe qui ſoit au-deſſus des cauſes ſecondes & des loix immuables du mouvement, fait ouvrir & chatouille les oreilles des au-

diteurs ignorans. Ne traitez pas cela, s'il vous plaît, de ſimple amuſement: la matiere eſt devenue très-ſérieuſe, graces (1) aux ſacrificateurs, & aux *Sermoneurs*, qui ont fort bien ſu tourner à leur profit la crédulité populaire.

Il en eſt de même d'un autre genre de ſuperſtitieux. Plaiſans originaux! Dès qu'ils ont eu le bonheur de voir une Statue de bois, ou une image

(1) On n'attaque pas ici les vrais miracles, mais les Charlatans en fait de Religion; principalement les Moines Mendians, qui, après avoir trompé le vulgaire par une Morale hypocrite, par des Scapulaires, &c. s'en moquent le verre à la main.

(1) de leur Polypheme Saint Chriſtofle, ils ſe tiennent ſûrs de ne point périr ce jour-là. Qu'un ſoldat ait fait ſa petite priere devant la figure de Sainte Barbe, il n'a plus rien à craindre des dangers de la guerre. On invoque même (2) Eraſme comme un Saint de Paradis; & en lui rendant des honneurs divins, on ſe promet une groſſe fortune. (3) Et cet Hercule Saint George, qui leur tient lieu (4) d'un autre Hippolyte? C'eſt un plaiſir de voir leur dévotion à bien parer ſon cheval, & à ſe proſterner devant cette bête ſuperbement ornée. Ils ont grand ſoin d'entretenir par des préſens, la faveur & la protection du Cavalier; & jurer par ſon caſque, eſt pour eux un ſerment inviolable. Où mettrai-je ces gens qui ſe croyent hors de dette avec la divinité, en vertu des pardons & des indulgences? Gens qui, par cette ſorte de fauſſes rémiſſions, meſurent, comme (5) avec la Clepſydre, comme géométriquement, & ſans craindre l'erreur de calcul, meſurent, dis-je, la durée, les ſiecles, les

(1) *De leur Polypheme.* Parce qu'ils repréſentent leur Saint Chriſtofle comme un Géant, lui mettant, au lieu de bâton, un mât à la main, comme Virgile à Polypheme.

(2) Les Matelots invoquoient Saint Chriſtofle; les ſoldats, Sainte Barbe; & les Avares, Eraſme.

(3) Il ſemble que Saint George ſoit l'ancien Hercule canoniſé.

(4) *D'un autre Hippolyte.* Célebre par ſa réſiſtance à l'amour criminel de Phedre, ſa belle-mere, & qui fut déchiré par ſes chevaux.

(5) *Avec la Clepſydre* Horloge d'eau. Il y en avoit de pluſieurs eſpeces; mais toutes avoient cela de commun, que l'eau tomboit inſenſiblement par un petit trou, d'un vaiſſeau dans un autre, dans lequel en s'élevant peu-à-peu, elle élevoit un morceau de liege qui marquoit les heures par des lignes tracées de diſtance en diſtance.

années, les mois, les ſemaines, les jours, les heures du purgatoire. Autre eſpece d'extravagans: ce ſont ceux qui, s'appuyant ſur certaines petites marques extérieures de dévotion, ſur quelques courtes prieres, qu'un pieux impoſteur a inventé comme par magie, pour ſon plaiſir ou pour le lucre, comptent ſur une félicité accomplie: richeſſes, honneurs, volupté, bonne chere, ſanté jamais interrompue, verte & vigoureuſe vieilleſſe, longues années, pas un de ces biens ne ſauroit leur manquer. Ce n'eſt pas tout: ils eſpérent bien auſſi les premieres places dans le ciel, à une condition, s'entend; c'eſt qu'ils n'iront chez les bienheureux, que tout le plus tard qu'il leur ſera poſſible. Et quand donc? Lorſque les douceurs d'ici-bas, auxquelles ils ſont attachés du fond de l'ame, les quitteront enfin, à leur grand regret; alors viendront les délices éternelles & inconcevables du Paradis. Mes ſujets, ... comment, mes ſujets? les Miniſtres même du Sanctuaire les plus perſuadés, le plus zélés, n'en veulent qu'à ce prix-là; le Paradis eſt leur pis-aller.

Sur ce fondement des pardons & des indulgences, un négociant, un ſoldat, un Juge, n'a qu'à jeter une petite piece d'argent dans le baſſin: le voilà net, & auſſi bien reblanchi, que lorſqu'il ſortit du Baptême. Tant de parjures, tant d'impuretés, tant d'ivrogneries, tant de querelles, tant de meurtres, tant d'impoſtures, tant de perfidies, tant de trahiſons, tout cela ſe rachete par un peu de monnoie, & ſe rachete ſi bien, qu'on ſe croit en

droit de faire un nouveau compte de vices, de crimes, de ſcélérateſſe.

(1) Eſt-il des hommes plus fous, ou pour mieux dire, plus heureux, que ces dévots, qui croyent qu'en récitant chaque jour ſept certains verſets des ſacrés Pſaumes, ils entreront immanquablement

(1) *Eſt-il des hommes, &c.* Le Diable rencontrant St. Bernard, ſe vanta de ſavoir 7 verſets des Pſaumes, & qu'en les récitant tous les jours, on étoit ſûr de ſon ſalut. L'homme de Dieu fut curieux de connoître ces verſets; mais le Diable le refuſa. Je t'attraperai bien, dit le Saint, car je réciterai tous les jours le Pſautier, & par conſéquent tes 7 verſets. Sur cela, le Diable craignant d'avoir donné lieu à une ſi belle dévotion, aima mieux révéler ſon ſecret.

dans le royaume des cieux ? C'eſt pourtant un Diable, oui, qui a fait cette riche découverte ; mais un Diable ſot, & qui avoit plus de vanité que de fineſſe. Il eut l'imprudence de vanter ſon ſecret magique à St. Bernard, qui en ſavoit plus long que lui. Ne ſont-ce pas là de grandes folies ? D'accord ; & moi-même, toute la Folie que je ſuis, j'en ai preſque honte. Cependant, ce n'eſt pas ſeulement le vulgaire qui approuve ces extravagances ; ce ſont même les Profeſſeurs en Religion.

Puiſque je me ſuis embarqué ſur cet Océan-là, ſi faut-il que je vogue. Diſons quelque choſe de l'invocation des Saints. Chaque pays n'a-t-il pas au ciel ſon Patron, ſon ſaint tutélaire ? Chez un même peuple, on diſtribue à ces grands & puiſſans Seigneurs de la Cour céleſte, les diverſes fonctions du *Protectorat*. L'un guérit du mal de dents ; l'autre aſſiſte le femmes dans les douleurs de l'accouchement ; celui-là fait retrouver ce qu'on a volé ; celui-ci veille à la conſervation & à la ſûreté des troupeaux : l'un ſauve du naufrage ; l'autre procure la victoire dans les combats. Je ſupprime le reſte, car je ne finirois jamais.

Il y a des Saints dont le crédit & le pouvoir s'étendent généralement ſur tout. Telle eſt principalement (1) la Mere de Dieu, à laquelle le vulgaire

(1) *La Mere de Dieu.* C'eſt communément a elle que le vulgaire s'adreſſe pour tout ; comme ſi Jeſus-Chriſt étoit, ou moins exorable, ou moins puiſſant, que Marie. * Le Fils eſt le Roi : mais la Vierge eſt Reine-Mere ; & on fait mieux ſon compte avec elle, qu'avec le Sauveur. En Italie, un convaleſcent fit mettre dans l'Egliſe une Epigramme, dont le ſens étoit, qu'ayant une groſſe fievre, il n'avoit nulle foi au Médécin, peu

attribue plus de puiſſance qu'à ſon Fils. Or ce que les hommes demandent aux Saints, n'eſt-il pas auſſi de mon reſſort? Dites-moi, s'il vous plaît, parmi tous ces pieux monumens de reconnoiſſance, dont vous voyez les murailles & les voûtes des temples toutes couvertes, en avez-vous jamais vu quelqu'un qu'on ait ſuſpendu comme une marque, comme un ſigne d'avoir été miraculeuſement guéri de la Folie? C'eſt ſur quoi on n'importune pas les Saints, &, quelque dévotion qu'on ait pour eux, on n'en devient pas tant ſoit peu plus ſage. Ces Offrandes, ces vœux qui pendent aux autels, ſont pour toute ſorte de ſujets, excepté pour la Folie. L'un, qui a penſé périr, s'eſt ſauvé heureuſement à la nage. L'autre, qui avoit reçu un coup d'épée au travers du corps, en eſt réchappé. L'un rend graces de ce que, dans le fort du combat, & lorſqu'on étoit le plus aux priſes avec l'ennemi, il s'eſt enfui avec autant de bonheur que de bravoure. L'autre, condamné pour ſes bonnes œuvres à être pendu & étranglé, tombe de la potence, par la faveur de quelque Saint qui eſt ami des voleurs, & recommence de plus belle à ſoulager par charité ceux qui ont les poches trop pleines d'argent. Celui-là s'eſt remis en liberté, en rompant la priſon. Celui-ci eſt bien rétabli de ſa fievre, au grand chagrin de Monſieur le Docteur, qui comptoit ſur une cure plus longue & plus lucrative. L'un, au lieu de trouver la mort dans le poiſon qu'on lui avoit donné, y a

de confiance en Dieu, mais beaucoup en Marie, qui auſſi l'avoit ſauvé. trouvé.

trouvé un remede : ſa femme, qui avoit bonne envie de ſe défaire de lui, & qui ſe félicitoit déja de ſon veuvage, eſt très-fâchée d'avoir manqué ſon coup. L'autre, quoique ſon charriot ſe ſoit renverſé, en a été quitte pour la peur, & a ramené ſes chevaux en bon état. Celui-là, ayant été accablé ſous des ruines, n'en eſt point mort. Celui-ci, pris ſur le fait par le mari de ſa Maîtreſſe, s'eſt tiré heureuſement d'un ſi mauvais pas.

En voilà de toutes les ſortes, comme vous voyez. Mais, nul tableau conſacré à la bienheureuſe Vierge, ni aux ſaints, en action de graces d'avoir été délivré de la Folie : elle a tant de charmes pour les hommes, que de tous les maux, c'eſt le ſeul qui leur paroît un bien. Mais à quoi bon m'embarquer ſur cet Océan de ſuperſtition ? Quand j'aurois, pour parler avec Virgile, quand j'aurois cent langues, cent bouches, & une voix de fer, je ne pourrois jamais faire l'énumération de toutes les différentes eſpeces de la ſottiſe, ni parcourir tous les noms de la Folie. Je me borne à ce ſeul exemple, qui en vaut mille : c'eſt que (1) le Chriſtianiſme eſt corrompu par une infinité d'extravagances. Les Sacrificateurs ne ſont pas aſſez aveugles, pour ne pas voir ce *défigurement* affreux : mais ces Meſſieurs les hauts & bas Of-

(1) *Le Chriſtianiſme.* Il eſt de ſoi pur & ſaint : mais la Folie a tellement défiguré ce culte, qu'il n'y a preſque pas une choſe ſacrée où on n'ait fourré la ſuperſtition. Ces abus ſont en ſi grand nombre, qu'on pourroit en faire un livre plus gros que l'Hiſtoire de Tite-Live ; & ils ſont ſi ridicules, qu'il vaut mieux n'en point parler.

ficiers du Sanctuaire ſe ſoucient fort peu de purger le champ du Seigneur. Tant s'en faut : ces fins & ruſés Jardiniers arroſent, fomentent, entretiennent les mauvaiſes herbes. Pourquoi? Parce que c'eſt avec ces mêmes herbes que les dévots Miniſtres de l'Autel font une ſoupe délicieuſe.

Si quelque odieux Moraliſte, s'érigeant en Apôtre, venoit faire ici cette exhortation pathétique : " Joignez à votre dévotion pour Monſieur Saint „ Chriſtofle, une vie chrétienne; & vous ne ferez „ point une fin malheureuſe. Outre la petite piece „ de monnoie que vous donnez pour les pardons „ & pour les indulgences, haïſſez le mal, pleurez, „ veillez, priez, jeûnez; enfin, changez de con- „ duite, & pratiquez l'Evangile : alors vous rache- „ terez infailliblement vos péchés. Vous avez con- „ fiance en tel ou tel Saint? Suivez ſes exemples; „ vivez comme il a vécu; & par-là vous gagnerez „ la faveur de votre patron. „ Ce *Prêcheur* auroit raiſon dans le fond, entre nous ſoit dit: mais d'un autre côté, ne tireroit-il pas les hommes d'un état heureux, pour les plonger dans la peine & dans le chagrin?

Un petit mot d'une autre claſſe de fou : ce ſeroit grand dommage de les oublier; ils font trop d'honneur à mon empire. Je parle de ces riches, qui, ſe voyant à la fin de leur carriere, ordonnent de grands préparatifs pour pouvoir faire magnifiquement le voyage du tombeau. C'eſt un plaiſir de voir ces mourans s'appliquer ſérieuſement à régler leur pompe funebre : ils marquent, article par

article, combien ils veulent qu'il y ait à leurs funérailles de flambeaux, de gens en deuil, de Chantres, de pleureurs, &c. Ne ſeront-ils pas bien glorieux, d'aller en terre avec un ſuperbe convoi? Ils s'en font un plaiſir d'avance, ne paroiſſant pas tout-à-fait perſuadés que la mort leur ôtera toute connoiſſance & tout ſentiment. Il n'eſt ni honorable, ni agréable, à un riche défunt, qu'on enterre ſon cadavre comme celui d'un gueux. Enfin, il ſemble que cet homme-là regarde la mort

comme une charge d'Edile, Magiſtrature de l'ancienne Rome, qui donnoit inſpection ſur les feſtins & ſur les divertiſſemens du peuple.

Quoique mon ſujet ne ſoit que trop fécond, quoique je ſois obligée de couler légérement ſur ma matiere, je ne paſſerai pas néanmoins ſous ſilence ces grands eſtimateurs, ces fiers appréciateurs de la Nobleſſe. On en voit très-ſouvent qui, avec une ame de boue, avec des inclinations de la derniere canaille, vous étourdiſſent à force de répé-

ter, *je ſuis Gentilhomme.* Faut-il prouver l'ancienneté de ſa race? L'un ſe fait deſcendre du pieux Enée; l'autre remonte juſqu'aux premiers Conſuls de Rome; l'autre juſqu'au Roi Artus. Ils vous étalent les portraits & les figures de leurs Ancêtres: toujours ſur les Aïeuls, ſur les Biſaïeuls, toujours ſur les lignes directes & collatérales de leur arbre généalogique, citant à tout moment les noms & les ſurnoms uſés de leurs peres, pourris depuis pluſieurs ſiecles. Examinez bien cet homme-là, avec ſes titres enfumés, rongés, déchirés; n'eſt-ce pas une vraie idole, & vaut-il guere mieux que ces figures dont il fait tant de parade? (1) Ce fat ne laiſſe pas d'avoir une haute idée de ſa perſonne; & toujours rempli du ſouvenir ſtérile de ſa naiſſance, il ſe repaît de cette chimere; il vit content. Ce qui contribue auſſi à lui faire aimer ſon beau Fantôme, c'eſt qu'il trouve des gens auſſi ſots que lui, qui reſpectent ce genre de bêtes, ces Nobles ſans mérite, comme s'ils étoient des Dieux.

Mais pourquoi, puiſque j'en ſuis ſur le chapitre de *l'Amour-propre*, me bornerois-je à une ou deux eſpeces de fous? Ma chere *Philautie*, que vous voyez, n'a-t-elle pas des moyens admirables pour empêcher l'homme d'être mécontent de lui-même? Jettez les yeux ſur ce viſage; il n'y a point de ſinge ſi laid ni ſi difforme: & pourtant, il ſe

(1) Voyez la Fig. pag. 102.

croit fort beau garçon. Celui-là eſt-il parvenu à tracer aſſez juſte deux ou trois lignes avec la compas ? Il s'applaudit dans l'ame, & ne ſauroit s'imaginer qu'Euclide fût plus habile que lui. Celui-ci chante un peu plus mal qu'un coq, & n'en eſt pas moins charmé de ſa voix. Mais voici une ſorte de folie bien réjouiſſante. Un homme a nombre de domeſtiques : chacun d'eux a ſon bon ; Monſieur le Maître réunit dans ſa tête toutes ces qualités ; il s'en forme un tout en idée ; & il ſe l'approprie comme un bien réel, effectif, qui lui appartient.

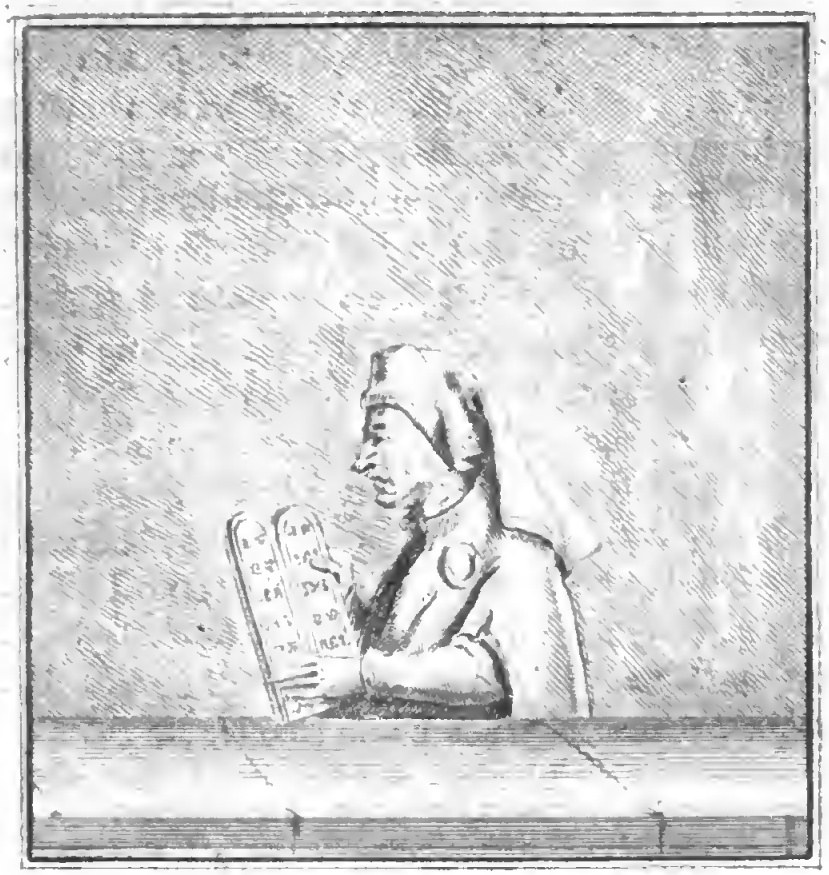
Tel eſt, chez Seneque, ce riche doublement heureux : lorſqu'il vouloit conter une hiſtoire, ſes eſclaves étoient auprès de lui pour ſoulager ſa mémoire, & pour lui ſuggérer les noms propres. D'ailleurs, ce maître étoit ſi foible, qu'il ne falloit qu'un ſouffle pour le jeter par terre ; (1) il n'en étoit pas moins toujours prêt à ſe battre à coups de poing, comptant ſur la vigueur de ſes eſclaves, comme ſi c'eût été ſa propre force.

Il eſt inutile de parler ici de ceux qui font profeſſion des Arts : on peut les nommer les mignons de ma Philautie, les favoris de *l'Amour-propre*. Ces gens-là ordinairement idolâtrent leur petit mérite, & ils céderoient plutôt une terre de leur patrimoine, que d'avouer qu'ils manquent d'eſprit. Les Comédiens, les Muſiciens, les Orateurs, les Poëtes, voilà, voilà les meilleurs amis de *Philautie!* Plus ils ſont mal-habiles, plus ils s'imaginent exceller dans leur art ; & prévenus ainſi en leur faveur, ils ſont toujours ſur leurs louanges. N'allez pas croire pour cela qu'ils manquent d'approbateurs : il n'y a point de ſottiſe, quelque groſſiere qu'elle ſoit, qui n'en trouve. C'eſt dire trop peu : à proportion qu'une choſe eſt oppoſée au bon ſens, à proportion rencontre-t-elle des admirateurs ; ce

(1) *Il n'en étoit*, &c. C'étoit un riche fou. Il avoit ſi peu de mémoire, qu'il oublioit les noms les plus connus, comme ceux d'Hector & d'Achille. Sur ce qu'il croyoit bonnement jouir des bonnes qualités de ſes eſclaves, on lui conſeilloit, en le raillant, de ſe battre auſſi avec leurs forces ; car pour lui il n'en avoit point.

qui eſt le plus contraire à la droite raiſon, c'eſt cela même après quoi on court le plus avidement. Demandez-vous pourquoi ? Je vous l'ai déja dit ; preſque tous les hommes ſont fous. L'ignorance a donc deux grands privileges : l'un, de s'accorder parfaitement avec l'amour-propre ; l'autre, eſt d'attirer à ſoi la plus grande partie du genre humain. Vous feriez bien ſimples, de vouloir vous élever au-deſſus du vulgaire, par un ſavoir vraiment philoſophique ; il en coûte beaucoup ; ce ſavoir fait que tout le monde vous fuit, & que vous fuyez tout le monde ; enfin, vous ne trouvez preſque perſonne capable d'entrer dans votre goût & dans vos ſentimens.

Je fais une autre réflexion ſur *l'Amour-propre*. Remarquez-le avec moi : chaque homme a reçu en naiſſant ſa Philautie, comme un préſent de la nature : mais cette mere commune ne s'en eſt pas tenue là ; elle a fait auſſi la même choſe à l'égard des ſociétés ; en ſorte qu'il n'y a ni nation, ni ville, qui n'ait quelque goût particulier. Les Anglois aiment ſur-tout la beauté, la muſique & la bonne chere. Les Ecoſſois font grand cas de la nobleſſe, & principalement lorſqu'elle prend ſa ſource dans le ſang de leurs Rois ; ils ſe piquent auſſi beaucoup d'être ſubtils dialecticiens. Les François s'attribuent la politeſſe & la civilité. Les Pariſiens vantent leur théologie ; les Italiens, leur littérature & leur éloquence ; enfin, chaque nation ſe fait bon gré d'être la ſeule qui ne ſoit point barbare. On peut dire que les Romains ſont les plus enchan-



tés de ce dernier genre de félicité ; Rome moderne conſervant encore, comme un agréable rêve, cette prétention de l'ancienne Rome. Les Vénitiens, enflés de leur nobleſſe, ſont fort contens d'eux-mêmes. Les Grecs s'applaudiſſent d'avoir inventé les ſciences, & d'être la poſtérité de ces fameux héros qui firent autrefois tant d'éclat dans le monde. Les Turcs & tous les autres peuples ſemblables, qui ne ſont proprement qu'un amas de Barbares, prétendent que la gloire de la vraie

Religion leur appartient, & ſe moquent des ſuperſtitions & de l'idolâtrie des Chrétiens. Et les Juifs? Ce ſont eux qui vivent bien agréablement dans l'attente du Meſſie, & qui, ſans ſe rebuter tant ſoit peu d'un ſi long délai, comptent ſûrement & ſans vouloir en démordre, ſur l'accompliſſement des promeſſes de Moyſe. Les Eſpagnols ſe plaiſent à prôner leurs *proueſſes* & leurs exploits. Les Allemands ſe font honneur de leur taille giganteſque, & de leur ſcience magique.

Demeurons en-là; je ne finirois point. Vous voyez à préſent, ſi je ne me trompe, combien *l'Amour-propre* cauſe par-tout de plaiſir, tant dans le général, que dans le particulier. A côté de *Philautie*, marche toujours ſa bonne ſœur, la *Complaiſance pour ſoi-même*. Car, qu'eſt-ce que l'amour-propre? N'eſt-ce pas ſe careſſer, ſe cajoler, ſe flatter? Quand nous cajolons les autres, alors cela s'appelle *Flatterie*. Elle a le malheur d'être aujourd'hui fort décriée, cette pauvre flatterie; mais par qui? Par ces gens qui s'offenſent plus du terme que de la choſe. On s'imagine que la complaiſance ne peut pas s'accommoder avec la bonne foi; grand abus? Les bêtes même nous font voir le contraire. Nul animal ſi careſſant que le chien: en eſt-il de ſi fidele? L'écureuil apprivoiſé ne demande qu'à jouer; en eſt-il moins ami de l'homme? Si la flatterie excluoit la probité, il faudroit conclure delà que les lions féroces, que les tigres cruels, que les léopards furieux, auroient le plus de rapport avec l'eſpece humaine. Je n'ignore

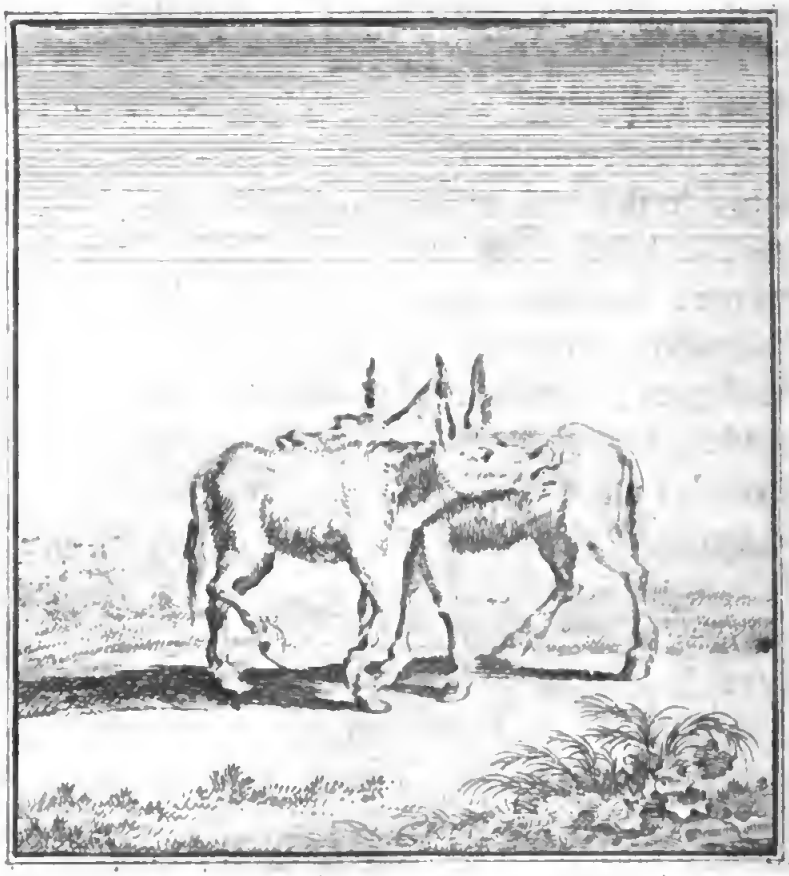
pas, qu'il y a une très-mauvaiſe flatterie; c'eſt par elle que les fourbes & les moqueurs attirent les ſots dans le panneau. Mais ce n'eſt pas là ma chere *Flatterie*: aux Dieux ne plaiſe que je l'adopte! La mienne part d'un fond de douceur, de bonté, de droiture d'ame; flatterie qui approche autant de la vertu, qu'une humeur rude, ſauvage, bruſque, impolie, en eſt éloignée. Ma flatterie redonne du cœur aux découragés, égaye les mélancoliques, aiguillonne les pareſſeux, réveille les ſtupides, ſoulage les malades, appaiſe les furieux, forme les amours & les entretient. Ma flatterie fait goûter (1) aux enfans le travail de l'étude; elle réjouit les vieillards; &, ſous l'image de la louange, elle inſtruit (2) les Princes, ſans les offenſer. Enfin, ma flatterie fait que les hommes ſont amoureux de leur perſonne; elle les métamorphoſe tous en Narciſſes; en quoi conſiſte principalement le bonheur de la vie.

Se peut-il rien de plus officieux, de plus atten-

---

(1) *Aux Enfans, &c.* Anciennement, c'étoit par des careſſes, & par de petits préſens, qu'on engageoit la Jeuneſſe à ſupporter les épines de l'étude: à préſent, les pédans emploient la violence & les coups. Ainſi l'enfant débute, dans ſon apprentiſſage, par haïr les lettres & ſon maître, qui d'ailleurs, par ſa ſévérité, lui fait contracter une crainte d'eſclave, & empêche même que la nature ne perfectionne ce tendre corps. Cependant, quantité de fous admirent cette dureté.

(2) *Les Princes.* On doit uſer d'une grande dextérité, pour moraliſer les Princes; les Précepteurs d'Alexandre, & d'un Ptolomée, ſe trouverent mal de leur franchiſe. Eraſme, faiſant l'Eloge de Philippe de Burgogne, louoit à l'ordinaire; mais on voyoit bien que le but du Panégyriſte étoit plus de dépeindre un bon Prince, que de louer Philippe.



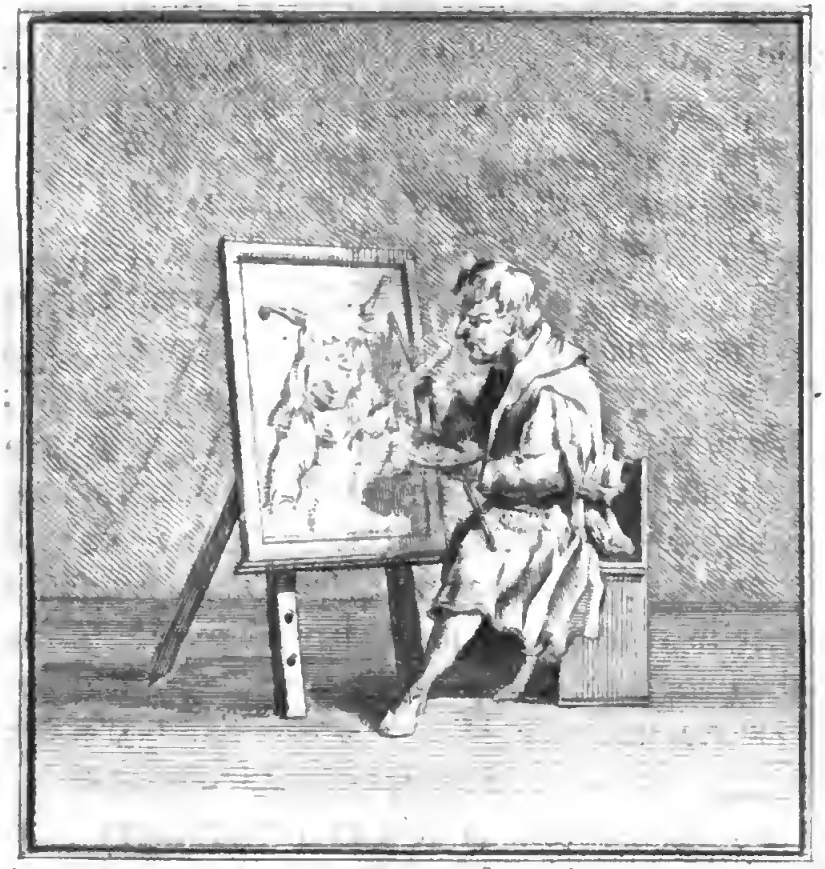
driſſant, que de voir deux bons & honnêtes (1) mulets s'entregratter obligeamment? C'eſt dans ce ſervice mutuel que conſiſtent en partie, & plus ou moins, l'éloquence, la médecine & ſur-tout la poëſie. Je dis plus: cette flatterie réciproque eſt le miel & l'aſſaiſonnement du commerce humain. Les ſages objectent que c'eſt un grand malheur

(1) *Mulets.* Ancien proverbe, contre deux ſots qui ſe donnent tour-à-tour de l'encens.

d'être trompé ; & moi je ſoutiens, que n'être pas trompé, c'eſt le plus grand des malheurs. Il y a une extravagance outrée, à mettre le bonheur de l'homme dans les choſes mêmes ; il ne dépend que de l'opinion. Tout eſt ſi obſcur dans la vie, tout y eſt ſi différent & ſi oppoſé, qu'on ne peut s'aſſurer d'aucune vérité. C'étoit le premier principe de mes Académiciens, qui ſe montroient en cela les moins orgueilleux des Philoſophes. S'il y a des choſes bien connues, & dont on ne doit pas douter, combien troublent-elles la douceur & le repos de la vie ? Enfin, les hommes aiment qu'on les trompe, toujours prêts à quitter le vrai, pour courir après le faux. En voulez-vous une expérience ſenſible & inconteſtable ? Allez ſouvent au *Sermon*, & prenez garde à ce que je vais vous dire. Si le grand *Crieur* (oh, quelle injure ! je me ſuis trompée, au moins ; je voulois dire le Déclamateur :) ſi le Déclamateur, donc, traite ſérieuſement ſa matiere, on dort, on bâille, on touſſe, on ſe mouche, on s'ennuye. Mais le Diſcoureur entame-t-il, comme il arrive ſouvent, quelque conte de vieille, quelque fable de Légende ? d'abord l'Auditoire ſe réveille, les endormis ſe levent, tout le monde eſt attentif. Quand on célebre dans une Egliſe la fête de quelque ſaint fabuleux & poëtique, St. George, par exemple, Saint Chriſtofle, Sainte Barbe ; vous trouverez bien une autre parure, une autre dévotion, que ſi on *fétoit* Saint Pierre, Saint

Paul, & Notre Seigneur lui-même. Mais il ne s'agit pas ici de tout cela.

Je reviens toujours à ma theſe: oui, un honheur d'opinion eſt un bonheur à grand marché. Vous parlez de mettre votre félicité dans la jouiſſance des choſes: combien les moins importantes donnent-elles de peine? Jugez-en par les ronces, par les brouſſailles qui entourent la ſeule grammaire. Mais pour l'opinion, on la prend ſans effort, elle entre d'elle-même dans l'eſprit, & contribue à l'agrément de la vie, autant, ou même plus, que l'évidence & la certitude. Dites-moi, je vous prie: cet affamé dévore une ſaline puante, pourrie, & à l'odeur de laquelle tout autre eſt obligé de ſe boucher le nez; ce mets lui ſemble de l'Ambroſie: ne fait-il pas auſſi bonne chere que les Dieux? Au contraire, quand ce friand met dans ſon eſtomac la viande la plus délicieuſe, il n'y trouve point de goût; cette nourriture lui cauſe des nauſées, le provoque à vomir: où eſt donc ſon bonheur? Un homme a une femme très-laide, & ſon mari la trouve parfaitement belle; n'eſt-ce pas comme s'il avoit épouſé une Vénus? Quelque fat a un mauvais & pitoyable tableau: prévenu que cette peinture eſt d'Apelle, ou de Zeuxis, les deux plus fameux Maître de l'Antiquité, il ne ſe laſſe point de la regarder & de l'admirer: n'eſt-il pas incomparablement plus heureux qu'un autre qui aura payé chérement la main de ces célebres peintres, & qui ne prendra point tant de plaiſir à conſidérer leurs ouvrages?



Je connois un homme qui a l'honneur de porter mon nom : peu après ſon mariage, il fit préſent à ſa nouvelle épouſe de deux Brillans faux. Comme il étoit bon moqueur, il fit accroire à ſa femme que ces bijoux étoient fins, & qu'ils lui avoient coûté une groſſe ſomme. Or, que manquoit-il au plaiſir de l'Epouſe ? Elle manioit ces petits morceaux de verre ; elle les examinoit, contente de poſſéder ce tréſor imaginaire,

tout de même que s'il eût été réel. Cependant, le mari s'étoit épargné une dépenſe conſidérable; il jouiſſoit de l'erreur de ſa femme, qui lui avoit autant d'obligation que ſi le préſent eût été magnifique.

Mettons les Pélerins (1) de l'antre de Platon en parallele avec les fous. Les fous voyent les ombres & les fantômes; ils les admirent: mais ils s'en tiennent là, & ſont fort contens. Les Philoſophes appereçoivent les mêmes objets: mais après être ſortis de la caverne, ils approfondiſſent le myſtere. Les uns & les autres n'ont-ils pas eu le même plaiſir? Si le Savetier (2) Mycillus, dont Lucien fait mention, avoit pu paſſer le reſte de ſes jours dans l'agréable ſonge qui l'occupoit quand on le réveilla, eût-il pu ſouhaiter une félicité plus accomplie? Il n'y a donc point de différence entre les fous & les ſages: s'il y en a, c'eſt que les premiers ſont les plus heureux. Ils le ſont par deux endroits: l'un, parce que leur bonheur ne leur coûte

(1) *De l'Antre de Platon.* Ce Philoſophe appelloit des aveugles & des réveurs, ceux qui, négligeant les idées divines, & les vérités éternelles, qu'il nommoit par excellence les ſeuls êtres, ſe donnent tout entiers aux corps, qui ne ſont que les ombres des véritables choſes: ces gens, dit Platon, enchaînés par leurs paſſions, ont pour domicile un ſouterrain en forme de caverne.

(2) *Mycillus.* Au rapport de Lucien, il étoit pauvre: ayant bien ſoupé chez un de ſes voiſins, homme de haute fortune, le Savetier rêva la nuit qu'il étoit devenu riche, qu'on le portoit ſur les épaules, qu'il jouiſſoit de tous les avantages de l'opulence. Mais ſon coq l'ayant réveillé par ſon chant, Mycillus, fâché d'avoir perdu ſon bonheur, ſe mit fort en colere contre le chantre ailé, & le menaça. rien;

rien; un peu de prévention en fait l'affaire: l'autre, c'eſt que mes fous ſont heureux avec une infinité d'autres; or il n'y a point de plaiſir d'avoir tout ſeul la poſſeſſion d'un bien. Les ſages ſont en ſi petit nombre, que ce n'eſt pas la peine d'en parler: s'en trouveroit-il ſeulement un? Après une ſi longue ſuite de ſiecles, les Grecs ſe vantent que leur Païs a produit ſept ſages: grand effort! Le genre humain eſt bien redevable à la fertilité de la Grece! Il y en a donc eu ſept! Mais n'ayez pas, s'ils vous plaît, la curioſité d'examiner leur Philoſophie à la rigueur: je jure par Hercule, & que je meure, toute Déeſſe que je ſuis, ſi en ce cas-là vous trouveriez ſeulement la moitié d'un ſage; vous n'en trouveriez peut-être pas le tiers.

Je veux me louer encore par un autre endroit. Les Poëtes & les buveurs inventent mille jolies penſées à l'honneur de Bacchus. Ce qu'on peut dire de plus glorieux pour ce Dieu, c'eſt qu'il ôte la raiſon, & par conſéquent les ſoins, les inquiétudes, les chagrins, dont cette importune raiſon eſt une ſource inépuiſable. Mais combien dure cette heureuſe apoplexie? Dès que le vin eſt cuvé, on ne ſe ſent plus du bienfait; on voudroit même ne l'avoir pas reçu. Il en eſt tout au contraire du bien que je fais aux mortels. Je les enivre, je leur ôte auſſi la raiſon; mais mon ivreſſe eſt bien différente de celle de Bacchus; la mienne cauſe la joie, les délices, le bonheur, elle dure toute la vie, & elle ne coûte ni argent, ni repentir.

Les hommes m'ont encore une obligation qui m'eſt particuliere; c'eſt qu'il n'y en a pas un qui, plus ou moins, ne ſe ſente de ma libéralité. Les autres Dieux partagent leurs faveurs entre les hommes. Il ne croit point par-tout de ce vin agréable & fort, qui remplit l'ame la plus mélancolique, de plaiſir, de courage & d'eſpérance. Vénus accorde rarement le don de la beauté: Mercure fait encore moins d'éloquens; & Hercule, de riches. Jupiter met peu de gens ſur le trône; Mars refuſe ſouvent ſon ſecours aux deux armées; Apollon fait des réponſes affligeantes à quantité de ceux qui conſultent ſon oracle. (1) Jupiter lance ſouvent ſa foudre; Phébus envoie quelquefois la peſte; Neptune fait périr plus d'hommes qu'il n'en ſauve. Quant à ces noires Divinités qui ne ſont d'aucun ſecours, Pluton, le dommage, la peine, la fievre, & autres de cette nature, qui ſont plutôt des bourreaux que des Dieux, ils ne méritent pas qu'on en parle. Il eſt donc vrai, que les autres Dieux ne ſont pas bons & bienfaiſans à tout le monde. Mais pour moi, qui ſuis la Déeſſe Folie, mon inclination obligeante, mon humeur bienfaiſante embraſſe également & généralement tous les hommes. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que ma généroſité n'eſt ſouillée d'aucun interêt: je ne demande ni vœux, ni offrandes: je ne ſuis point Déeſſe à me fâcher, à ordonner des victimes d'expiation, dès qu'on a omis quelque cérémonie de mon culte: je ne trouble point le ciel & la terre,

(1) Voyez la Figure pag. 115.

pour me venger de quelqu'un qui, ayant invité toute la *Gent* divine, m'a laiſſé me morfondre chez moi, ſans daigner m'appeller au feſtin de l'odeur & de la fumée de ſon ſacrifice. Il faut que je le diſe, en paſſant, à la honte de la condition immortelle: les Dieux ſont ſi biſarres, ils ſont ſi bourrus, qu'il vaudroit preſque mieux les laiſſer là, que de les adorer: ce ſeroit au moins le plus ſûr. On devroit en agir avec eux, comme avec ces hommes intraitables, & qui querellent

ſur-tout : point de commerce avec eux ; leur amitié coûte trop cher.

Sur cela, on me raille : juſqu'à préſent, dit-on, les hommes ne ſe ſont point aviſé de rendre à la Folie les honneurs divins : on ne lui conſacre point de Temples ; on ne la nourrit point de la vapeur des victimes. A vous parler franchement, & je crois vous l'avoir déja dit, tant d'ingratitude m'étonne. Après tout, je ne m'en ſoucie guere ; & ſuivant ma complaiſance naturelle, je prends la choſe du bon côté. Il y auroit même de la ſageſſe à moi, & je ſerois indigne d'être la Folie, ſi je ſouhaitois ces honneurs divins. On m'offrira ſur un autel, quoi ? Un grain d'encens, de la farine ſalée, un bouc, un cochon ; & ces bêtes innocentes ſeront égorgées pour me réjouir l'odorat ? Belles bagatelles ! J'ai un culte, moi ; oui j'en ai un auſſi étendu que le monde : tous les hommes me le rendent ; & il n'y a pas juſqu'aux Théologiens, qui ne le fortifient de leur approbation. Je n'ai pas la cruelle & barbare ambition de Diane, qui ſe plaît à des victimes humaines : je me crois vénérée & ſervie très-religieuſement, quand je vois que de tous côtés on me porte dans le cœur, on m'exprime par les mœurs, on me repréſente par la conduite.

A propos de culte : celui que les Chrétiens rendent à leurs Saints, roule fort rarement ſur l'amour & ſur l'imitation. Quelle foule de gens qui attachent des cierges aux pieds de la Vierge Mere de Dieu, & cela en plein midi ! Mais pour ceux qui

ſuivent ſes exemples de chaſteté, de modeſtie, de zele pour l'interêt du ciel, il n'y en a preſque point. Ce ſeroit pourtant là le vrai culte de la Nobleſſe du Paradis, & celui qu'elle aimeroit le mieux.

De plus, qu'ai-je à faire d'un Temple particulier? J'en ai un ſi vaſte, ſi beau! c'eſt toute la terre. Je ne manque de Prêtres & de Miniſtres, que dans les lieux où il n'y a point d'hommes. (1) Ne me croyez pas aſſez extravagante, pour me ſoucier de Statues & de tableaux: ces Figures ſont d'une conſéquence bien dangereuſe pour notre culte. Il arrive ſouvent, que ces dévots de chair & de ſang prennent la Statue pour le Saint; & alors nous nous trouvons honteuſement dans le cas d'un homme qui ſe voit ſupplanté par ſon vicegérent. Tous les mortels ſont mes Statues; & ils me repréſentent au naturel, quand ils ne le voudroient pas. Je conſens donc très-volontiers, que les autres Dieux aient leurs Temples, l'un dans un coin de la terre, l'autre dans un autre coin; & qu'ils ne ſoient célébrés que certains jours de l'année. Qu'on adore Phébus à Rhodes, Vénus en Chypre, Junon à Argos, Minerve à Athenes, Jupiter ſur le Mont Olympe, Neptune à Tarente, Priape à Lampſaque: mon ſort divin ſera toujours plus glorieux que le leur, tant que la terre ſera mon Temple, & tous les hommes, mes victimes.

Il ſemble qu'en cela j'avance impudemment un

(1) Voyez la Fig. pag. 118.

menſonge. Vous allez voir que non. Réfléchiſſons un peu ſur la vié humaine; & ſi je ne prouve point que je ſuis la Déeſſe à qui les hommes ont le plus d'obligation, & celle auſſi qu'ils eſtiment davantage depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, je veux bien n'être plus la Folie. Je ne m'engage pas néanmoins, à parcourir chaque condition; la carriere ſeroit trop longue: je me contenterai d'indiquer les principales, d'où il ſera facile de juger du reſte.

Pour commencer par le vulgaire, vous ne doutez pas qu'il foit tout-à-fait à moi : il abonde fort en toutes ſortes de folies ; il en invente tous les jours tant de nouvelles, que mille Démocrites ne pourroient pas fournir à s'en moquer ; encore ces mille auroient-ils beſoin d'un autre Démocrite pour rire d'eux. On ne ſauroit exprimer combien ces hommes tous matériels, tous machinaux, divertiſſent les Dieux. Pour bien entendre cela, il eſt bon que vous ſachiez une choſe. Les Dieux ſont ſobres juſqu'au dîner ; ils emploient ce tems-là à délibérer en ſe querellant, ou à écouter les prieres des mortels. Au ſortir de table, comme le nectar dont ils ont bu à longs traits, leur envoie des fumées au cerveau, ils ne peuvent s'appliquer aux affaires. Que croyez-vous qu'ils faſſent pour ſe remettre la tête ? Ils ſe raſſemblent tous au plus haut du ciel : là étant aſſis & regardant en bas, ils examinent les différentes actions des hommes, & ils n'ont point de ſpectacle plus réjouiſſant. O Jupiter ! quelle agréable & riſible comédie, que tous ces divers mouvemens des fous ! Car je me trouve auſſi quelquefois à cette ſéance des Dieux.

L'un aime éperdument une femmelette ; & moins il en eſt aimé, plus la fureur de l'amour le tourmente. L'autre épouſe la dot & non pas la fille. Celui-là proſtitue ſon épouſe. Celui-ci, poſſédé du Démon de la jalouſie, veille en Argus ſur la conduite de ſa *moitié*. Quelles ſottiſes ne dit-on point, ne fait-on point dans le deuil, juſqu'à

payer des pleureurs mercenaires, qui ſont comme les Acteurs de la farce ? Beaucoup de joie dans le cœur, grande affliction ſur le viſage ; c'eſt, comme les Grecs diſoient en proverbe, c'eſt pleurer ſur le tombeau de ſa belle-mere. L'un, ramaſſant tout ce qui lui appartient, en fait préſent à ſon eſtomac, au riſque de mourir de faim après s'être contenté. L'autre met tout ſon bonheur à dormir & à ne rien faire (1). Il y en a qui, toujours en action pour les affaires des autres, négligent leurs propres affaires. Il en eſt qui empruntent pour s'acquitter, & qui, lorſqu'ils ſe croyoient en fortune, ſe trouvent abîmés de dettes. Ce pauvre ne conçoit pas un plus grand bonheur, que d'enrichir ſon héritier. Cet affamé de biens court les mers, pour un profit leger & incertain, abandonnant aux vagues & aux vents, une vie qu'il ne peut racheter de tout l'argent du monde. Cet autre, altéré ſang, qui pourroit jouir chez lui d'un ſûr & agréable loiſir, aime mieux chercher la fortune à travers les dangers & les horreurs de la guerre. On ſe flatte d'une groſſe ſucceſſion, ſi on peut s'emparer de l'eſprit de ce vieillard qui va mourir ſans héritiers, ou ſi on a l'adreſſe de gagner les bonnes graces de cette riche vieille : mais que les Dieux rient de bon cœur, quand ces pêcheurs d'argent ſe prennent dans leurs propres filets !

Les plus fous & les plus mépriſables Acteurs du théatre de la vie humaine, ſont les marchands.

(1) Voyez la Figure pag. 121.

Rien de plus bas que leur profeſſion, & ils l'exercent d'une vilaine maniere : ils ſont ordinairement menteurs, parjures, voleurs, trompeurs, impoſteurs ; & nonobſtant tout cela, fort conſidérés, à cauſe du coffre fort. C'eſt principalement à ces mauvais riches que les gros & gras moines mendians font ſi dévotement la cour : ils les abordent avec un reſpect *doucereux*, leur donnent hautement le titre de *vénérable ;* & cela, pour attraper une petite part du bien mal acquis. Vous voyez

dans un autre endroit les ſectateurs de Pythagore, qui tenant avec ce Philoſophe, que tous les biens ſont communs, regardent comme un caſuel légitime, tout ce qu'ils peuvent dérober. Il y en a qui ne ſont riches qu'en eſpérance : ils ſe forgent d'agréables fantômes de fortune, & ils croyent que cela ſuffit pour vivre heureux. Quelques-uns ſont ravis de paſſer pour fort opulens, quoiqu'ils n'aient pas même le néceſſaire. L'un ſe hâte de ſe ruiner ; l'autre amaſſe à toute main. Cet ambitieux s'agite pour entrer dans les charges ; & cet indolent n'aime rien tant, que le coin de ſon feu. Les Plaideurs s'irritent par la longueur de la pourſuite ; & les parties ſemblent diſputer à l'envi, à qui enrichira le mieux un Juge qui ne viſe qu'à prolonger le procès, & un Avocat prévaricateur. Le brouillon, le ſéditieux court après les nouveautés ; & l'inquiet médite de grandes entrepriſes. Tel va à Jéruſalem (1), à Rome, à Saint Jacques, où il n'a que faire ; pendant que ſa femme & ſes enfans auroient grand beſoin de ſa préſence.

Enfin, ſi vous pouviez découvrir, du monde de la Lune, les agitations innombrables des hommes, vous verriez comme une groſſe nuée de mouches & de moucherons qui ſe querellent, qui ſe battent, qui ſe tendent des pieges, qui s'entre-pillent, qui jouent, qui folâtrent, qui s'élevent, qui tombent, qui meurent. Non, vous ne pourriez jamais vous imaginer les mouvemens, le vacarme, le tintamarre, que l'homme, ce petit animal, qui,

(1) Voyez la Fig. pag. 123.

par rapport à une durée infinie, n'a qu'une minute à vivre, excite ſur la ſurface de votre globe. Encore n'eſt-elle pas aſſurée, cette *minute*: combien la maladie, la guerre, tant de milliers d'autres accidens, en avancent-ils la fin! Mais je ſerois extravagante au ſouverain degré, & je mériterois que Démocrite ſe moquât de moi à gorge déployée, ſi j'entreprenois d'achever le détail des folies & des fureurs du vulgaire. Venons donc à ceux qui gardent chez les hom-

mes l'apparence de la ſageſſe, & qui courent après ce rameau d'or, comme ils parlent.

Les premiers qui ſe préſentent, ſont les vénérables Docteurs en Grammaire, autrement, les Pédans: gens nés dans la diſgrace du ſort, & dans la colere des Dieux; gens dont on ne pourroit déplorer aſſez la deſtinée, ſi moi, qui ai pitié de leur malheur, je n'adouciſſois leurs peines par un certain genre de folie. Voulez-vous la connoître? Suivez moi. Ces graves maîtres ſont comme livrés aux furies: toujours affamés, toujours ſales dans leurs écoles, ou pour mieux dire, dans leurs galeres, dans leurs lieux de ſupplice & d'exécution; au milieu d'un troupeau d'enfans, ils vieilliſſent dans le travail, ils deviennent ſourds à force de crier; la puanteur & la malpropreté les rendent étiques. Ne les plaignez-vous point? Gardez-vous en bien: j'ai remédié à leur mal; & par mon moyen, les Pédans ſe croyent les premiers hommes du monde. Si vous ſaviez! Ils goûtent un ſi grand plaiſir à faire trembler leurs timides ſujets, par un air menaçant, par une voix tonnante: armés de férules, de verges, d'étrivieres, ils n'ont qu'à décider ſur le châtiment: étant à la fois parties, Juges, & bourreaux, ils reſſemblent (1) à l'âne de la fable, qui ſe croyoit

(1) *A l'Ane.* Ayant trouvé la peau d'un lion, il s'en fit un ſurtout, & on en avoit peur ſous cet habit-là: mais, reconnu à ſes grandes oreilles, il fut remené, à coups de bâton, dans ſon étable.

toute la valeur du lion, parce qu'il en avoit la peau. Ils font gloire de leur craſſe ; leur ſaleté eſt un parfum pour eux : &, ſe regardant comme des Rois, dans le plus malheureux de tous les eſclavages, ils ne voudroient pas changer leur tyrannie avec celle (1) de Phalaris, (2) ou

(1) *De Phalaris.* Tyran d'Agrigente, fort cruel.

(2) *De Denys.* Tyran de Syracuſe. Ses ſujets l'ayant chaſſé pour ſes cruautés, il alla à Corinthe, où il ſe fit maître d'école, diſant qu'il ne pouvoit vivre ſans dominer. Il fut auſſi mauvais Pédant, qu'il avoit été méchant Roi.

de Denys. Ce qui les rend principalement heureux, c'eſt la haute idée qu'ils ont de leur érudition : ils ne ſement que des impertinences, que des ſottiſes, dans l'eſprit des enfans ; & cependant, ils ſont tellement prévenus de leur habileté, qu'ils mépriſent même ceux de leur ordre qui ont eu le plus de réputation. Ils paſſent auſſi chez les parens de leurs ſujets, pour des hommes d'une ſcience profonde ; ces ſots croyant bonnement tout ce que nos Pédans leur diſent. Ces régens jouiſſent encore d'une autre ſorte de plaiſir : quelqu'un d'eux a-t-il trouvé, dans un vieux manuſcrit tout rongé des vers, quelque mot inconnu ; a-t-il déterré quelque morceau d'une ancienne pierre, ſur lequel il y a des lettres tronquées ? ô Jupiter ! quel treſſaillement de joie, quel triomphe, quel applaudiſſement ! Scipion ne fut pas plus content d'avoir fini la guerre d'Afrique, ni Darius d'avoir fait la conquête de Babylone. Quelle volupté pour ces *Scholiaſtes*, lorſqu'allant de porte en porte lire leurs vers plats, inſipides, pitoyables, ils ne laiſſent pas de trouver des admirateurs ? Alors, ils ne ſe croyent pas moins que de nouveaux Virgiles : je ne ſais même, s'ils ne ſe flattent point que l'eſprit de ce grand Poëte anime leur cervelle. Le meilleur de tout, c'eſt quand ils ſe rendent louange, admiration pour admiration, *gratterie* pour *gratterie*. Si un homme du métier s'eſt trompé ſur la Syntaxe, & qu'un autre Pédant, plus clairvoyant,

s'en apperçoive; (1) ô Hercule! que de bruit auſſi-tôt, combien de diſputes, d'injures, d'invectives! Ecoutez, je vous prie, un fait impayable; l'hiſtoire en eſt vraie, & je veux avoir tous les Grammairiens à dos, ſi je ments: voyez quel horrible ſerment! Je connois un homme qui ſait tout; le Grec, le Latin, les Mathématiques, la Philoſophie, la Médecine: il excele en tout cela; & il a déja ſoixante ans. Devineriez-vous bien à quoi ce Docte univerſel s'occupe, depuis environ vingt années? Ayant laiſſé là toutes ſes acquiſitions de ſavoir, il s'attache uniquement à la Grammaire, & il y tient ſon eſprit dans une torture continuelle. Il n'aime la vie, que pour avoir le tems d'éclaircir une des difficultés de cet art important; & il mourra content, dès qu'il aura inventé un moyen ſûr pour diſtinguer les huit parties du diſcours, de quoi, ſelon lui, ni les Grecs, ni les Latins n'ont pu encore venir à bout. Le ſujet, comme vous voyez, eſt de la derniere conſéquence pour le genre humain. Quoi! être toujours en danger de prendre une conjonction pour un adverbe? Cela mériteroit une guerre ſanglante. Or vous remarquerez, qu'il y a autant de Grammaires, que de Grammairiens. Alde, un de mes favoris dans ce genre-là, n'en a donné que cinq pour ſa part. Notre entété les lit toutes, quelque hériſſées, quelque rebutantes qu'elles puiſſent être; il les exa-

(1) *O Hercule!* Cette exclamation eſt d'un homme qui crie au ſecours, parce que les Payens avoient coutume d'invoquer ce Dieu dans leurs malheurs.

mine toutes à fond, portant envie à tous ceux qui ſe mêlent d'écrire ſur cette matiere-là, & tremblant toujours qu'on ne lui faſſe perdre ſa gloire, & le fruit de ſes longs travaux. Que vous ſemble de ce biſarre ſavant? Eſt-ce folie? Eſt-ce fureur? Ce ſera tout ce qui vous plaira, pourvu que vous m'accordiez une choſe, ſavoir; que le Grammairien, cet animal ſurchargé d'infortunes, eſt, par un effet de ma bonté, ſi content, ſi amoureux de lui-même, qu'il ne voudroit pas changer d'état avec les plus riches & les plus puiſſans Rois.

Les Poëtes ne m'ont pas tant d'obligation. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient fous; mais c'eſt qu'ils ſont en droit & en poſſeſſion de l'être. Il y a long-tems qu'on l'a dit: *Les Poëtes, & les Peintres, ſont une nation libre.* Les faiſeurs de vers font conſiſter tout leur art, à débiter de pures ſottiſes, des contes ridicules, des fables abſurdes, pour divertir les fous. C'eſt pourtant ſur ces fadaiſes, qu'ils ſe promettent l'immortalité, & qu'ils la promettent aux autres. *L'Amour-propre & la flatterie*, ſont leurs fidelles conſeilleres; & pour moi, je n'ai point d'adorateurs plus ſinceres, ni plus conſtans.

(1) Les orateurs ſont auſſi des nôtres. Ce ne ſont pas mes plus fideles ſujets, je l'avoue; ils s'entendent un peu avec les Philoſophes; mais, outre qu'étant inſpirés auſſi de l'amour-propre & de la

(1) Voyez la Figure pag. 129.

flatterie,

flatterie, ils ſont féconds en ſottiſes; les plus célebres d'entre eux n'ont-ils pas écrit ſérieuſement ſur la maniere de plaiſanter ? L'auteur, quel qu'il ſoit, qui adreſſe à Herennius *l'art de parler*, compte la Folie même entre les différentes eſpeces de la raillerie. Quintilien, ce Coryphée des Rhéteurs, a fait ſur le ris un chapitre plus ample que l'Iliade d'Homere. Selon ces écrivains, la Folie a plus de vertu que la raiſon; & il ne faut qu'une bonne plaiſanterie, pour détruire le meilleur raiſonnement. Enfin, poſſé-

der l'art de faire éclater de rire par d'agréables saillies, si cela n'est pas de mon ressort, je ne m'y connois point.

Voici d'autres gens, à-peu-près de la même tournure: ce sont ceux qui cherchent, dans leurs ouvrages de tête & de plume, une éternité de réputation. Généralement tous ces écrivains m'appartiennent; mais principalement ceux qui ne publient que des sottises. Quant aux auteurs qui se piquent de n'écrire que pour le bon goût, & qui consentent même d'abandonner leurs livres à la critique (1) de Perse & de Lælius, ils font plus de pitié que d'envie: toujours l'esprit à la torture, ils pensent & repensent, ils ajoutent, ils changent, ils retranchent & remettent, ils forgent & reforgent, ils font & défont, ils consultent; & avec toutes ces peines-là, il se passera peut-être neuf ou dix ans, avant que le manuscrit sorte de la presse. Qu'ils sont à plaindre ces malheureux écrivains! Jamais contens de leur travail! Et quelle est leur récompense? Hélas! un peu de fumée, l'approbation d'un très-petit nombre de lecteurs. En bonne foi, cela vaut-il la peine de sacrifier son sommeil, son repos, ses plaisirs, enfin toutes les douceurs de la vie? Ajoutons que ces chercheurs d'immortalité imaginaire ruinent leur santé, deviennent pâles, maigres, chassieux, quelquefois aveugles; s'attirant beaucoup d'envie, sans sortir de la crasse de la pauvreté, avançant leur vieillesse & leur mort.

(1) *De Perse & de Lælius.* Le Poëte Lucilius récusoit ces deux habiles juges, disant, qu'il n'écrivoit que pour des sots.

Encore une fois, c'eſt ainſi que le ſage croit ne pouvoir jamais acheter aſſez l'honneur d'être loué de deux ou trois perſonnes de ſa ſorte.

Mais parlez-moi d'un auteur qui écrit ſous mes auſpices & dont je ſuis la Minerve. Il ne connoît ni méditation, ni tranchée de cervelle, ni veilles: tout ce qui lui vient dans l'eſprit, lui ſemble admirable; & à peine ſa plume peut-elle ſuivre ſon imagination: il met toutes les impertinences qui ſe préſentent; & il n'a point regret au papier, ſachant bien qu'en ne publiant que des ſottiſes, il aura pour approbateurs tous les fous & tous les ignorans. Cet homme-là n'eſt-il pas un vrai bienheureux? Il faut donc, direz-vous, qu'il renonce abſolument à l'encens des habiles & des doctes. Aſſurément le ſacrifice eſt fort grand! Rarement ces fins & ſavans critiques liſent mon homme; mais quand tous le liroient, les mépriſer pour ne s'attacher qu'aux fous, qu'aux ignorans, c'eſt perdre quelques ſuffrages pour gagner preſque tout le genre humain: y a-t-il là à balancer?

(1) Les Plagiaires, néanmoins, l'entendent encore mieux: il leur eſt fort aiſé de s'approprier les ouvrages des autres, & de jouir d'une gloire, que ceux à qui ils la volent, n'ont acquiſe qu'à force de travail. Ces impudens n'ignorent pas que, tôt ou tard, on découvrira leur brigandage: mais ils eſperent en profiter, du moins pendant quelque

(1) *Les Plagiaires.* On donnoit autrefois ce nom là aux voleurs d'enfans & d'eſclaves.

tems. C'eſt un plaiſir, de voir leur air content, quand on leur donne des louanges; quand ils entendent dans la rue: *Tenez, le voilà cet homme admirable;* quand ils ſe voient bien reliés, bien conditionnés, dans la boutique d'un Libraire. Leurs noms paroiſſent à la tête de chaque page; il y en a tout au moins trois; deux deſquels ſont étrangers, & reſſemblent à des mots magiques. Ces noms ne ſignifient rien, & ne ſont en effet que des noms: d'ailleurs, eu égard à la vaſte étendue de la terre, il y a très-peu de gens qui connoiſſent ces noms-là; encore moins qui en faſſent cas, le goût n'étant pas plus uniforme chez les ignorans, que chez les habiles. Il arrive même ſouvent, que ces noms ſont forgés, ou qu'on les emprunte des anciens: Télémaque, Stelene, Laerte, Polycrate, Thraſimaque, &c. Nos Plagiaires ſe font un grand honneur, de reſſuſciter ces noms morts, & de les adopter. Ils feroient tout auſſi bien de ſe nommer Caméléon, Citrouille; ou, ſuivant l'uſage de quelques Philoſophes, d'intituler leurs livres, *A* & *B*. Mais rien au monde n'eſt plus joli, que de voir ces ânes s'entre-gratter dans les lettres, dans la Poëſie, dans les Eloges. Vous ſurpaſſez Alcée, dit l'un; & vous Callimaque, répond l'autre: vous éclipſez l'Orateur Romain; & vous, vous effacez le divin Platon. Quelquefois auſſi ces Champions ſe défient au coup de lance, & ils entrent en lice, pour augmenter leur renommée par l'émulation. Le public, en ſuſpens, ne ſait quel parti prendre

ſur la diſpute; mais la concluſion ordinaire, c'eſt que les braves antagoniſtes ont fait merveilles, & qu'ils méritent tous deux le laurier de la victoire, & les honneurs du triomphe. Vous vous moquez de ces fous, Meſſieurs les Sages, & vous n'avez pas tort: mais vous ne ſauriez me conteſter, que c'eſt moi qui fais tout le bonheur des méchans écrivains & des Plagiaires; bonheur qu'ils préferent à toute la gloire des Héros. Ces habiles que je vois rire de ſi bon cœur, & qui jouiſſent de l'extravagance des autres, croient-ils donc ne m'avoir aucune obligation? Il faudroit qu'ils fuſſent, ou bien aveugles, ou bien ingrats. Paſſons légérement en revue les profeſſions des doctes.

Les Juriſconſultes prétendent l'emporter ſur tous les autres; & il n'y a pas de gens qui priſent tant leur art. Cet art n'eſt pourtant, dans le fond, qu'un travail (1) de Siſyphe. Ils font quantité de loix qui n'aboutiſſent à rien. Le Digeſte, le Code, tant d'autres gros volumes, qu'eſt-ce que tout cela? Un fatras de Commentaires, de Gloſes, de Citations. Par-là ils font accroire au Vulgaire, que de toutes les Sciences, il n'en eſt point qui demande un génie plus ſublime, ni plus laborieux, que la leur; & comme on trouve toujours beau ce qui paroît difficile, les ſots admirent cette Science là.

(1) *De Siſyphe.* Comme ce Damné des Poëtes paſſe tout ſon tems à rouler juſqu'au ſommet d'une montagne, une groſſe pierre, qui retombe auſſi-tôt; de même, les Juriſconſultes ſe donnent beaucoup de peine pour rien.

Les Logiciens & les Sophiſtes viennent ici fort à propos. Ces gens-là retentiſſent plus que tout l'airain (1) de Dodone; & il n'y en a pas un qui ne cauſe plus lui ſeul, que vingt femmes enſemble, quand on les choiſiroit tout exprès pour excéler en *babil*. Il ſeroit à ſouhaiter pour eux, qu'ils n'euſſent que le défaut d'avoir trop de langue:

(1) *De Dodone.* Il y avoit, dans le Temple dédié à Jupiter, un endroit où pluſieurs chauderons d'airain étoient tellement diſpoſés, qu'en frappant ſur le premier, le ſon ſe communiquoit ſucceſſivement juſqu'au dernier; ce qu'on a pris pour le ſymbole des querelleurs.

mais, comme s'ils étoient pétris de bile, ils querellent, ils s'échauffent ſur un rien ; & à force de diſputer pour le vrai (à ce qu'ils prétendent) ils perdent la vérité. Ces chicaneurs éternels n'en ſont pas moins contens d'eux-mêmes : au lieu d'épée, mettant l'argument à la main, ils défient au combat qui que ce ſoit, & ſur quoi que ce ſoit. L'opiniâtreté eſt pour eux un bouclier impénétrable : ils ne cedent jamais, quand ils auroient à faire à (1) un Stentor.

Suivent les vénérables Philoſophes ! Ne manquez pas au reſpect dû à leur barbe & à leur manteau. Ils ſe vantent que toute la Sageſſe eſt renfermée dans leur petit troupeau. Excepté nous, diſent-ils fiérement, tous les hommes ne ſont que des ombres d'humanité. Tirons ce rideau d'orgueil & de préſomption : que ſont les Philoſophes ? D'agréables fous. On ne peut tenir ſon ſérieux, lorſqu'on les entend ſoutenir gravement la pluralité des mondes ; le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Globes, tous ces vaſtes corps leur ſont connus comme s'ils les avoient meſurés avec le pouce, ou avec un fil : ils vous rendent raiſon des tonnerres, des vents, des éclipſes, & de tous les autres myſteres de la Phyſique ; ils n'héſitent ſur rien : on s'imagineroit, qu'ils étoient du grand Conſeil des Dieux, qu'ils étoient les Secretaires de la nature, lorſque

1. *Un Stentor.* Homere le repréſente comme le plus grand des criards, & dont la voix égaloit les voix de cinquante hommes.

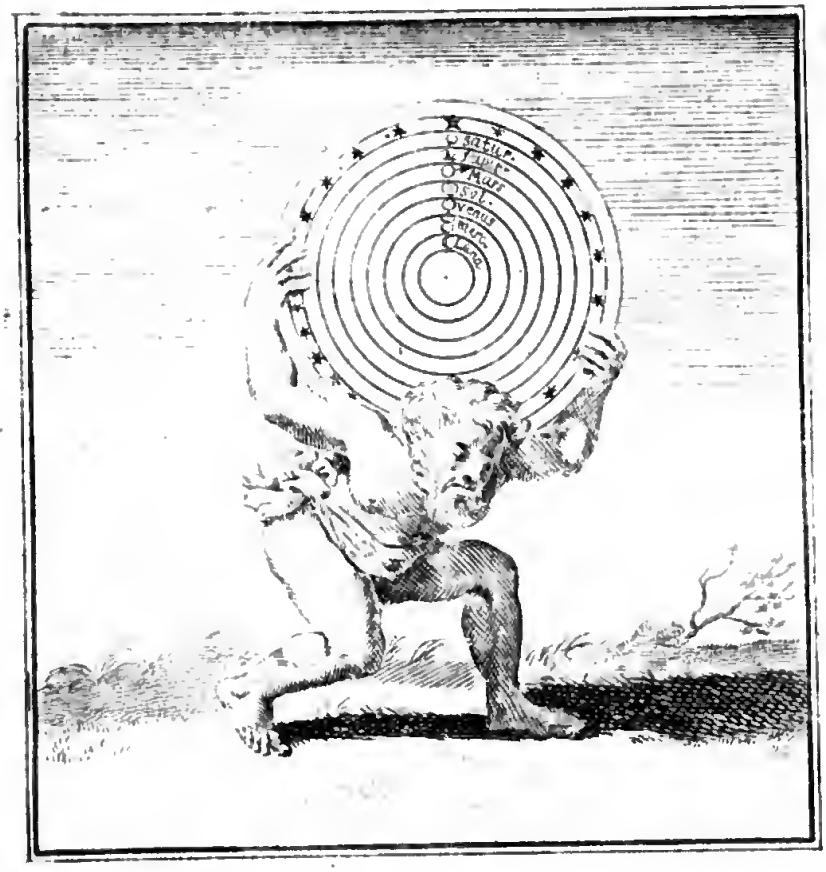
tout paſſa du néant à l'être. Cependant, cette habile ouvriere de l'univers ſe moque de leurs conjectures. En effet, il ſuffit de réfléchir ſur l'étrange contrariété de leurs ſentimens, pour tomber d'accord, qu'ils n'ont aucune connoiſſance certaine. Ils ſe vantent de ſavoir tout, & ne s'accordent ſur rien. Les Philoſophes ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes: pendant qu'ils s'élevent aux plus hautes ſpéculations, ils tombent dans une foſſe qu'ils ne voyoient pas, ou ils ſe caſſent la

tête contre une pierre. Quoiqu'ils ſe ſoient gâté la vue à force de regarder la nature de trop près, & quoique leur eſprit ſoit preſque toujours en voyage, ils ne laiſſent pas de bien diſtinguer les *Idées*, les *Univerſaux*, les *Formes ſubſtantielles*, la *Matiere premiere*, les *Eccéités*, les *Quidditès*, les *Entités*, tous objets ſi menus, que, ſi je ne me trompe, on ne pourroit pas les appercevoir avec des yeux de Lynx. Mais jamais ils ne marquent plus de mépris pour le profane vulgaire, que dans les Mathématiques: (1) ce ſont des triangles, des quarrés, des cercles, & d'autres figures ſemblables; ils les mêlent & les confondent en forme de labyrinthe: ce ſont auſſi des lettres rangées comme un bataillon ſéparé en pluſieurs Compagnies. C'eſt par ces mommeries qu'ils éblouiſſent les ſots. N'oublions pas les Aſtrologues (2). Ces heureux Clairvoyans ont le ciel pour bibliotheque, & les aſtres pour livres. En vertu de cette étude, ils ſont ſûrs de l'avenir; ils l'annoncent, ils prédiſent des choſes dont les meilleurs Magiciens n'oſeroient ſe mêler: & le bon de l'affaire, c'eſt qu'ils trouvent des diſciples, & qu'ils ſont des perſuadés.

Parlerai-je des Théologiens? (3) Ce ne ſera pas ſans crainte: la matiere eſt délicate, & il vaudroit peut-être mieux ne pas toucher cette corde-là. Ces interprêtes de la langue céleſte prennent feu com-

(1) Voyez la Fig pag. 138. (2) Voy. la Fig. pag. 139.
(3) Voyez la Fig. pag. 140.

me le ſalpêtre ; ils ont le ſourcil terriblement élevé : en un mot, ce ſont de dangereux ennemis. Avez-vous encouru leur diſgrace, ils ſe jettent ſur vous comme des ours en fureur ; ils s'y acharnent & ne lâchent priſe qu'après vous avoir obligé, par une enfilade de conſéquences bonnes ou mauvaiſes, à vous faire chanter la palinodie. Refuſerai-je de me dédire, tout auſſi-tôt la folie eſt hérétique, mais



non brûlable, car je ſuis Déeſſe. C'eſt en montrant cette foudre, c'eſt en criant à l'hérétique, à l'athée, qu'ils font trembler ceux qu'ils n'aiment pas. Quoiqu'il n'y ait pas de gens au monde qui affectent plus de méconnoître mes bienfaits, il eſt pourtant vrai qu'ils me ſont très-redevables. J'ai ordonné à ma Philautie, à la Déeſſe *Amour-propre*, de les favoriſer plus que les autres hom-

mes; & effectivement, ils ſont ſes mignons. Comme ſi ces Anges corporels étoient établis dans le troiſieme ciel, ils regardent, du faîte de leur élevation, tous les mortels comme des bêtes rampantes, & ils en ont pitié. Environnés d'une troupe de *définitions* magiſtrales, de *concluſions*, de *corollaires*, de propoſitions *explicites* & *impli-*

cites, ce qui compoſe la milice de l'école ſacrée ; ils trouvent tant de moyens d'échaper, que Vulcain même ne pourroit pas les retenir, eût-il le filet dont il ſe ſervit pour montrer aux Dieux ſa nouvelle paire de cornes. Il n'y a point de nœud que ces Meſſieurs ne coupent du premier coup avec le couteau du *Diſtinguo ;* couteau formé de tous ces termes monſtrueux qui ſont nés dans le ſein de la ſcholaſtique.

(1) Voyons nos Oracles, dans leur plus ſublime fonction ; voyons-les interpréter les myſteres cachés de la doctrine du ſalut. S'agit-il de la création, du péché originel, de l'incarnation, de l'euchariſtie ? ces matieres ſont trop rebattues ; il faut les laiſſer aux apprentifs théologiens. Mais voici les queſtions dignes des plus grands maîtres, des maîtres *illuminés*, comme ils diſent : auſſi, dès qu'ils tombent ſur ces ſujets-là, ils ſe réveillent, ils ſe raniment. Or, écoutez quelqu'unes de ces fines & importantes interrogations. Y-a-t-il un inſtant dans la génération divine ? Jeſus-Chriſt a-t-il pluſieurs filiations ? Cette propoſition, *Dieu le Pere hait ſon Fils*, eſt-elle poſſible ? Dieu a-t-il pu s'unir perſonnellement avec une femme, avec le Diable, avec un âne, avec une citrouille, avec un caillou ? En cas que Dieu ſe communiquât à la nature *citrouillere*, comme il a fait à la nature humaine, comment cette heureuſe & divine citrouille pré-

(1) Voyez la Figure pag. 142.

cheroit-elle, feroit-elle des miracles, feroit-elle crucifiée? Qu'eſt-ce que Saint Pierre auroit conſacré, s'il avoit dit la meſſe lorſque le corps de Jeſus-Chriſt pendoit encore à la croix? Pouvoit-on dire dans ce tems-là, que le Sauveur étoit un vrai homme? Sera-t-il permis de boire & de manger, après la réſurrection? Ce doute là tient beaucoup au cœur à ces Meſſieurs; & l'affirmative de la queſtion les accommoderoit bien. Ne

ſont-ce pas là de belles fleurs ; & l'arbre théologique, qui en eſt tout couvert, ne doit-il pas porter des fruits excellens.

Ils ont encore bien d'autres ſubtilités plus pointues : les inſtants de la génération divine, les notions, les relations, les formalités, les quiddités, les eccéïtés, tant d'autres chimeres de cette nature ; je défie qui que ce ſoit de les appercevoir, à moins qu'il n'eût la vue aſſez perçante pour diſtinguer, à travers les ténebres les plus épaiſſes, des objets qui ne ſont nulle part. Joignons à tout cela leur morale outrée & ſi contradictoire, que les paradoxes des Stoïciens n'étoient, en comparaiſon, que de la drogue de charlatan. Par exemple : *Ce ſeroit* (1) *un moindre crime, d'égorger mille hommes, que de raccommoder le ſoulier d'un pauvre, le Dimanche. Il vaudroit mieux laiſſer rentrer dans le néant, l'univers & toutes ſes dépendances, que de dire le moindre menſonge.* Ce qui ſubtiliſe encore ces très-profondes ſubtilités, ce ſont toutes ces différentes routes de l'école : vous ſortiriez plus aiſément d'un labyrinthe, que vous ne vous débarraſſeriez des enveloppes des Réaux, des Nominaux, des Thomiſtes, des Albertiſtes, des Occaniſtes, des Scotiſtes. . . . Ah ! je perds haleine ; & cependant, ce ne ſont là que les principales ſectes de l'école : vraiment, il y en a bien d'autres ! Combien penſez-vous qu'il y ait de ſcience & d'épines, dans

(1) *Un moindre crime.* Leur raiſon eſt, que tuer ne regarde que le prochain ; mais, violer le Dimanche, cela regarde Dieu immédiatement.

tous ces partis-là. Si les Apôtres deſcendoient ici-bas, & qu'ils fuſſent obligés de diſputer avec les Théologiens modernes ſur ces hautes matieres, je crois qu'il faudroit aux Apôtres tout un autre eſprit que celui qui les faiſoit parler. St. Paul avoit de la foi : mais quand il dit, *la foi eſt la ſubſtance des choſes à eſpérer & l'argument de ce qui ne paroît point*, ſa définition n'eſt pas aſſez magiſtrale. Le même Apôtre étoit embraſé du feu de la charité ; mais il n'a ni défini, ni diviſé en bon logicien, cette vertu au XIII chapitre de ſa I. aux Corinthiens. Les Apôtres conſacroient avec dévotion, avec piété, le ſacrement de l'Euchariſtie : mais s'il leur eût fallu éclaircir le mouvement local de la conſécration, la tranſubſtantiation, la réproduction, c'eſt-à-dire, comment un même corps peut être en même tems en pluſieurs lieux ; avec quelle différence le corps de Chriſt eſt au ciel, fut ſur la croix, & eſt dans le Sacrement ; à quel inſtant la tranſubſtantiation peut ſe faire, puiſque les paroles *ſacramentales*, comme ils parlent, étant compoſées de ſyllabes & de mots, ne peuvent ſe prononcer que ſucceſſivement : ſi, dis-je, ces premiers Théologiens du Chriſtianiſme avoient eu à réſoudre ces difficultés, je crois qu'ils auroient eu grand beſoin du ſecours des Scotiſtes, qui ſont de vrais Argus dans *l'Ergotiſme*. Les Apôtres avoient l'honneur de connoître la Mere de Jeſus : aucun d'eux en a-t-il ſu autant que nos Théologiens ? Ils ont prouvé géométriquement, que

cette

cette fille féconde avoit été préſervée de la contagion du Pere Adam. Saint Pierre a reçu les clefs, & les a reçues de l'Homme-Dieu, qui n'étoit pas pour les mettre en mauvaiſe main. Je ne ſais pas trop ſi ce bienheureux Pêcheur ſavoit ce que c'étoit, que ces clefs métaphoriques : toujours eſt-il certain, qu'il ne demanda pas à Dieu ſon Maître, comment il ſe pouvoit qu'un groſſier & ignorant preneur de poiſſon eût la clef de la Science ? Les Apôtres baptiſoient de tous côtés: pourquoi n'ont-ils pas enſeigné ce que c'eſt que la cauſe formelle, matérielle, efficiente du ſaint Baptême ? Pourquoi ne point faire mention des caracteres effaçables & ineffaçables ? Ils adoroient, ces Fondateurs de la Religion Chrétienne ; mais leur adoration rouloit uniquement ſur ce principe fondamental de l'Evangile : *Dieu eſt Eſprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en eſprit & en vérité.* Cela ne ſuffiſoit pas : ils devoient prêcher auſſi, que le culte, nommé de *Latrie* dans l'école, n'eſt pas plus dû à Jeſus-Chriſt en perſonne, qu'à ſes images barbouillées en charbon contre la muraille ; figures qui repréſentent le Fils de Dieu, les deux doigts du milieu étendus, comme donnant la bénédiction, la tête ornée d'une longue chevelure & brillante de rayons : ſans ces trois circonſtances, l'image ne ſeroit pas adorable. Mais à quelle ſource les ſaints Apôtres auroient-ils puiſé cette érudition ſalutaire ? Avoient-ils blanchi ſous le harnois ? avoient-ils *ferraillé* trente ans dans l'arene

phyſique, ou métaphyſique d'Ariſtote & des Scotiſtes? Les Apôtres parlent quelquefois de la grace; mais ils ne diſtinguent point la grace gratuite, d'avec la grace gratifiante. Ils exhortent aux bonnes œuvres; mais ils ne mettent aucune différence entre l'action méritoire, & l'action qui opere par ſa propre vertu. Ils recommandent la charité, ſur tous les autres préceptes; mais ils ne ſéparent point l'infuſe d'avec l'acquiſe; ils n'expliquent point ſi cette aimable & divine vertu eſt ſubſtance, ou accident; ſi elle eſt créée, ou incréée. Ils déteſtent le péché; mais, que je meure! s'ils auroient pu définir ſavamment ce que nous appellons péché, à moins qu'ils n'euſſent été inſpirés du Saint Eſprit des Scotiſtes. Si Saint Paul, par qui on doit juger de tous les Apôtres, avoit eu une bonne théorie du péché, auroit-il condamné tant de fois les contentions, les débats, les queſtions, les diſputes de mots? Franchement, il n'entendoit rien à la fineſſe d'eſprit, ni aux pointes de nos modernes: & en effet, les controverſes qui s'élevoient dans l'Egliſe naiſſante, n'étoient que des pauvretés, quand on les compare avec le raffinement de Meſſieurs nos Maîtres; ils ſurpaſſent le Sophiſte Chryſippe. Rendons pourtant juſtice à leur modeſtie: ils ne condamnent pas abſolument ce que les Apôtres ont écrit avec peu de juſteſſe & de préciſion; ils ſe contentent de l'interpréter favorablement; voulant bien avoir cette honnête complaiſance, partie pour la vénérable antiquité, partie pour l'Apoſtolat. Et puis, il ſe-

roit certainement fort déraiſonnable, de demander compte aux Apôtres de ces hautes matieres, vu que leur divin Catéchiſte ne leur en a jamais dit un mot.

On ne fait pas la même grace aux Chryſoſtomes, aux Baſiles, aux Jerômes, aux Peres de l'Egliſe; on leur met fort bien en apoſtille: *Cela n'eſt pas reçu.* Ces anciens Docteurs avoient à combattre les Philoſophes païens & les Juifs, gens fort opiniâtres de leur nature; mais ils les réfutoient plus par de pieux exemples, & par des miracles, que par des argumens: & de plus, les premiers ennemis du Chriſtianiſme étoient d'un génie ſi borné, qu'ils n'auroient jamais pu concevoir aucun principe de Scot. Mais à préſent? Païens, Infideles, Juifs, Hérétiques, paroiſſez tous, ſi vous oſez; on vous en défie. Qui ne baiſſera pas la lance, qui ne ſe convertiroit pas, étant couvert, & comme criblé de traits ſi pointus? Il n'y aura que des hommes, ou trop ſtupides pour comprendre ces ſubtilités, ou aſſez impudens pour s'en moquer, ou munis des mêmes armes, qui accepteront le défi; non, il n'y aura que ces gens-là qui refuſeront de ſe rendre: alors, il en ſeroit des derniers, comme ſi vous mettiez aux priſes un Magicien avec un Magicien; ou comme ſi quelqu'un, ayant une épée enchantée, ſe battoit contre un ennemi qui fût armé de même; car en ce cas-là, ce ſeroit la toile de Penelope (1). A propos de combat: il me ſemble que les Chrétiens devroient changer de

(1) Voyez la Fig. pag. 148.

troupes, dans leurs guerres contre les infideles. Au-lieu de cette lourde & groſſiere ſoldateſque, qu'ils emploient depuis ſi long-tems inutilement aux croiſades, que n'envoient-ils contre les Turcs & les Sarraſins, les Scotiſtes bruyans, les Occaniſtes entêtés, les Albertiſtes invincibles, & toute la Milice Sophiſtique qui ſoutiendroit ces troupes réglées? Ce ſeroit, je crois, une Bataille bien agréable; on n'auroit jamais vu une telle victoire. Qui ſeroit aſſez de glace, pour ne pas s'enflammer

au feu de ces diſputes? Qui ſeroit aſſez peſant, pour ne pas avancer à la piquûre de ces éperons? Qui auroit d'aſſez bons yeux, pour ne pas ſe laiſſer éblouir par le grand jour de ces ſubtilités? Vous prenez cela pour un badinage? Vous avez raiſon. Cette armée ne ſeroit pas même ſi nombreuſe que vous penſez. Il y a dans l'ordre des Théologiens, des hommes d'un ſavoir judicieux & ſolide, à qui ces ſubtilités, qu'ils traitent de frivoles, d'impertinentes, font mal au cœur: il en eſt même d'une conſcience ſi tendre, qu'ils en ont horreur, comme d'une eſpece de Sacrilege. Quelle horrible impieté, s'écrient-ils! Au lieu d'adorer la profondeur de nos Myſteres, puiſqu'ils ne ſont Myſteres que pour cela, on veut leur dévoiler. Et comment? Par des pointilleries auſſi froides que celles des Païens: on s'arroge inſolemment le droit de définir, de diviſer des vérités incompréhenſibles; & on profane la majeſté de la Théologie par des mots, par des ſentences qui n'ont rien que d'inſipide, rien que de bas.

Doucement, ſenſés & religieux critiques; point d'emportement de zele! auſſi bien vous y perdrez votre latin. Ces *Ergoteurs* ſont ſi enflés du vent & de la fumée de leur érudition vuide & toute verbale, qu'ils n'en démordront point. Occupés jour & nuit à goûter la douceur de leur chicane, ils ne ſe donnent pas même le tems de lire une fois l'Evangile, ou les Epîtres de Saint Paul. Cependant, appliqués à ces ſottiſes dans leurs écoles, ils ne laiſ-

ſent pas de s'imaginer que l'Egliſe tomberoit, dès qu'ils ceſſeroient de la ſoutenir; ils s'en croient les appuis & les Atlas. Autre grand ſujet de félicité pour nos diſputeurs: (1) l'Ecriture eſt entre leurs mains, comme un morceau de cire: ils donnent à ce livre des oracles, telle forme qu'il leur plaît: ils prétendent que leurs déciſions ſur les volumes ſacrés, auxquelles pluſieurs Scholaſtiques ont déja ſouſcrit, ſoient plus reſpectées que les loix de Solon, & qu'elles marchent même avant les ordonnances des Papes: ils s'érigent (2) en Cenſeurs du monde; & dès qu'on s'éloigne tant ſoit peu de leurs concluſions directes & indirectes, ils vous contraignent de vous retracter. Vous les entendez prononcer ſur le ton d'oracle: *Cette propoſition eſt ſcandaleuſe; celle-ci eſt téméraire; celle-là ſent l'héréſie; cette autre ſonne mal.* Ainſi, ni le baptême, ni l'Evangile, ni Paul, ni Pierre, ni Jérôme, ni Auguſtin, non pas même Thomas d'Aquin, quoique grand Ariſtotélicien, tous ces Saints-là, dis-je, pris enſemble ne ſauroient faire un Orthodoxe, ſans l'agrément des Sieurs Bacheliers; tant leur ſubtilité eſt néceſſaire pour bien juger de l'Ortodoxie. Qui ſe ſeroit jamais défié que celui-là n'étoit pas Chrétien, qui

(1) *L'Ecriture, &c.* Eraſme en veut ici à ceux qui, au lieu d'accommoder leur ſens à l'Ecriture, accommodent l'Ecriture à leur ſens; par exemple, ils entendent figurément, par les deux Epées de Saint Pierre, la double puiſſance du Pape; ce qui eſt amené par machine.

(2) *Cenſeurs.* Le Cenſeur de Rome étoit maître & juge des mœurs, & à ſa requiſition, le Sénateur étoit chaſſé du Sénat, le Chevalier perdoit le cheval public, & le Plébeïen étoit condamné à l'amende.

ſoutenoit que ces deux propoſitions, *Socrate tu cours*, *Socrate court*, étoient également bonnes, s'il n'avoit plu aux ſavans Théologiens d'Oxford de nous l'apprendre, en foudroyant ces deux damnables propoſitions ? Comment l'Egliſe auroit-elle été purgée de tant d'erreurs, puiſqu'il n'étoit pas permis de les lire, avant qu'on eût appliqué ſur les propoſitions condamnées le grand ſceau de l'Univerſité ? N'appellez-vous donc pas cela des gens heureux ? Pourſuivons. Ces docteurs en rien débitent de ſi belles choſes ſur l'Enfer ! ils en connoiſſent les divers appartemens ; la nature & les différens degrés du feu éternel ; les divers emplois des Diables ; enfin, ils parlent de la République des Damnés, comme s'ils en avoient été membres pendant pluſieurs années. De plus, ils créent de nouveaux cieux, lorſqu'ils le jugent à propos : ſur-tout, le dixieme ciel, qu'ils nomment *Empyrée*, & qu'ils ont bâti tout exprès pour les bienheureux. Ah ! qu'il y fait beau & bon ! Au reſte, n'étoit-il pas juſte, que les ames *glorifiées* euſſent un vaſte & charmant ſéjour, où elles puſſent prendre leurs *ébats*, faire des feſtins, & jouer à la paume ?

Nos *Eplucheurs* ont la cervelle ſi remplie, ſi agitée de toutes ces fadaiſes, que Jupiter n'étoit pas plus gros du cerveau, lorſque, voulant accoucher de Pallas, il implora la hache de vulcain (1). Ne vous étonnez donc pas, ſi, dans les diſputes publiques, ils ont grand ſoin de ſe parer la tête de

(1) Voyez la Fig. pag. 152.

tant de bandes; c'eſt pour empêcher, par ces liens honorables, que leur cervelle, ſurchargée de ſcience, ne rompe de tous côtés. Je ne puis m'empêcher de rire; (jugez de là s'il y en a ſujet, car la Folie trouve rarement du ridicule); je ne puis donc m'empêcher de rire, quand j'écoute ces illuſtres perſonnages: ils bégayent plutôt qu'ils ne parlent; ils ne ſe réputent tout-à-fait Théologiens, que lorſqu'ils ſavent parfaitement leur barbare & vilain jargon: il n'y a que ceux du

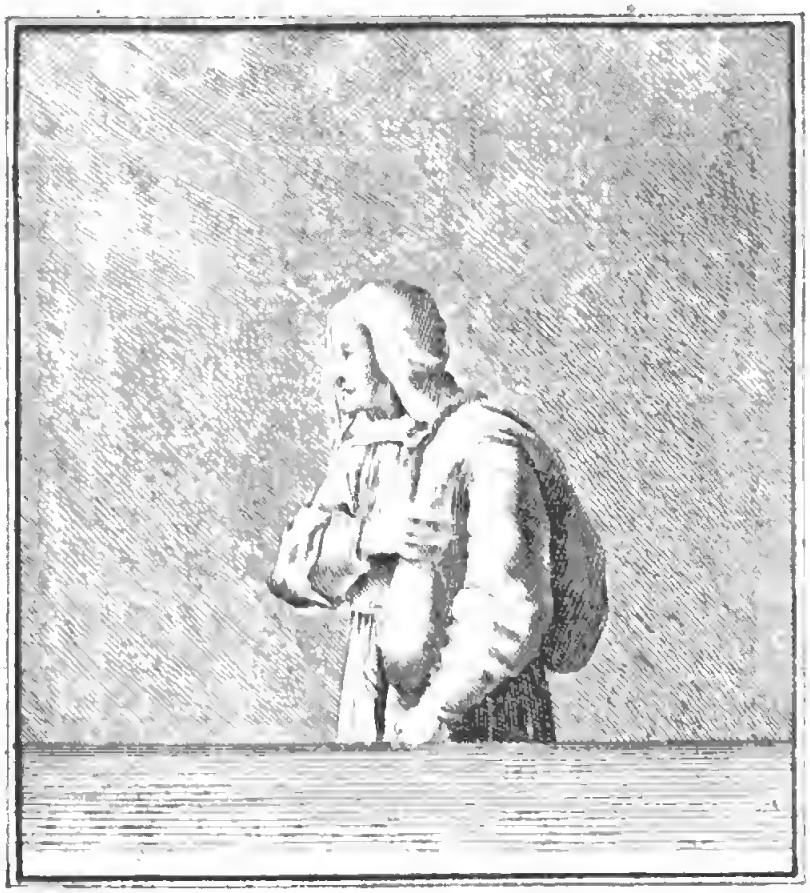
métier qui puiſſent les entendre ; mais ils en font gloire, diſant arrogamment, qu'ils ne parlent pas pour le vulgaire profane. C'eſt, ajoutent-ils, c'eſt avilir la dignité de la ſainte écriture, de l'aſſujettir aux regles de la Grammaire, & aux *vétilles* du Puriſme. Admirons la majeſté des Théologiens ! A eux ſeuls permis de faire des fautes dans le langage ; & il n'y a tout au plus que la canaille, qui ait droit de leur diſputer cette prérogative. Enfin, ils ſe placent immédiatement au deſſous des Dieux ; & lorſque, par une vénération preſque religieuſe, on les appelle *nos Maîtres*, ils s'imaginent voir dans ce titre quelque choſe de ce nom *ineffable*, compoſé de quatre lettres, qui étoit ſi adorable chez les Juifs. C'eſt dans cette prévention que, ſelon eux, on doit toujours écrire ce *NOTRE MAITRE* en gros caracteres : ce titre eſt même ſi myſtérieux, que ſi en latin on renverſoit l'ordre des deux mots, & qu'on mît *noſter* devant *Magiſter*, tout ſeroit perdu ; ou du moins, l'honneur du nom théologique ſeroit bien gâté.

(1) A la ſuite de ceux-là paroît la meilleure eſpece du genre animal : ce ſont ces ſequeſtrés qu'on appelle *Religieux* & *Moines*. Ce ne peut être à préſent que par un grand abus, qu'on les nomme ainſi. Communément parlant, il n'y a pas de gens qui aient moins de Religion ; & puiſque *Moine* ſignifie *Solitaire* ; à qui ce nom-là peut-il convenir plus mal, qu'à des hommes qu'on rencontre par-tout ? Que deviendroient-ils ſans mon ſecours, ces pau-

(1) Voyez la Fig. pag. 154.

vres cochons des Dieux? Ils ſont tellement haïs, qu'on les prend pour des oiſeaux de mauvais préſage; il ſemble qu'on voye le Diable. Avec tout cela, ils s'aiment éperdument; ils ſont fous d'eux-mêmes. Premiérement (1) leur principale dévotion eſt de ne rien ſavoir, non pas même lire.

(1) *Leur principale dévotion.* Originairement, les Moines étoient de francs ignorans, comme les Bénédictins, & les compagnons de François d'Aſſiſe: il y en avoit encore du tems d'Eraſme, qui regardoient la Science comme une irreligion, étant eux-mêmes plutôt des ventres, que des hommes.



Enſuite, ſans ſe mettre en peine d'entendre leurs Pſaumes, ils ſe croient aſſez doctes, d'en bien retenir le nombre; & quand ils les chantent au chœur, ils s'imaginent charmer le ciel par leur Muſique d'âne. Parmi ce monde bigarré de *Lucarniers*, il y en a qui font parade de leur craſſe & de leur mendicité: on les voit demander aux portes, mais d'un air auſſi hardi que s'ils demandoient une dette: Auberges,

cabarets, charriots, barques, voitures, ils importunent par-tout, au grand préjudice des Mendians ordinaires. C'eſt ainſi que ces grands donneurs de bénédictions prétendent, par leur ſaleté, par leur ignorance, par leur groſſiéreté, par leur effronterie, prétendent, dis-je, nous repréſenter les Apôtres. Rien ne me divertit davantage, que cet ordre exact & précis qu'ils obſervent dans tout ce qu'ils font: tout va chez eux par compas & par meſure. Tant de nœuds au ſoulier; la ſangle, d'une telle couleur; la robe, bigarrée de tant de pieces; la ceinture, de telle matiere, & de telle largeur; le coqueluchon, de telle forme, & de telle amplitude; la couronne, de tant de doigts; manger à telles heures, de tels alimens, & en telle quantité; ne dormir que tant de tems, &c. Or vous jugez bien que cette grande uniformité ne peut pas s'accorder avec la variété infinie des eſprits & des corps. C'eſt pourtant par ce dehors réglé, que les Moines non ſeulement mépriſent ceux qu'ils appellent les *Séculiers*, mais ſe font même entre eux de groſſes querelles; & ces ſaintes ames, qui font profeſſion de la charité apoſtolique, s'entre-déchirent pour une ceinture différente, ou pour une couleur un peu trop brune.

Il en eſt parmi ces Révérends, qui montrent l'habit de pénitence & de mortification; mais qui ſe gardent bien de laiſſer voir leur chemiſe fine: d'autres au contraire, portent la chemiſe ſur l'ha-

bit, & la laine deſſous. Les plus réjouiſſans, à mon avis, ſont ceux qui, à la vue des eſpeces monnoyées, reculent comme à celle d'une herbe vénimeuſe : *Otez, ôtez*, ſe récrient-ils, *nous ne touchons point l'argent.* O les *Caffards !* Ils n'épargnent pas leurs cinq ſens de nature pour les femmes & le vin. Enfin, vous ne ſauriez croire combien ils s'étudient à ſe diſtinguer en tout les uns des autres. Imiter Jeſus-Chriſt ? c'eſt de quoi ils ſe ſoucient le moins. Mais on les chagrineroit en leur diſant, vous avez

pris cela & cela de tel & tel ordre. Doutez-vous auſſi que cette énorme variété de ſurnoms & de titres ne les chatouille pas beaucoup. Les uns font gloire de ſe dire *Cordeliers*; & ce tronc a pour branches, les *Colets*, les *Mineurs*, les *Minimes*, les *Bulliſtes*. Les uns ſont *Bénédictins*, les autres *Bernardins*; ceux-là de *Sainte-Brigide*; ceux-ci, de *Saint Auguſtin*; les uns, *Guillemins*; les autres *Jacobins*: car il ne ſuffit pas à toute cette milice

enfroquée, d'avoir reçu le nom de Chrétien. La plupart de ces gens-là comptent ſi fort ſur leurs cérémonies & ſur de petites traditions humaines, qu'ils croient le Paradis au deſſous de leurs mérites; cependant, Jeſus-Chriſt, ſans avoir égard à toutes ces ſingeries, ne jugera les hommes que ſur la charité, qu'il appelle par excellence ſon commandement. Au terrible jour du jugement, ils préſenteront leurs ventres engaiſſés de toute ſorte de poiſſons, le chant des Pſaumes, leurs jeûnes rigoureux, & qui ont mis leur vie en danger: l'un produira un tas de pratiques monacales, aſſez gros pour charger ſept vaiſſeaux; l'autre ſe vantera d'avoir été ſoixante ans ſans toucher d'argent, qu'avec deux doigts bien enveloppés: l'un montrera ſon froc ſi ſale & ſi gras, qu'un batelier ne voudroit pas le porter; l'autre ſe glorifiera d'avoir vécu cinquante-cinq ans (1) comme une éponge, toujours attaché au même cloître: l'un fera voir qu'il a perdu la voix à force de chanter; l'autre, que la grande ſolitude lui a démonté la cervelle; l'autre, que le ſilence lui a épaiſſi la langue. Mais Jeſus-Chriſt, interrompant toutes ces vanteries, qui ſans cela n'auroient jamais fini, de quel pays, dira-t-il, vient ce nouveau genre de Juifs, avec leurs

(1) *Comme une Eponge.* Eraſme compare les Moines qui ne changent jamais de maiſon, comme les chartreux, par exemple, à l'éponge; parce qu'elle eſt toujours attachée à ſon rocher.

cérémonies ? Je n'ai donné aux hommes qu'une ſeule loi ; je la reconnois pour être vraiment la mienne ; & tous ces *Frapards*-ci n'en diſent pas un mot ? J'ai promis autrefois ouvertement, & ſans figures, l'héritage de mon pere, non à des frocs, à de petites oraiſons, à des abſtinences, mais aux devoirs de la charité. Je ne connois point ces gens qui connoiſſent trop leurs œuvres prétendues méritoires, & qui veulent même paſſer pour plus ſaints que moi. Qu'ils cherchent, s'ils veulent, un ciel à part ; qu'ils ſe faſſent bâtir un Paradis, par ceux dont ils ont préferé les traditions frivoles à la ſainteté de mes préceptes. A cet arrêt épouvantable, & voyant d'ailleurs qu'on leur préférera des matelots & des charretiers, quelle ſera leur conſternation ? Ils ſe contentent toujours à bon compte, par leur folle eſpérance ; & c'eſt moi qui la leur donne, & qui l'entretiens.

J'ai ici un avis important à vous donner. Quoique cette génération bâtarde ſoit ſéparée de la République, on n'oſeroit pourtant pas la mépriſer, ſur-tout les mendians : c'eſt qu'ils ſavent tous les ſecrets, par le canal de ce qu'ils appellent la *Confeſſion*. Il eſt vrai qu'ils ſe font un crime capital de la révéler ; mais ils ne laiſſent pas de le faire quelquefois ; c'eſt lorſque le vin leur échauffe le crane, & les met en belle humeur : alors, ils rendent par la bouche, le meilleur de ce qui leur eſt entré par les oreilles ; mais en prenant certains détours, & ſans

nommer

nommer perſonne. Si quelqu'un a le malheur d'avoir irrité ces Frêlons, la vengeance vient en poſte : dès le premier Sermon, pas plus tard, la mauvaiſe mouche darde ſon aiguillon ; & le *Prêcheur*, dans ſes invectives de morale, dépeint ſi bien ſon ennemi, quoiqu'en mots couverts, qu'il faudroit être aveugle pour ne pas reconnoître le portrait. Et comptez que le Dogue ne lâchera point priſe, juſqu'à ce que vous l'ayez appaiſé, comme Enée appaiſa Cerbere (1), c'eſt-à-dire, en lui jettant

(1) Voyez la Fig. pag. 161.

de quoi manger & de quoi l'endormir. Puiſque nous tenons ces bons Apôtres en chaire, n'eſt-il pas vrai qu'il n'y a point de Comédien, point de Bateleur que vous ne quittaſſiez pour leurs prédications? On pourroit les nommer les ſinges de Rhéteurs, tant ils imitent plaiſamment les regles de l'éloquence & de l'art de parler en public. Bons Dieux! Hé Meſſieurs, je vous en prie, regardez-les un peu geſticuler, hauſſer, ou baiſſer la voix; chanter, & tout d'un coup bourdonner; prendre un nouveau viſage, ſelon le rôle; ſe tourmenter comme des poſſédés; faire retentir tout le Temple de leur bruit & de leur tonnerre. C'eſt dans le cloître même qu'ils apprennent cette maniere véhémente d'évangéliſer; & les moines ſe la communiquent les uns aux autres, comme un grand ſecret. N'étant qu'une femelle divine, il ne m'appartient pas d'être initiée à un myſtere ſi profond: je ne laiſſerai pourtant pas de vous dire ce que j'en ai remarqué.

Ils débutent par une invocation, ce qu'ils ont emprunté des Poëtes; enſuite ils font un exorde qui n'a nulle liaiſon avec le ſujet qu'ils ont à traiter. Vont-ils prêcher la charité? ils commencent par le fleuve du Nil; le myſtere de la croix; par Bel, ce dragon fabuleux de Babylone; l'abſtinence du carême; par les douze ſignes du Zodiaque; la foi; par la quadracture du cercle; ainſi du reſte. Moi qui vous parle, j'ai oui un de ces prêcheurs, homme d'une folie conſommée; pardon, je m'y méprends toujours, je voulois dire d'une doctrine

conſommée : cet orateur donc, devoit approfondir le myſtere impénétrable de la Trinité ; mais, pour établir la ſublimité de ſon ſavoir & pour contenter les oreilles théologiques, il dédaigna de ſuivre le chemin battu ; mais quelle fut ſa route ? Il n'y avoit qu'un auſſi grand homme que lui, qui pût la choiſir. Il ouvre ſon diſcours par l'Alphabet ; après avoir récité fidellement & avec une mémoire prodigieuſe, ſon A. B. C., il paſſe des lettres aux ſyllabes, des ſyllabes aux mots, des mots à l'accord du nom avec le verbe & du ſubſtantif avec l'adjectif. Tout l'auditoire étoit dans le dernier étonnement ; quelques-uns s'entredemandoient avec Horace,

Quel peut-être le but de ſi grandes ſottiſes ?

Le Pere Prédicateur mit bientôt ſon monde hors d'inquiétude ; il montra que les élémens de la grammaire étoient le ſymbole & l'image de la *Sacro-Sainte* Trinité ; & il montra cela auſſi évidemment qu'aucun Géomêtre puiſſe faire ſes démonſtrations. Auſſi eſt-il vrai que cette piece très-théologique avoit extrêmement coûté à cet aigle des Théologiens ; il avoit mis huit bons mois à compoſer ce ſermon-là : le pauvre homme s'en ſent encore ; & les grands efforts qu'il lui fallut faire pour un ſi beau chef-d'œuvre, n'ont pas peu contribué à le rendre plus aveugle qu'une taupe, toute la force de la vue ayant été attirée par la pointe de l'eſprit. L'extinction de ſes yeux ne lui fait pas la moindre peine ; & il trouve même qu'il a acquis ſa gloire à trop bon marché.

J'ai eu encore le plaiſir d'entendre un autre *Sermonneur* de la même trempe : c'étoit un vénérable *Barbon* de quatre-vingt ans, mais ſi rompu dans la théologie, qu'on l'auroit pris pour Scot reſſuſcité. Ce bon vieillard étoit monté en chaire, pour expliquer le myſtere adorable du ſaint nom de Jesus. Ah ! qu'il y réuſſit admirablement ! Il démontra, mais avec une ſubtilité inimaginable, que tout ce qu'on pouvoit dire à la gloire du Sauveur, ſe trouvoit dans les lettres de ſon auguſte nom. Savez-vous tous le latin, Meſſieurs ? Ceux qui ne le ſavent pas, n'ont qu'à dormir un moment. En premier lieu, le vieux *Cathédrant* fit remarquer, que le ſubſtantif *Jeſus* n'a que trois cas différens dans ſa déclinaiſon, le nominatif, l'accuſatif & l'ablatif; (rare & curieuſe doctrine ! je vous plains, vous autres qui n'y entendez rien.) Or, qu'eſt-ce que ces trois cas ſignifient ? Cela ſe peut-il demander ? On reconnoît là viſiblement les trois perſonnes divines, en une même nature. Voici bien autre choſe ! De ces trois cas, le premier, remarquez bien, finit par une S, *JeſuS;* le ſecond, par une M, *JeſuM;* & le troiſieme, par un U, *JeſU.* Grand Myſtere, mes Freres ! Ces trois lettres finales veulent dire, que le Sauveur eſt à la fois, le faîte, le milieu, & le plus bas, *Summus*, *Medius*, *Ultimus.* Il reſtoit à réſoudre une difficulté plus épineuſe qu'aucun problême de Mathématique : on en vint à bout néanmoins. Le vieux *Routier* eut l'adreſſe de diviſer le terme *JESUS* en deux portions égales, *JEUS:* mais cette *S* qui, ayant perdu ſa compagnie,

eſt tout étonnée de ſe trouver ſeule ; qu'en faire ? Patience, on va bien la dédommager. Les Hébreux nomment cette lettre-là *Syn* : or, *Syn* ſignifie apparemment en bon Ecoſſois, *Péché*. Après cela, concluoit le *Prêcheur*, quel homme eſt aſſez incrédule, pour nier que le Sauveur *a ôté les Péchés du Monde ?* A cette explication, auſſi profonde qu'imprévue, les auditeurs, ſur-tout les Théologiens, furent frappés d'un ſi grand étonnement, qu'on les auroit pris pour autant (1) de Niobés (2). Pour moi, je riois ſi fort, que je tombai preſque dans l'inconvénient (3) de Priape. En effet, les Orateurs Grecs & Romains ſe ſont-ils jamais ſervi dans leurs harangues d'une inſinuation ſi détournée ? Chez ces grands hommes, quand l'Exorde étoit trop éloigné du ſujet, on cenſuroit leur peu de juſteſſe en éloquence ; & la nature a ſi bien enſeigné cette méthode aux hommes, qu'un porcher même, qui a quelque choſe à dire, ne commencera pas par s'égarer, il ira tout d'abord au fait. Mais nos ſavans moines ? ils s'imagineroient être de mauvais Rhétoriciens, ſi le préambule, comme ils parlent, avoit la

(1) *De Niobés.* Cette femme, qui avoit beaucoup d'enfans, les voyant tous tués à coups de flèches par Apollon & par Diane, en devint immobile de douleur, & fût changée en rocher.

(2) *De Priape.* Horace conte que ce vilain Dieu voyant les cérémonies magiques de Canidia & de Sagana, qui évoquoient dans un jardin les furies & les ombres, en fut ſi effrayé, qu'il laiſſa aller par bas un gros vent : à ce bruit les deux Sorcieres eurent peur à leur tour, & laiſſant là tout leur appareil de diablerie, elles s'enfuirent.

(3) Voyez la Figure ci-jointe.

moinde connexion avec le ſujet, & s'ils ne mettoient pas les auditeurs dans la néceſſité de dire, *où va-t-il donc par ce chemin-là ?*

En troiſieme lieu, ils propoſent, en forme de narration, quelque endroit de l'Evangile, mais légérement, à la hâte; & quoique ce dût être là leur principal, ils s'en tirent au plus vîte, comme d'un mauvais pas. Quatriémement, comme s'ils faiſoient un autre perſonnage, ils entament une queſtion *théologale*, qui vient auſſi mal-à-propos qu'il ſe puiſſe: mais cette digreſſion leur paroît néceſſaire, & ils croiroient pécher contre l'art, s'ils ne la faiſoient pas. C'eſt-là où nos *Prêcheurs* prennent un air fier, & étourdiſſent l'aſſemblée des magnifiques épithetes qu'ils donnent à leurs Docteurs: ils les nomment *ſolemnels*, *ſubtils*, *ſubtiliſſimes*, *ſéraphiques*, *ſaints*, *irréfragables*, &c. C'eſt-là auſſi où tombe, comme du ciel, une grêle de *ſyllogiſmes*, de *majeures*, de *mineures*, de *concluſions*, de *corollaires*, de *ſuppoſitions*; & ils font valoir, en bons charlatans, à une multitude ignorante, ces froides & impertinentes bagatelles de leur école.

Nous voici enfin au cinquieme acte de la Comédie, & par conſéquent dans la partie de la piece où il faut ſe ſurpaſſer. Ils vous tirent ici du magaſin de leur mémoire, un conte ſot & ridicule, tiré peut-être du *Miroir hiſtorial*, ou *des geſtes des Romains*; & ils tournent cette fable, ils la manient *allégoriquement*, *tropologiquement*, *anagogiquement*: quels gros mots!

Ainſi finit leur diſcours: diſcours qui, par l'étrange diverſité de ſes parties, eſt plus monſtre, plus chimere, que celle qu'Horace met à la tête de ſon art poëtique. Maintenant, repaſſons en gros le total de leur *Sermonage.* Nos moines ont appris, je ne ſais de qui, que l'entrée du diſcours doit être paiſible, calme, & qu'il faut bien ſe garder d'y élever trop la voix. Sur ce principe-là, ils parlent ſi bas dans leur exorde, qu'à peine s'entendent-ils eux-mêmes. Parler pour ne point ſe

faire entendre; le plaisant contraste! Ils ont aussi ouï dire, que pour remuer les cœurs, l'orateur doit employer de tems en tems la véhémence des exclamations. Fideles, mais mauvais observateurs de cette regle, lorsqu'on les croit fort tranquilles, tout d'un coup ils crient comme des furieux, & cela sans aucune raison. En vérité, on leur conseilleroit l'Ellébore; on les prendroit pour des enragés; car enfin, il n'y a qu'un insensé qui crie sérieusement pour crier. Outre cela, parce qu'ils sont imbus que l'orateur doit s'animer dans le progrès du discours, après chaque pause du sermon, ils récitent assez posément les premieres périodes: mais ensuite, & souvent pour des riens, ils haussent la voix d'une si grande force, que lorsqu'ils finissent, on croiroit qu'ils vont s'évanouir. Enfin, comme ils savent par la Rhétorique, qu'il est bon de réveiller l'auditeur par quelques traits enjoués, nos gens se mêlent aussi de plaisanter: mais qu'ils le font joliment, qu'ils le font à-propos! à-peu-près comme l'âne de la fable, qui vouloit toucher un luth (1). Ces chiens de l'Eglise mordent aussi quelquefois, mais sans faire mal; ils chatouillent plutôt qu'ils ne blessent; & quand ils affectent le plus une liberté apostolique, en criant contre les mauvaises mœurs, c'est alors qu'ils flattent le mieux. Que dirai-je davantage? Ils prêchent en bateleurs; & vous jureriez que ceux-ci, qui en savent encore beaucoup plus qu'eux, ont été leurs maîtres. Tenons-nous en à

(1) Voyez la Fig. pag. 169.

la déclamation : elle eſt ſi ſemblable de part & d'autre, que ſûrement, ou les charlatans ont appris la Rhétorique chez nos prêcheurs, ou nos prêcheurs ont étudié l'éloquence chez les charlatans.

Avec tout cela, ils ne manquent point d'auditeurs : j'ai ſoin de leur en procurer ; & il y en a qui les admirent autant, qu'on admiroit les Démoſthenes & les Cicerons. Ils ſont courus principalement des marchands & des femmes ; & ils s'ap-

pliquent ſoigneuſement à gagner les bonnes graces des uns & des autres. Les marchands, pourvu qu'ils en ſoient flattés, leur font volontiers part d'un bien mal acquis, & regardent ces largeſſes comme une reſtitution. Les femmes ont pluſieurs raiſons ſecretes pour aimer les moines, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe qu'elles trouvent toujours auprès d'eux une huile, un baume de conſolation, contre les amertumes du lien conjugal. Je vous ai, ce me ſemble, fait voir évidemment, combien me ſont obligés ces têtes à capuchon, qui, par de vaines dévotions, par de pieuſes mommeries, par des clameurs & des menaces, exercent une certaine tyrannie ſur le vulgaire, & qui oſent ſe comparer aux Hermites Paul & Antoine. Je ne me ſuis arrêtée que trop ſur ces ſepulcres blanchis, ſur ces ingrats, qui ſavent auſſi bien diſſimuler mes bienfaits, que faire ſemblant d'avoir la Religion à cœur.

Il y a long-tems que je differe à vous dire quelque choſe des Princes & des Grands. Ceux-là ſont tout oppoſés aux fourbes, aux impoſteurs dont je viens de parler : ils me cultivent ſans fard, ſans déguiſement, & avec toute la franchiſe qui convient à leur rang. Si ces heureux habitans de la haute région avoient ſeulement une demi-once de ſageſſe, y auroit-il rien de plus triſte, rien de plus à éviter que leur état? Quiconque ſe donnera la peine de réfléchir attentivement ſur les devoirs d'un bon Monarque, il tremblera à la vue d'une couronne, bien loin de vouloir ſe procurer

par le parjure, par le parricide, par toute ſorte de crimes, un fardeau ſi horriblement peſant. En quoi conſiſtent les engagemens d'un homme qui commande à toute une nation? Travailler jour & nuit pour le bien commun, & ne jouir jamais de ſoi; ne s'écarter en rien des loix: connoître par ſoi-même, ou par des yeux bien ſûrs, l'intégrité des Officiers & des Magiſtrats: ſe ſouvenir qu'on eſt en ſpectacle au-dedans & au-dehors; & que, comme un aſtre ſalutaire, on peut, par des mœurs bien réglées, influer utilement ſur les choſes humaines; ou, comme une Comete funeſte, cauſer les plus grands malheurs: n'oublier jamais que les vices & les crimes des ſujets ſont infiniment moins contagieux que ceux du maître: ſe redire chaque jour, que le Prince eſt dans une élévation où, s'il donne mauvais exemple, ſa conduite eſt une peſte qui ſe communique, & qui fait du ravage: faire réflexion que la fortune d'un Monarque le met continuellement dans l'occaſion de quitter le bon chemin; qu'il a à combattre les délices, l'impunité, la flatterie, le luxe; & qu'il ne ſauroit trop veiller, ni trop ſe roidir contre tout ce qui peut le ſéduire: enfin, rappeller ſouvent en ſa mémoire, qu'outre les embûches, les haines, les craintes, les dangers auxquels le Prince eſt expoſé à tout moment, de la part de ſes ſujets, il doit comparoître tôt ou tard devant le Roi des Rois, qui lui demandera un compte exact de tout, & avec une rigueur proportionnée à l'étendue de la domination du Monarque. Je le répete donc:

ſi un Prince faiſoit attention à tout cela (& il le feroit ſans doute, s'il étoit ſage) il n'auroit aucun repos dans la vie. Mais j'y ai pourvu : à la faveur de mon inſpiration, les Princes, ſe repoſant de tout ſur le deſtin & ſur leurs Miniſtres, vivent dans la molleſſe, & n'admettent auprès d'eux que des gens propres à les divertir, & à les préſerver de tout chagrin & de toute inquiétude. Ils croyent remplir ſuffiſamment les obligations d'un bon Roi, en prenant tous les jours le divertiſſement de la chaſſe, en nourriſſant de beaux chevaux, en vendant à leur profit les charges & les emplois, en mettant en œuvre des expédiens pécuniaires pour dévorer la ſubſtance des peuples, & pour s'engraiſſer du ſang de leurs ſujets. Il eſt vrai, qu'ils gardent quelques meſures ſur le dernier article : on allégue des raiſons de beſoin, des prétextes de néceſſité ; & quoique, dans le fond, ces exactions ſoient un pur vol, on leur donne une apparence de juſtice & d'équité ; on dit des douceurs au peuple ; on le nomme ſes bons, ſes fideles, ſes affectionnés ſujets ; & pendant qu'on les dépouille d'une main, on les careſſe de l'autre, pour prévenir leurs plaintes, & pour les accoutumer peu-à-peu à la tyrannie. Sur ce pied-là, je vous fais une ſuppoſition : Figurez-vous (& vous vous figurerez ce qui n'eſt que trop réel & que trop ordinaire) ; repréſentez-vous donc ſur le trône un homme ignorant dans la connoiſſance des loix, preſque ennemi du bien public, & qui ne viſe qu'à ſon interêt perſonnel ; eſclave de ſes

plaiſirs; mépriſant l'érudition; ne pouvant ſouffrir qu'on lui diſe ſes vérités, qu'on lui parle ſincérement; ne s'embarraſſant de rien moins que du bonheur de ſes ſujets; ne ſuivant que ſa paſſion; meſurant toutes choſes par ſon utilité. Mettez à cet homme-là le collier d'or, ornement qui ſignifie l'aſſemblage, l'union, l'enchaînure de toutes les vertus: mettez-lui la couronne enrichie de pierres précieuſes; ce qui l'avertit qu'il doit ſurpaſſer les autres en toute ſorte de vertus héroïques: mettez-lui le ſceptre à la main, ce ſceptre qui eſt le ſymbole de la juſtice, & d'une ame parfaitement incorruptible: enfin, donnez-lui la robe de pourpre, qui marque un vif amour pour les peuples, un zele ardent pour leur félicité. (1) Si après cela ce Monarque vient à comparer ces habits royaux avec ſa mauvaiſe conduite, doutez-vous qu'il n'ait honte de ſa parure, & qu'il ne craigne que quelque railleur ne tourne en ridicule cet ajuſtement, qui de ſoi eſt très-ſérieux?

Venons aux Grands de la Cour. Quelle biſarre eſpece d'hommes! Il n'y a point d'eſclavage plus rampant, plus dégoûtant, plus mépriſable, que le leur; & cependant, ils regardent de haut en bas tous les autres mortels. (2) Convenons, pourtant, qu'ils ſont fort modeſtes ſur un point; c'eſt que, ſe contentant de porter ſur le corps, l'or, les pierreries, la pourpre, & tous les autres ſymboles de la ſageſſe & de la vertu, ils cedent généreuſement aux autres le ſoin d'être ſages & ver-

(1) Voyez la Fig. pag. 174. (2) Voy. la Fig. pag. 175.

tueux. Ils ne conçoivent point de félicité plus grande, que d'avoir permiſſion de parler au Roi, de le traiter de Seigneur & de maître abſolu, de lui faire un compliment court & bien tourné, de ne pas épargner les titres faſtueux de *Votre Majeſté*, *Votre Alteſſe Royale*, *Votre Sérénité*, &c. D'ailleurs, être toujours propre, magnifique, bien parfumé; ſur-tout, ſavoir flatter délicatement, c'eſt-là toute l'induſtrie, toute la dextérité des courtiſans. Quant à l'eſprit & aux mœurs? Ce

ſont (1) de vrais *Phœaques*; ce ſont (2) des Amans de *Penelope :* vous ſavez ce que le bon Homere en dit ; la Nymphe Echo vous le redira mieux que moi. Le vil eſclave du Monarque, qui ſouvent eſt lui-même chargé des chaînes de la

(1) *De vrais Phœaques.* Ils étoient ſi groſſiers & ſi ſtupides, que, ſelon Homere, Ulyſſe leur fit accroire autant de prodiges qu'il voulut leur en débiter.

(2) *Des Amans de Penelope.* Homere les repréſente comme des gens qui donnoient tout-à-fait dans les plaiſirs ſenſuels : après qu'ils eurent fait bonne chere, dit ce Poëte, ils ne penſerent plus qu'à chanter & qu'à danſer.

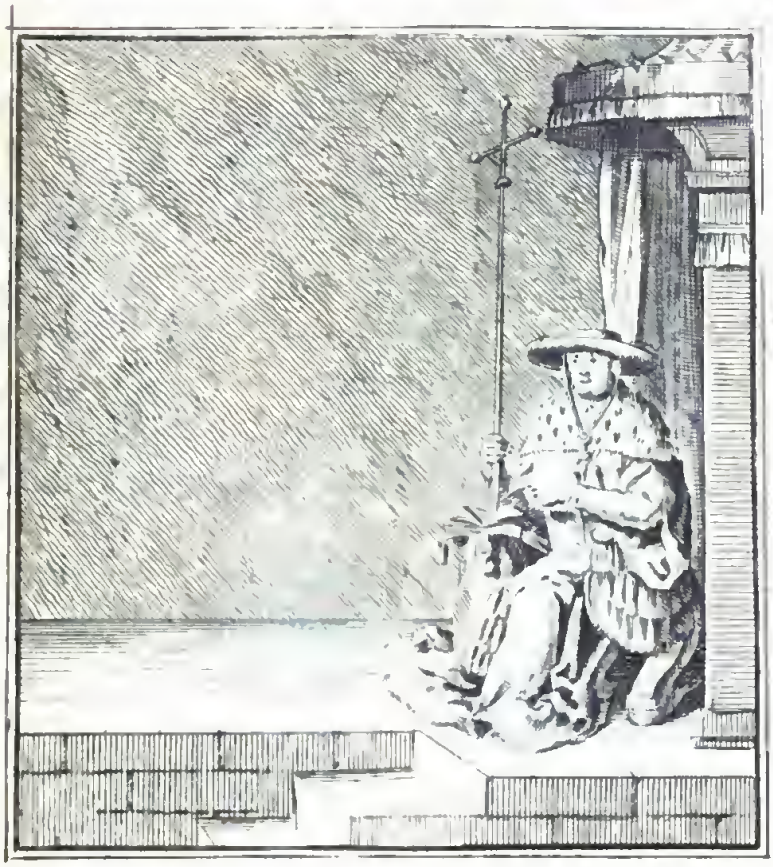
paſſion ; ce vil eſclave, dis-je (pourvu qu'il n'ait pas à faire ſa cour, car alors il ſe leveroit au premier chant du coq) dort juſqu'à midi. A peine le *Monſeigneur* eſt-il éveillé, que ſon Chapelain, qui épioit ce moment-là, lui dit en poſte une Meſſe bien *dépêchée*. Enſuite, on déjeûne; le dîner ſuit de près; au ſortir de table, viennent le jeu, les filoux, les bouffons, les courtiſans, les mauvaiſes plaiſanteries, & tous les autres plaiſirs nommés paſſe-tems : ces dévots exercices ne ſe font pas ſans une ou deux collations: on ſoupe, & on paſſe la nuit à boire. Ainſi, ſans appercevoir qu'on n'eſt né que pour mourir, la vie s'envole rapidement; les heures, les jours, les mois, les années, les ſiecles, tout cela coule comme les minutes. Pour moi, il me ſemble que je ſors d'un grand repas, quand je les ai vus: ils font gloire de ſi plaiſantes choſes ! Cette Nymphe ſe croit plus Nymphe que les autres, par la raiſon qu'elle traîne une plus longue queue. Quand ce grand a donné des coups de coude pour fendre la foule, il s'imagine qu'il y a moins de diſtance entre le Prince & lui. Cet autre courtiſan ſe félicite, de ce que la chaîne d'or qu'il porte au cou peſe plus que celles des autres, faiſant parade, non ſeulement de ſon opulence, mais auſſi de ſa force, qui lui eſt commune avec un Porte-faix.

La vie des Princes & des Grands m'a conduit tout naturellement à celle des Papes, des Cardinaux & des

des Evêques. Il y a déja long-tems que cette bande ſacrée imite, par une brave émulation, les Rois & leurs Satrapes; & on peut même dire, qu'elle les a ſurpaſſé. Or je voudrois, pour plaiſir, qu'un Evêque étudiât un peu ſon équipage, ſon harnois pontifical: ce rochet qui, par ſa blancheur, déſigne l'innocence; cette coëffure à deux cornes attachées d'un ſeul nœud, ce qui marque une profonde connoiſſance des deux teſtaments; ces mains gantées, qui ſignifient un cœur épuré de toute contagion mondaine, dans l'adminiſtra-

tion des Sacremens; cette croſſe, qui avertit qu'on ne ſauroit veiller aſſez ſur le troupeau confié; cette croix, qui eſt le ſigne d'une pleine victoire ſur les paſſions. Si notre Prélat ſe rempliſſoit l'eſprit de toutes ces idées, & de pluſieurs autres que je ſupprime, n'eſt-il pas vrai qu'il deviendroit maigre, pâle, rêveur, triſte? Il feroit pitié. Ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre: j'ai conſeillé à ces ſoi-diſant Succeſſeurs des Apôtres, de prendre une route tout oppoſée à celle de ces bonnes-gens; & jamais on n'a mieux profité de mes avis. Nos *Illuſtriſſimes & Révérendiſſimes* font leur principale affaire de vivre agréablement. Quant au troupeau? c'eſt à Jeſus-Chriſt d'en prendre ſoin: & d'ailleurs, n'a-t-on pas les Archidiacres, les Grands-Vicaires, les Pénitenciers, les Moines, tant d'autres bons & fideles mâtins, qui prennent garde au loup d'enfer? Les Evêques ont oublié que leur nom ſignifie à la lettre, travail, peine, inſpection ſur le ſalut des ames; mais ils s'en ſouviennent très-bien, quand il s'agit d'argent.

Les vénérables Cardinaux ſe vantent d'être deſcendus en droite ligne de l'Apoſtolat. S'ils alloient s'apoſtropher ainſi: " Pourquoi ne fais-je donc pas
„ ce que les Apôtres ont fait? Je ne ſuis pas le maî-
„ tre des graces ſpirituelles; je n'en ſuis que le diſ-
„ penſateur; & je rendrai bientôt compte de mon
„ adminiſtration. Que veut dire ce rochet d'une
„ blancheur à éblouir? Rien autre choſe, que la



„ pureté des mœurs. Que ſignifie cette ſoutane de
„ pourpre ? Un ardent amour de Dieu. Pourquoi
„ cette cape de la même couleur, cape ſi ample,
„ ſi large, ſi ſpacieuſe, qu'elle couvre même
„ toute la mule du *Révérendiſſime*, encore en
„ reſte-t-il pour couvrir tout à la fois le Cardinal,
„ ſa mule & un chameau ? Ce grand & copieux
„ étalage de parure marque une charité étendue,

„ & toujours prête à ſecourir, c'eſt-à-dire, „ à enſeigner, corriger, exhorter, calmer la „ fureur des guerres, réſiſter aux mauvais Princes, „ répandre auſſi volontiers ſon ſang, que ſes „ richeſſes, pour l'Egliſe. Mais à quoi bon „ ces gros revenus? Ceux qui prétendent repré- „ ſenter l'ancien college des Apôtres, ne de- „ vroient-ils pas imiter leur pauvreté? „ Un Cardinal qui feroit ces réflexions, ou rendroit bien vîte ſon chapeau, ou meneroit une vie laborieuſe, auſtere, pleine de chagrin & d'anxieté; enfin, il vivroit en Apôtre.

(1) Proſternons-nous à préſent aux pieds du Souverain Pontife & baiſons réligieuſement ſa pantoufle. Les Papes ſe diſent les Vacaires de J. C.; mais s'ils s'appliquoient à ſe conformer à la vie de Dieu, leur maître; s'ils pratiquoient ſa pauvreté, ſes travaux, ſa doctrine, ſa croix, ſon mépris du monde; s'ils voulòient ſeulement bien penſer à ce beau nom de *Pape*, c'eſt-à-dire de *Pere*, & à l'épithete de *Très-Saint*, dont on les honore; quelles gens ſeroient plus malheureux? Qui voudroit acheter de tout ce qu'il a, ce poſte ſuprême? ou quel homme, y étant élevé, employeroit l'épée, le poiſon, toute ſorte de violence, pour s'y maintenir? Ils perdroient des biens innombrables, ſi la ſageſſe s'emparoit une fois de leur eſprit; que dis-je, *la ſageſſe*? s'ils avoient ſeulement un grain de ce ſel dont parle le Sauveur. Ces richeſſes immenſes, ces

(1) Voyez la Fig. pag. 181.

honneurs divins, cette vaſte domination, ce puiſſant patrimoine, ces victoires flatteuſes ; tant de dignités, de charges & d'offices à donner ; tant de taxes au dedans & au dehors ; tant de diſpenſes & d'indulgences ; une maiſon ſi nombreuſe en domeſtiques ; tant de délices & de plaiſirs. En voilà beaucoup, & néanmoins ce n'eſt qu'une foible ébauche de la félicité papale. Au lieu de tant de

biens, viendroient les veilles, les jeûnes, les larmes, les prieres, les sermons, les méditations, les soupirs & mille autres maux de la même nature. Ajoutons à cela, tant d'Ecrivains, tant de copistes, de Notaires, tant d'Avocats, tant de Procureurs, tant de Secretaires, tant de Banquiers, tant d'Ecuyers, tant de Palefreniers, tant de maquereaux, (silence là-dessus, il faut épargner les oreilles chastes,) enfin, une si prodigieuse quantité d'hommes de toute condition, qui ruinent (qui honorent, voulois-je dire) le Siege de Rome; tous ces illustres officiers de Saint Pierre mourroient de faim. Il seroit barbare, abominable & encore plus détestable, de rappeller à la besace & au bâton, les souverains Monarques de l'Eglise, ces véritables lumieres du monde. C'étoit à Pierre & à Paul, à vivre d'aumône & de travail; aussi se repose-t-on sur eux de tout ce qu'il y a de pénible; n'ont-ils pas assez de loisir pour y vaquer? Mais, tout ce qu'il y a de splendide & d'éclatant, de plaisir & de volupté, nos Saints Peres l'ont gardé pour eux; n'ont-ils pas bien fait?

Il est donc arrivé par mon moyen, qu'il n'y a pas de gens qui vivent plus dans la molleſſe & dans l'indolence, que les Papes; & pourvu que leurs fonctions épiscopales consistent en des ornemens mystérieux & presque de théatre, en des cérémonies, en titres fastieux de *Béatissime*, de *Révérendissime*, de *Saintissime*, en bénédictions & en malédictions, ils se croient quittes avec Jesus-Christ, ils ne voient pas ce qu'il pourroit avoir à leur de-

mander. Ce n'eſt plus le tems de faire des miracles : enſeigner le peuple, c'eſt une grande fatigue ; expliquer l'Ecriture Sainte, cela put la craſſe de l'école ; prier, il faudroit avoir du tems de reſte ; pleurer, cela ne convient qu'aux femmes ; être pauvre, oh ! la vilaine choſe ! ſe laiſſer vaincre ; il feroit beau le voir d'un homme qui croit accorder une grande faveur aux plus puiſſans Monarques, lorſqu'il leur permet de lui baiſer le pied ; enfin, mourir, c'eſt la choſe du monde la plus déſagréable ; & être attaché à une croix, il y a de l'infamie. Il ne reſte donc aux Papes pour toutes armes que (1) ces douces bénédictions dont parle St. Paul, (& je vous réponds qu'ils n'en ſont pas avares,) que les interdits, les ſuſpenſions, les aggravations, les anathemes, (2) les peintures vengereſſes (3) & cette foudre terrible par laquelle un Saint Pere, quand il lui plaît, livre les ames à tous les Diables & leur fait faire un ſaut ſi rapide, qu'elles vont même quelquefois par delà l'enfer. Nos très-Saints Peres en Chriſt & ſes Lieutenans-Généraux, n'emploient jamais avec plus de zele

(1) *Ces douces bénédictions.* Rom. c. 24. *Qui par des paroles flatteuſes, & par des bénédictions, ſéduiſent les innocens.*

(2) *Les peintures vengereſſes.* On expoſe à Rome le tableau d'un excommunié, peint ſur de la toile, & repréſenté d'une maniere hydeuſe : il eſt aſſis, & a le viſage d'un furieux : deux Diables à ſes côtés, qui lui mettent une couronne de flamme : il a du feu ſous les pieds : les inſcriptions ſont horribles ; & cependant, les ſpectateurs trouvent cela fort divertiſſant.

(3) Voyez la Fig. pag. 184.

cet épouvantable châtiment, que contre ceux qui, à l'impulsion de Satan, qui pousse toujours à la plus noire scélératesse, tâchent de diminuer, de rogner le patrimoine de Saint Pierre. Cet Apôtre disoit à son bon maître, *nous avons tout abandonné pour te suivre.* Mais depuis ce tems-là, il a fait une haute fortune. Sa Sainteté glorifiée possede en propre, oui en propre, des terres, des villes, des impôts, des douanes, des domaines, &c. C'est donc princi-

palement pour défendre & pour conſerver cette riche acquiſition, que les Pontifes damnent les ames. Mais croyez-moi, ils n'épargnent pas les corps : embraſés du zele de Jeſus-Chriſt, ils levent l'étendart de Mars, & emploient ſans miſéricorde le fer & le feu. Vous jugez bien qu'une telle guerre ne peut ſe faire ſans effuſion du ſang Chrétien ; qu'importe, répondent les Papes ; nous ſoutenons apoſtoliquement la cauſe de l'Egliſe, & nous ne poſerons point les armes, que nous n'ayons vengé l'Epouſe de Jeſus-Chriſt. Avec votre permiſſion, dépoſitaires des clefs céleſtes de la Science & de la Puiſſance, l'Egliſe a-t-elle de plus pernicieux ennemis, que les Papes impies? Eux qui anéantiſſent le Sauveur, en ne le prêchant point ; eux qui, par leurs loix lucratives, le tiennent comme enchaîné ; eux qui altérent ſa doctrine, par des interprétations violentées ; eux enfin qui l'égorgent par leurs exemples peſtilentiels.

Au reſte, comme l'Egliſe Chrétienne eſt née dans le ſang, s'eſt confirmée par le ſang, s'eſt augmentée par le ſang ; les Papes la gouvernent auſſi par le ſang, tout de même que s'il n'y avoit plus de Jeſus-Chriſt pour la protéger & pour la défendre. La guerre eſt de ſa nature quelque choſe de ſi cruel, qu'elle conviendroit mieux aux bêtes féroces qu'aux hommes ; de ſi furieux, que les Poëtes en ont attribué la ſource aux Furies des Enfers ; de ſi contagieux, que les meilleures mœurs en ſont

infectées; de ſi inique, que les plus grands ſcélérats y ſont beaucoup plus propres que les bons naturels; de ſi impie, qu'elle n'a nul rapport avec Jeſus-Chriſt, ni avec ſa morale. Cependant, certains Pontifes quittent toutes les fonctions paſtorales, pour ſe donner tout entiers à la guerre. On voit même parmi ces Pontifes guerriers, (1) des vieillards qui agiſſent avec toute la vigueur d'un jeune-homme, n'ayant nul égard à l'argent, ſupportant courageuſement la fatigue, & ne faiſant pas le moindre ſcrupule de cauſer le bouleverſement des loix, de la Religion, de l'humanité. Dans ces funeſtes conjonctures, on ne manque pas de trompettes: j'appelle ainſi ces doctes boute-feux, qui, pour faire leur cour, s'accommodent lâchement à l'humeur fougueuſe & ſanguinaire du *Saintiſſime.* Ce qui eſt manifeſtement une fureur, ils le nomment zele, piété, valeur: ils trouvent des raiſons pour prouver, que tirer l'épée, & l'enfoncer dans le cœur de ſon frere, ce n'eſt point enfreindre le grand commandement de la charité envers le prochain. Je ne ſuis pas encore bien informée ſi, en fait de guerre, les Papes ont pris exemple ſur quelques Evêques d'Allemagne, ou ſi ces Evêques n'ont fait en cela que s'autoriſer par la conduite des Papes. Toujours eſt-il certain, que ces Prélats Germaniques y vont encore plus rondement: ſans

(1) *Des Vieillards.* On croit qu'Eraſme en veut ici à Jules II. qui étoit paſſionné pour la guerre, & qui fit bien du mal.

s'embarraſſer du ſervice divin, des bénédictions, ni de toutes les autres cérémonies de l'Epiſcopat, ils ne reſpirent que les armes; diſant même, qu'un Evêque doit, pour l'honneur de ſa dignité, rendre l'ame à Dieu dans un combat. Les prêtres ſont ordinairement animés du même eſprit: ne voulant pas dégénérer de la ſainteté de leurs Prélats, avec quel courage n'endoſſent-ils pas le harnois, quand il s'agit de leurs dîmes? Les épées, les javelots, les pierres, toutes les armes y vont (1). Ce Sacrificateurs ſont ravis, quand, par quelques paſſages des anciens, ils peuvent alarmer les conſciences, & faire voir à la populace, qu'on leur doit bien autre choſe que la dîme: mais de penſer à ce qu'on lit en tant d'endroits, touchant leurs devoirs envers les peuples, c'eſt ce qui ne leur entre jamais dans l'eſprit. Ils devroient bien au moins ſe ſouvenir que leur tonſure les avertit qu'ils ont rompu avec le monde, & qu'ils ne doivent s'occuper que des choſes du ciel: mais ces gens tout dévoués à la volupté, s'imaginent avoir ſatisfait pleinement à leurs obligations, à *l'office du bénéfice*, comme ils parlent, quand ils ont dit leur bréviaire. Et comment le diſent-ils? Entre les dens, à toute bride: foi de Déeſſe, je ne ſaurois croire qu'aucun Dieu, ni les entende, ni les comprenne; ils ne s'entendent pas eux-mêmes, les pauvres Clercs, ni en récitant, ni en chantant. Mais, & les prêtres, & les Laïques, ſont également bien inſtruits ſur le

(1) Voyez la Fig. pag. 188.

grand article de la récolte, ou du profit; & on répéte ſi ſouvent en chaire, au Confeſſionnal, & ailleurs, que *les Sacrificateurs ſont dignes d'un double honneur*, que *les Miniſtres de l'Autel doivent vivre de l'Autel*; on répéte, dis-je, ſi ſouvent ces maximes ſacrées, que pas une femmelette ne les ignore. Pour ce qu'il y a de pénible, Meſſieurs les Prêtres ſe le renvoient les uns aux autres; c'eſt tout comme s'ils jouoient à la longue paume. Il en eſt des Eccléſiaſtiques,

à-peu-près comme des Princes; les Rois abandonnent à leurs premiers Miniſtres le ſoin du gouvernement; & ceux-ci ont ſous eux quantité de ſubalternes, auxquels ils confient l'adminiſtration de l'Etat. De même, les Officiers du Sanctuaire ſe déchargent, par modeſtie, ſur le peuple, du fardeau de la dévotion & de la piété: le peuple renvoie ce poids à ceux qu'ils nomment *gens d'Egliſe*, comme ſi, à titre de Peuple Chrétien, la Morale évangelique ne le regardoit pas; comme ſi les vœux du Baptême n'étoient pour lui qu'une chanſon. De plus, les Prêtres, qui, comme s'ils étoient initiés au monde, & non à Chriſt, ſe diſent *Séculiers*, laiſſent aux *Réguliers* l'ouvrage difficile de la piété; les Réguliers en font l'occupation des moines; les moines relâchés s'en repoſent ſur les moines réformés; tous prétendent, d'un commun accord, que la dévotion n'appartient qu'aux mendians; & les mendians renvoient la balle aux chartreux, dans la retraite deſquels on peut dire que la piété eſt effectivement comme enſevelie, tant ils ont ſoin de ſe cacher au monde. Telle eſt auſſi la conduite des généraux dans la Milice Cléricale: les Papes, gens actifs & infatigables à moiſſonner l'argent, ſe déchargent ſur les Evêques de ce qu'il y a de rude dans l'Apoſtolat; les Evêques, ſur les Curés; les Curés, ſur leurs Vicaires; les Vicaires, ſur les Freres Mendians; & les Mendians renvoient l'éteuf aux Bergers ſpi-

rituels, qui ſavent ſi bien tondre les brebis, & profiter de la laine.

Mais juſqu'où la matiere ne m'a-t-elle pas emporté ? Après tout, il n'eſt point de mon ſujet, d'examiner à fond la vie des prélats & des Prêtres : j'ai pour but de faire mon éloge, & non de fatyriſer les autres ; par les louanges, qu'en qualité de la FOLIE, je donne aux mauvais Princes, vous croiriez peut-être que je veux cenſurer les bons. Je ne vous ai donc donné une idée ſuperficielle de chaque condition, qu'afin de montrer évidemment, qu'aucun homme ne peut vivre heureux, s'il n'eſt initié à mes myſteres, & s'il ne participe à mes faveurs. J'en prends la Fortune à témoin. Cette Déeſſe du bonheur & du malheur, toute capricieuſe qu'elle eſt, prend plaiſir à ſeconder mes intentions. N'eſt-elle pas auſſi bien que moi, l'ennemie mortelle des ſages ? Et pour ce qui eſt des fous, (1) la fortune leur prodigue ſes graces & vient même ſouvent les trouver dans leur lit. Vous avez ſans doute oui parler d'un certain Timothée, Duc d'Athenes. Il fut le plus fortuné des hommes, juſqu'à conquérir & ravager des villes en dormant ; mais dès qu'il commença d'attribuer ſon bonheur à ſon mérite, il tomba dans la derniere infortune. Ne dit-on pas communément que tout réuſſit aux fous, & que le mal même leur tourne à bien ? Il en eſt tout au contraire des ſages : on a dit d'eux proverbialement : *Il eſt né comme Hercule, le quatrieme de la Lune ; il n'a que de la peine à eſpérer. Il eſt monté*

(1) Voyez la Fig. 191.

ſur le cheval de Séjan ; il ſe rompra le cou. Son or eſt de Touloufe, il lui portera malheur. C'eſt trop de proverbes ; on croiroit que j'ai pillé les commentaires de mon Eraſme (1).

Je me remets donc dans mon chemin. La fortune aime ces gens qui ne réfléchiſſent point ; elle ſe plaît à faire du bien aux étourdis, aux

(1) Voyez la Fig. pag. 192.

téméraires, à ceux qui disent, comme César, lorsqu'il passa le Rubicon : *Le sort en est jeté.* La Sagesse ne sert qu'à inspirer la timidité. Aussi la condition d'un vrai Philosophe fait-elle compassion aux gens sensés : la tête remplie de ses belles & solides spéculations, tant physiques que morales, son estomac crie famine, & le nécessaire lui manque : on le néglige, on le mépriſe,

priſe, on le hait, on l'a en horreur. Les fous abondent en ces métaux précieux, qui ſont l'ame & le grand mobile de la ſociété civile; on les éleve aux emplois publics; en un mot, ils fleuriſſent en tout. En effet, celui qui met ſon bonheur à être bien-venu chez les grands, chez ces idoles de pierreries, qui ſont mes principaux eſclaves, rien ne lui ſeroit plus inutile que la ſageſſe, puiſqu'il n'y a rien de plus déteſté dans les Cours & dans les Palais (1).

Vous voulez vous enrichir par le commerce? Renoncez donc à la ſageſſe. Pourriez-vous, ſans un violent remords, faire un faux ſerment? Dès qu'on vous ſurprendra en menſonge vous rougirez. Enfin, pour peu que vous approuviez ces âpres & cuiſans ſcrupules des ſages ſur le vol & l'uſure, vous ne vivrez jamais en repos avec vous-même. Si vous aſpirez aux dignités & aux biens de l'Egliſe, les chevaux & les ânes réuſſiſſent mieux que les philoſophes, dans cette ambition-là. Aimez-vous la volupté? Les femmes qui en ſont le principal objet, courent après les fous, & fuyent les ſages comme des ſcorpions. En un mot, quiconque veut jouir des plaiſirs de la vie doit commencer par n'avoir aucune liaiſon avec les ſages; il doit fréquenter plutôt des gens de la lie du peuple. Pour raſſembler tout ce détail en une ſeule idée, tournez-vous de tous les côtés: Papes, Princes, Juges, Magiſtrats, amis, ennemis, grands, petits, tout ne roule

(1) Voyez la Fig. pag. 194.

que ſur l'argent comptant; & comme le philoſophe, au néceſſaire près, ne fait pas plus de cas de cette matiere que de la boue, il ne faut pas s'étonner ſi perſonne ne veut de ſon commerce.

Mais, quoique mon éloge ſoit un fond abſolument inépuiſable, il n'eſt pas juſte, néanmoins, que j'abuſe de votre patience & que je pouſſe cette déclamation plus loin. Je vais donc vous délivrer du travail de l'attention. Accordez-moi ſeulement en-

core une petite grace ; il y va de ma gloire. Il y aura ici des ſages (car les mauvais ſont toujours mêlés parmi les bons) qui diront que je ne ſuis belle qu'à mes yeux ; & Meſſieurs les Légiſtes ne manqueront pas de me reprocher, que je ne cite point. Citons donc comme eux, à tort & à travers. Premiérement, on ne peut révoquer en doute ce proverbe ſi connu : *Quand la choſe manque, il faut en préſenter l'image ;* ce qui ſe confirme très-bien par cette maxime, qu'on enſeigne même aux enfans : *C'eſt une grande ſageſſe, de ſavoir contrefaire le fou bien à propos.* Jugez delà s'il ne faut pas que la Folie ſoit un grand bien, puiſque les Savans donnent tant de louanges à ſon ombre trompeuſe, & à ſa ſeule image. Mais Horace, qui ſe nomme lui-même (1) le luiſant & gras pourceau d'Epicure, dit la choſe plus naturellement, lorſqu'il ordonne *de mêler la Folie avec la Sageſſe.* J'avoue qu'il veut que cette folie ſoit courte ; mais en cela il n'en a pas plus d'eſprit. Le même Poëte dit, dans ſes odes : *C'eſt un plaiſir d'être fou quand il faut.* Ailleurs, *il aime mieux paroître extravagant & ignorant, que d'être ſage, & enrager.* Homere, qui par-tout loue beaucoup ſon Télémaque, ne laiſſe pas de le nommer quelquefois *ſot enfant ;* & les Tragiques donnent volontiers le même nom aux jeunes-gens, cette épithete de *ſot*, ou *d'imprudent*,

(1) Voyez la Fig. pag. 196.

étant de bon augure. Quel eſt le ſujet de la ſacrée Iliade? Ne ſont-ce pas les fureurs & les folies des Rois & des peuples? Ciceron n'a jamais penſé plus heureuſement pour moi, que lorſqu'il a dit: *Tout eſt plein de folie.* Or vous n'ignorez pas, que plus un bien eſt étendu, plus il eſt excellent.

Peut-être que ces auteurs ne ſeront d'aucune autorité chez les Chrétiens. Hé bien! ſi vous le trouvez bon, j'appuyerai, ou, pour m'expri-

mer à la Théologienne, je fonderai mon Eloge ſur le témoignage même de la ſainte Ecriture. Permettez-moi cela, Meſſieurs nos maîtres; je vous le demande humblement. Y penſai-je? L'entrepriſe eſt très-difficile, & demanderoit pour le moins une bonne invocation des Muſes. D'un autre côté, il y auroit de l'injuſtice à faire deſcendre une ſeconde fois ces neuf pucelles de leur Mont Hélicon; il y a bien loin d'ici, voyez-vous. D'ailleurs, la matiere que je vais traiter, n'eſt pas du reſſort d'Apollon. Ce ſeroit donc bien le meilleur, ſi, pendant que je ferai ici la Théologienne, & que je marcherai ſur les épines, l'eſprit de Scot vouloit paſſer de ſa Maiſon de Sorbonne dans mon ame (1); oui, ce bienheureux eſprit, plus pointu que le Porc-épic, plus piquant que le Hériſſon: quand j'aurai fini, qu'il s'envole où il voudra, même chez les corbeaux. Plût au ciel qu'il me fût permis de changer auſſi de viſage, & d'avoir l'honneur de me voir habillée à la *Doctorale!* Je crains une choſe: quand on me verra débiter tant de Théologie, ne me ſoupçonnera-t-on point d'avoir pillé les portefeuilles de *Magiſtrorum noſtrorum?* Mais il n'eſt pas, ce me ſemble, fort étonnant, qu'y ayant depuis tant de ſiecles une amitié ſi étroite entre les Théologiens & moi, j'aie attrapé un peu de leur *hautiſſime* Science. Pourquoi non? Priape, ce Garde-jardin, ce Dieu de petite cer-

(1) Voyez la Fig. pag. 198.

velle, écoutant ſon maître qui liſoit tout haut du Grec, en fourra quelques mots dans ſa mémoire, & les retint comme un Docteur. Et ce coq de Lucien, qui ayant vécu long-tems avec les hommes, articula tout d'un coup & parla comme eux ? Mais ça, commençons, ſous les auſpices de la fortune.

L'Eccléſiaſte, chapitre premier, verſet . . . attendez, verſet . . . Oh ! je l'ai oublié, auſſi

bien que la page, la ligne, &c. (car pour citer théologiquement, il ne faut rien omettre.) L'Eccléſiaſte donc, a écrit: *LE NOMBRE DES FOUS EST INFINI.* Or ce nombre infini n'embraſſe-t-il pas généralement tous les hommes? Excepté peut-être quelques-uns; encore doutai-je fort qu'on les ait jamais vus. Mais Jérémie avoue la choſe plus igénument: *Tous*

les hommes, dit-il, ch. 10. *ſont devenus fous, à force de Sageſſe.* Il attribue la ſageſſe à Dieu ſeul, & laiſſe à tous les hommes la Folie en partage. Un peu plus haut, il dit: *Que l'homme ne ſe glorifie point dans ſa ſageſſe!* Pourquoi cela, ſaint & divin oracle de l'avenir? C'eſt, répondra-t-il, parce que l'homme n'a point de ſageſſe. Revenons à l'Eccléſiaſte: lorſqu'il fait cette morale & pathétique exclamation, *Vanité des vanités, & tout eſt vanité!* A votre avis, Meſſieurs, ce Monarque éclairé du ciel ne déclaroit-il pas ſans biaiſer, que la vie humaine n'eſt, comme je l'ai inſinué tant de fois, qu'un jeu de la Folie? N'étoit-ce pas dire préciſément ce que Ciceron a répété depuis, à ma grande louange, *Tout eſt plein de Folie?* Quand le même Eccléſiaſte dit encore: *Le fou change comme la lune; le ſage eſt ſtable comme le ſoleil*: que veut-il dire? N'eſt-ce pas, que tous les hommes ſont fous, & qu'à Dieu ſeul appartient le titre de ſage? En effet, les interprêtes entendent par la lune, la nature humaine; & par le ſoleil, ils entendent Dieu, qui eſt la ſource de toute lumiere. Le Sauveur appuye cela dans ſon Evangile, lorſqu'il dit, que l'épithete de *Bon* ne convient qu'à Dieu. Or, ſelon les Stoïciens, *Sage* & *Bon* ſont deux termes réciproques, & qui ſignifient la même choſe: *Ergo*, tous les hommes étant mauvais, ils ſont, par une conſéquence néceſſaire, ils ſont tous fous.

De plus, Salomon dit, chap. 17 : *La Folie eſt joie au fou* ; par où il confeſſe ouvertement, que ſans la Folie, il n'y a rien d'agréable en ce monde-ci. Dans un autre endroit : *Avancer en Science, c'eſt avancer en douleur ; & où il y a beaucoup de ſens, il y a beaucoup d'indignation.* Cet excellent prédicateur ne répéte-t-il pas la même penſée au chap. 7 ? *La triſteſſe loge dans le cœur des ſages, & la joie, dans le cœur des fous.*

Non content d'avoir appris à fond la Sageſſe, il a été curieux auſſi de me connoître. Vous croyez peut-être que je badine ? Ecoutez l'Oracle, chap. 1. *Je me ſuis appliqué à connoître la Prudence & la Doctrine, les Erreurs & la Folie.* Vous remarquerez, s'il vous plaît, ſur cet endroit-là, que c'eſt pour me rendre l'honneur qui m'eſt dû, qu'il me nomme la derniere; & je le prouve. L'écrivain eſt Eccléſiaſte: or, dans l'ordre de l'Egliſe, & ſuivant ſon cérémonial, le premier en dignité eſt le dernier en rang, conformément au précepte de Jeſus-Chriſt.

Mais que la Folie ait plus de dignité que la Sageſſe, c'eſt ce que l'auteur de *l'Eccléſiaſtique*, quel qu'il ſoit, montre évidemment au chap. 4. Avant de citer cet endroit-là, je veux faire un marché avec vous, Meſſieurs mes auditeurs: j'en jure par Hercule, je me tairai là-deſſus, ſi vous ne répondez favorablement à mes queſtions. Imitez ceux qui diſputent avec Socrate, chez Platon. Ça, je commence mon *induction*.

Je mets d'un côté les choſes rares & précieuſes: je place à l'oppoſite ce qu'il y a de commun & de mépriſable. Sur une telle ſuppoſition, je demande, lequel des deux eſt-il à propos de renfermer ſoigneuſement ſous la clef, d'ôter de la portée d'un chacun ? Vous ne dites rien ? Vous voilà tous à me regarder, comme des ſtatues ? Votre ſilence ne m'arrêtera pourtant pas: les Grecs répondent en François pour vous: *On ne craint point*, diſoient-ils en proverbe, de *laiſ-*

ſer ſa cruche à la porte. Et de peur que vous ne profaniez, en rejettant cette ſentence, je vous avertis que c'eſt Ariſtote, ce Dieu de *Nos Maîtres*, qui la rapporte. Continuons. Y auroit-il ici quelqu'un aſſez fou, pour laiſſer de propos déliberé, ſon or & ſes bijoux dans un chemin battu? Je n'en crois abſolument rien. Vous me paroiſſez tous gens à ſerrer votre tréſor dans le cabinet, dans le coin le plus ſecret du coffre-fort: vous n'expoſez que ce que vous ne vous ſouciez pas de perdre. Si donc la prudence veut qu'on mette en ſûreté les choſes de prix, & qu'on abandonne au haſard ce qui ne coûte guere, je gagne ma cauſe, je triomphe. *L'Eccléſiaſtique* ordonne de découvrir la Sageſſe, & de cacher la Folie. Voici le Texte: *L'homme qui cache ſa Folie, vaut mieux que l'homme qui cache ſa Sageſſe.* Bien plus: l'Ecriture Sainte attribue au fou une généreuſe modeſtie, dont le ſage, qui ſe croit toujours meilleur que les autres, n'eſt point capable. C'eſt le ſens que je donne à ce paſſage de *l'Eccléſiaſte*, chap. 10: *Quand le fou ſe promene, il croit que tous ceux qu'il rencontre ſont fous comme lui.* Admirez, je vous prie, cette candeur, cette ſincérité: naturellement, tous les hommes ont grande opinion d'eux-mêmes; mais la Folie rend l'homme ſi humble, qu'il veut bien partager ſa vertu avec tous les autres hommes, & leur communiquer la gloire de ſon mérite. En feriez-vous autant? Point de flatterie; je ne vous crois pas

encore à ce degré de perfection. Salomon ſe flattoit d'y être parvenu : *Je ſuis*, dit-il au chap. 30, *le plus fou de tous les hommes.* Saint Paul, cet Evangéliſte, ce convertiſſeur des nations, n'a pas dédaigné mon nom : ne dit-il pas aux Corinthiens : *Comme fou, je le dis, je le ſuis plus qu'eux ?* Jugeant que c'étoit une honte, d'être ſurpaſſé en folie. Sauvez-moi, je ſuis perdue ! j'entends nos Criards, nos *Brailleurs* : Folie, me diſent-ils, tu es bien digne de ton nom dans tes interprétations, auſſi bien que dans tout le reſte ! La penſée de l'Apôtre n'eſt rien moins que ce que tu forges. Il ne viſe nullement à perſuader qu'il eſt plus fou que les autres ; mais après avoir dit : *Ils ſont Miniſtres de Chriſt, & moi auſſi ;* ſentant bien qu'il ne ſe vantoit pas aſſez, il ajoute : *Je le ſuis plus qu'eux ;* & pour lever le ſcandale que cette déclaration pouvoit donner, Saint Paul s'accuſe de folie en cela, parce qu'il n'y a que les fous qui aient permiſſion de dire tout.

Diſputez, *Ergoteurs*, chicanez tout votre ſoul ſur le ſens de ce paſſage-là ? Pour moi, je marche à la lumiere de ces grands, de ces gros & gras, de ces renommés Théologiens, avec qui la plupart des Docteurs aimeroient mieux tomber dans l'erreur, que de connoître la vérité avec ces gens (1) à trois langues : on en fait cas comme des pies & des perroquets. D'ailleurs, j'ai pour moi (2) un

(1) *A trois langues.* L'Hébreu, le Latin & le Grec.

(2) *Un glorieux.* Cette épithete eſt équivoque, & ſignifie à la fois un homme qui ſe vante, & un homme qui a de la réputation.

glorieux Théologien : je ne le nommerai pas ; nos *caqueteurs* ne manqueroient jamais de citer le proverbe, (1) *l'Ane à la Lyre.* Ce Docteur explique *magiſtralement*, *théologalement*, ce paſſage ; *je le dis avec moins de ſageſſe, je le ſuis plus qu'eux :* il en fait un nouveau chapitre ; & ce qui demande une dialectique conſommée, il ajoute une nouvelle ſection. Voici, en forme & en matiere, les paroles

(1) *L'âne à la lyre.* Ce Théologien ſe nomme Nicolas de Lyre.

de mon Théologien: " *Je le dis moins ſagement*, „ c'eſt-à-dire, ſi je vous parois fou lorſque je me „ compare aux faux Apôtres, vous me trouverez „ encore plus fou de me préférer à eux. „ Puis le Docteur, comme s'il extravaguoit, ſe jette tout d'un coup ſur une autre matiere. Mais, que je ſuis folle, de me tourmenter l'eſprit ſur l'interprétation d'un ſeul Théologien! Nos *Oraculiſtes* n'ont-ils pas acquis un droit public d'étendre le ciel, c'eſt-à-dire l'Ecriture, comme une peau? S'il faut en croire ce ſavant Saint Jérôme qui poſſédoit cinq langues, Saint Paul lui-même uſoit de ce droit; & il y a dans ſes divins écrits des choſes qui ſemblent contraires aux Livres Sacrés, & qui ne paroiſſent plus telles, quand on lit ces citations à leur ſource. Jugeons des fraudes pieuſes de ce grand Apôtre, par celle-ci. Les Athéniens avoient conſacré un autel avec cette inſcription, *AUX DIEUX DE L'ASIE, DE L'EUROPE & DE L'AFRIQUE; AUX DIEUX INCONNUS & ETRANGERS:* S. Paul tronque *l'inſcription*; il prend ce qu'il croit avantageux à la Religion Chrétienne, & laiſſe tout le reſte: encore ces deux mots, *AU DIEU INCONNU*, qui ſont le texte de ſa prédication; il ne les rapporte pas fidellement. Les Théologiens d'aujourd'hui veulent apparemment mettre cet exemple à profit: rien n'eſt plus ordinaire, que le les voir arracher dans quelque endroit d'un auteur, cinq ou ſix paroles & d'en altérer le ſens, pour peu qu'elles les accommodent; cependant, quand on vient à confronter la copie avec l'original, à

joindre la citation avec ce qui la ſuit, on trouve que l'auteur cité n'a point voulu dire ce qu'on prétend & ſouvent même, qu'il a penſé tout le contraire. C'eſt pourtant ce que nos maîtres font; & cela avec une impudence ſi heureuſe, que les Juriſconſultes, gens qui ſe plaiſent à citer bien ou mal-à-propos, leur en portent envie.

Comment, cette ruſe ne réuſſiroit-elle pas à ces guerriers ſpirituels? Ils peuvent tout eſpérer, après la réuſſite de ce grand Théologien dont je vous ai parlé. Ouf! ſon nom m'eſt venu ſur la langue; mais je crains *l'Ane à la Lyre* (1). Ce Docteur a interprété, dans l'Evangile de S.Luc, un endroit où il s'accorde avec l'eſprit & l'intention de Jeſus-Chriſt, à-peu-près comme le feu s'accorde avec l'eau. Je m'en rapporte à la juſteſſe de votre diſcernement. Dans le tems d'un extrême danger, tems auquel les bons cliens ſont plus aſſidus auprès de leurs patrons pour offrir leurs ſervices, le Sauveur, voulant élever ſes diſciples au-deſſus de toute confiance dans les ſecours humains, leur fit cette demande: *Quand je vous ai envoyé, vous a-t-il manqué quelque choſe?* Ils n'avoient pourtant ni argent de voyage, ni ſouliers pour ſe garantir des épines & des caillous, ni ſac de proviſion contre la faim. Les Apôtres ayant répondu, qu'ils avoient trouvé leur néceſſaire par-tout; *A preſent*, dit le Sauveur, *celui de vous qui a un ſac, petit ou grand, qu'il le laiſſe là; & celui qui n'a point d'épée, qu'il vende ſa tunique pour en acheter une.* Toute la

(1) Voyez la Fig. pag. 208.

Doctrine évangélique ne roulant que ſur la débonnaireté, la patience, le mépris de la vie, il faut s'aveugler, pour ne pas entrer ici dans la vue & dans le but de Jeſus-Chriſt. Ce Législateur voulant mettre ſes Lieutenants, ſes Ambaſſadeurs dans une diſpoſition parfaitement apoſtolique, cherche à les détacher généralement de toutes les choſes d'ici-bas. Ce n'étoit pas aſſez, qu'ils ſe paſſaſſent de ſouliers & de biſſac; ils devoient auſſi dépouiller leur habit: ce qui

qui marquoit ſans doute cet entier dégagement de cœur, avec lequel ils devoient entrer dans la carriere de l'Apoſtolat. Il eſt vrai, que Jeſus-Chriſt ordonne à ſes diſciples d'acheter une épée: mais quelle ſorte d'épée? Quoi? Ce fatal & funeſte inſtrument de brigandage, de parricide, de vengeance, de meurtre? Non pas même de défenſe. C'eſt cette épée de l'eſprit, qui pénetre juſques au fond de l'ame, & qui coupe tellement toutes les paſſions, que la piété domine & regne ſeule dans le cœur. Or voyez, je vous prie, comment notre célebre *âne à la lyre* a tordu cet endroit-là: il entend par l'épée, le droit de ſe défendre dans la perſécution: par ce petit ſac, il entend la proviſion des vivres: comme ſi le Sauveur, ayant changé de ſentiment, retractoit ſon ordre, s'étant apperçu que ce n'étoit pas là pourvoir aſſez à la ſplendeur & à la dignité de ſes Miſſionnaires. Ce Légiſlateur ne ſe ſouvenoit-il donc plus de ſa Morale? Il avoit déclaré ſi formellement à ſes diſciples, qu'ils ſeroient bienheureux, s'ils ſouffroient patiemment les infamies, les outrages, les ſupplices; il leur avoit défendu toute réſiſtance contre les agreſſeurs; il leur avoit dit, que le vrai bonheur étoit pour les débonnaires, & nullement pour les ſuperbes; enfin, il les avoit exhortés, par l'exemple des moineaux & des lys, à s'abandonner entiérement à la providence. Le Sauveur avoit donc oublié tout cela? Par un eſprit tout contraire, il commande aux

Apôtres de porter l'épée, de vendre leurs habits pour en acheter une, & d'aller plutôt tout nuds, que de marcher ſans armes. Comme notre ſubtil *Commentateur* renferme dans l'épée tout ce qui peut ſervir à repouſſer la force, il entend auſſi par la bourſe, tout ce qui concerne les commodités de la vie. Ainſi, cet interprête de l'Eſprit de Dieu fait paroître ſur le théatre du monde, les Apôtres armés de pied en cap, pour prêcher un crucifié; il les charge, comme des ſoldats, de gibeciere, de valiſe, de paquet, de tout ce qu'il faut pour ne pas jeûner en chemin (1).

Mais pourquoi Jeſus-Chriſt, après avoir commandé à ſes diſciples de vendre juſqu'à la chemiſe (excluſivement néanmoins, & je le crois de même) pour acheter une épée, leur ordonne-t-il enſuite, en les réprimandant, de la remettre dans le fourreau ? Pourquoi les Apôtres, du moins que l'on ſache, n'ont-ils jamais tiré l'épée contre la violence des Païens ? Ils auroient été obligés en conſcience de le faire, s'ils en avoient reçu un commandement formel. Le fameux Théologien ne s'eſt nullement embarraſſé de toutes ces objections. Il y a un autre docteur; je ne le nommerai point; c'eſt par reſpect, quoique pourtant, il ne ſoit pas de la canaille *ſcientifique*: ce bon homme fait le plus plaiſant ſaut qu'on puiſſe imaginer. Le Prophete Habacuc a dit: *Les peaux de la terre de Madian ſeront en trouble.* Il eſt clair comme le ſoleil, que l'inſpiré parle des tentes du camp des Madianites:

(1) Voyez la Figure pag. 211.

mais ce Théologien, s'abuſant ſur le mot de *peau*, explique ce paſſage par l'*écorchure* de Saint Barthelemi.

J'aſſiſtois l'autre jour à une diſpute de Théologie (car je manque très-rarement à cette ſorte de combat) quelqu'un ayant demandé comment on pourroit prouver par l'Ecriture Sainte, qu'on doit employer plutôt contre les hérétiques la voie du fagot & du feu, que celle du raiſonnement & de

la perſuaſion ; un vieillard, qu'à ſon air rude & arrogant, on reconnoiſſoit aiſément pour Théologien, répondit ſur un ton d'indignation, en fronçant le ſourcil : *C'eſt Saint Paul, oui Saint Paul lui-même, qui a fait cette ſage loi : n'a-t-il pas dit expreſſément, évitez l'hérétique, après l'avoir repris une & deux fois ?* Comme il répétoit ſouvent & à haute voix les mêmes paroles, tout le monde le crut ſaiſi d'un accès de frénéſie ; mais à la fin il donna le mot de l'énigme : Etes-vous donc, s'écria-t-il, d'une ignorance aſſez craſſe, pour ne ſavoir pas que ce terme, *devita*, (*évitez*) ſe forme en latin de la préposition *de*, & du nom ſubſtantif *vita*, comme qui diroit, *hors de la vie ? Ergo*, Saint Paul a commandé de brûler les hérétiques, & de jeter leur cendre au vent (1).

Une étymologie ſi neuve fit rire quelques-uns des auditeurs : mais d'autres la trouverent profonde & vraiment théologique. Ce *Barbon* s'appercevant que tous les ſuffrages de l'aſſemblée n'étoient pas pour lui, lança l'argument déciſif. Il eſt écrit, dit-il, *ne laiſſe point vivre le malfaiſant :* Or tout hérétique eſt malfaiſant : *Ergo*, &c. Alors chacun admira l'eſprit du Docteur ; & ſon judicieux *Ergo* fut univerſellement applaudi ; & même aucun des auditeurs ne ſe ſouvint que cette loi regardoit uniquement les ſorciers, les enchanteurs, les magiciens, genre d'hommes que les Hébreux déſignent par le terme de *malfaiſant*. Il faudroit donc auſſi condamner au feu tous les coupables & tous

(1) Voyez la Figure pag. 213.

les pécheurs. Mais ne ſuis-je pas folle, de m'amuſer à ces bagatelles? Le nombre en eſt ſi grand, que Chryſippe & Didyme n'ont pas écrit plus de ſottiſes, quoiqu'ils aient fait une quantité prodigieuſe de volumes, l'un ſur la Dialectique, l'autre ſur la Grammaire. Je vous prie ſeulement de me rendre juſtice ſur une choſe : s'il eſt permis à ces divins maîtres de s'écarter ainſi du bon ſens & de la

vérité ; à combien plus forte raiſon, n'étant qu'une ombre de Théologienne, devez-vous pardonner mon inexactitude dans les citations ?

Je reviens enfin à Saint Paul. Cet Apôtre dit, parlant de lui-même : *Vous ſupportez volontiers les fous.... Recevez-moi comme un fou.... Je ne parle pas ſelon Dieu, mais comme ſi j'étois fou.... Nous ſommes fous pour Jeſus-Chriſt.* Un auteur de ce poids-là, dire tant de bien de la folie ? Quelle gloire pour moi ! Saint Paul n'en demeure pourtant pas encore là : il va juſqu'à ordonner la folie, comme une des choſes les plus néceſſaires au ſalut : *Celui d'entre vous qui ſe croit ſage, qu'il embraſſe la folie pour trouver la ſageſſe.* Dans Saint Luc, Jeſus-Chriſt n'appelle-t-il pas *fous* les deux diſciples qu'il joignit en chemin après ſa réſurrection ? Cela me ſurprend beaucoup moins que ce que l'Apôtre dit; *la folie de Dieu vaut mieux que toute la ſageſſe des hommes.* Or, ſuivant l'interprétation d'Origene, on ne peut pas rapporter cette folie à l'opinion des hommes, non plus que cet autre paſſage, *le myſtere de la croix eſt folie à ceux qui périſſent.* A quoi bon me fatiguer par toutes ces recherches ? L'homme-Dieu s'adreſſant à ſon Pere dans les Pſaumes, ne lui dit-il pas, *tu connois ma folie ?* Ce n'eſt pas peut-être ſans ſujet, ou pour mieux dire, c'eſt apparemment par cette raiſon-là que les plus fous ſont les favoris de Dieu. Dans un ſens, il en eſt de l'Etre ſuprême, comme des princes de la terre : ordinairement ces Dieux mortels n'aiment pas les hommes de droiture & de probité.

(1) Céſar ſe défioit plus de Brutus & de Caſſius que d'Antoine, quoique très-débauché : (2) Néron ne pouvoit ſouffrir Seneque : (3) Platon échoua auprès de Denys le Tyran. Tout au contraire, les maîtres du monde ſe plaiſent avec les eſprits épais, ſimples, groſſiers (4). De même, le Dieu-homme condamne & déteſte toujours ces ſages, qui mettent tout leur appui en leur philoſophie. Saint Paul le déclare net & ſans la moindre ambiguité : *Dieu a choiſi dans le monde ce qu'il y a de fou .... Dieu a jugé à propos de ſauver le monde par la folie ;* apparemment, parce qu'il ne pouvoit pas le réparer par la ſageſſe. Dieu dit lui-même, par la bouche du prophète Eſaïe : *Je perdrai la ſageſſe des ſages, & je réprouverai la prudence des prudens.* L'humanité de Jeſus-Chriſt ne rend-elle pas graces à la Divinité, d'avoir caché aux ſages le myſtere du ſalut & de l'avoir révélé aux petits, c'eſt-à-dire, aux fous, ſuivant la force & l'énergie du terme grec ? Il faut encore rapporter à cela cette guerre continuelle que, comme on le voit dans l'Evangile, le Sauveur fait aux Phariſiens, aux Scribes & aux

(1) *Céſar.* Comme on avertiſſoit de ſe précautionner contre Antoine, je ne me défie pas, répondit-il, de ces gros ivrognes : je crains bien plus ces gens pâles & ſobres ; déſignant par-là Brutus & Caſſius, qui en effet l'aſſaſſinerent en plein Sénat.

(2) *Néron* Il fit mourir Seneque, parce que ce Philoſophe, qui avoit été ſon Précepteur, cenſuroit ſes mauvaiſes mœurs.

(3) *Platon.* Il fit tout exprès le voyage de Sicile, pour tâcher d'adoucir par la Philoſophie l'humeur de Denys, Roi de cette Isle ; mais il ne put y réuſſir.

(4) Voyez la Fig. pag. 216.

Docteurs de la loi ; au lieu qu'il prend toujours le parti du vulgaire ignorant : *Malheur à vous , Scribes & Phariſiens* ! Cette imprécation ne veut-elle pas dire , *malheur ſur vous , ô ſages* ? Enfin le maître de l'univers ſe plaiſoit le plus avec des gens de néant , des femmes & des pêcheurs. Parmi tant d'eſpeces de bêtes , Jeſus-Chriſt a préferé celles qui approchent le moins de la fineſſe du renard ; il a

choiſi un âne pour lui ſervir de char de triomphe ; au lieu qu'il pouvoit aiſément monter un ſuperbe & féroce lion. Le Saint Eſprit eſt deſcendu ſur la féconde perſonne de la Trinité, non en forme d'aigle ou de milan, mais en forme de colombe, le plus ſimple des oiſeaux. De plus, il eſt parlé ſouvent dans l'Ecriture d'animaux, dont l'inſtinct eſt le plus borné, tels que ſont les cerfs & les agneaux. Jeſus-Chriſt n'appelle-t-il pas *Brebis*, ceux qu'il a choiſis pour demeurer éternellement dans ſon royaume des Cieux ? Or rien n'eſt ſi ſot que cette bête-là ; & anciennement on donnoit par mépris & par injure, ſon nom aux gens ſtupides & groſſiers. Dans cette comparaiſon néanmoins, des élus avec les ouailles, Jeſus-Chriſt fait gloire du titre de *Berger*. Il aime auſſi beaucoup celui d'*Agneau* : Jean-Baptiſte le fit connoître ſous ce nom-là : *Voici l'Agneau de Dieu* ; & c'eſt auſſi ſous cette figure qu'il eſt repréſenté le plus ſouvent dans les viſions ſacrées de l'Apocalypſe (1).

Quelles conſéquences tirerons-nous de tout cela ? Les voici. Les hommes ſont fous, ſans même excepter ceux qui font profeſſion de piété. Jeſus-Chriſt, qui eſt la ſageſſe du Pere, s'eſt rendu comme fou, en s'uniſſant perſonnellement avec la nature humaine ; de même qu'il s'eſt fait péché pour remédier au péché. Remarquez comment le Sauveur a rempli dignement ce plan-là. Il a réſolu dans ſon décret éternel, de racheter les hom-

(1) Voyez la Fig. pag. 218.

mes par la folie de la croix : il emploie pour l'exécution de ce deſſein, des Apôtres idiots & groſſiers ; il leur recommande ſoigneuſement d'éviter la ſageſſe & d'embraſſer la folie ; il leur propoſe en exemple, les enfans, les lys, la moutarde, les paſſereaux, tous êtres ſans artifice, ſans inquiétude & qui ſuivent en tout les loix de la nature, & la méchanique de ſes mouvemens. Ce Légiſlateur défend à ſes diſciples, de ſe préparer lorſqu'il s'agira de paroître devant les grands : il ne veut point qu'ils

s'embarraſſent de l'avenir, ni qu'ils obſervent la meſure du tems; le tout, de peur qu'ils ne s'appuyent ſur leur propre ſageſſe, & afin qu'ils ſe repoſent entiérement ſur ſa providence. Ce fut par la même raiſon, que le grand architecte de l'univers défendit à ce beau couple d'époux qu'il venoit de faire & de marier, qu'il leur défendit, dis-je, ſous peine de malheur & de mort, de toucher à l'arbre de ſcience: grande indice que la ſcience eſt le poiſon de la félicité. Saint Paul la rejette comme pernicieuſe, quand il dit qu'elle enfle le cœur. Je crois que Saint Bernard parloit ſelon le ſentiment de cet Apôtre; car il nomme la montagne où le ſuperbe Lucifer avoit fixé ſa réſidence, *le Mont du ſavoir*. Autre preuve qui n'eſt pas à rebuter: il faut aſſurément que j'aie du crédit dans le ciel: comment? On y obtient grace ſous mon nom, au lieu qu'on n'oſeroit employer la faveur de la ſageſſe. Un homme a-t-il péché avec connoiſſance de cauſe? ne croyez-pas qu'il s'aviſe d'alléguer ſes lumieres; il eſt trop heureux de prendre la folie pour prétexte & pour protectrice. C'eſt ainſi qu'Aron, au XII. chap. des nombres, ſi j'ai bonne mémoire, demandant pardon pour ſa femme, s'écrie: *Veuille, Seigneur, t'appaiſer envers nous, touchant cette faute que nous avons follement commiſe*; Saül ſe repentant à l'égard de David, *il paroît bien*, lui dit-il, *que j'ai agi en fou*. David lui-même, tâchant de flêchir la vengeance divine, *Seigneur*, dit-il, *je vous ſupplie d'ôter cette iniquité du compte de votre ſerviteur, car nous avons agi*

follement. Voyez-vous bien qu'il croyoit n'être point exaucé, s'il n'alléguoit ſa folie & ſon ignorance ? Mais rien ne fait tant pour moi, que la priere que le Sauveur fit ſur la croix pour ſes ennemis : *Pere, pardonnez-leur* : ce Dieu mourant n'employa point d'autre raiſon d'excuſe, que la raiſon d'imprudence, *parce qu'ils ne ſavent ce qu'ils font.* De même, Saint Paul à Timothée : *Dieu m'a fait miſéricorde,*

parce que mon incrédulité étoit l'effet de l'ignorance. Qu'eſt-ce que cette *ignorance?* N'eſt-ce pas la folie, & non la malice ? Quel eſt le ſens de ces paroles : *Dieu m'a fait miſéricorde, parce que, &c.* N'eſt-ce pas inſinuer clairement, que ſans le crédit & la recommandation de la Folie, il n'y auroit point eu de miſéricorde pour Saint Paul ? Le myſtique Pſalmiſte étoit auſſi des nôtres, dans cet endroit que j'ai oublié de placer en ſon lieu : *Daigne, Seigneur, oublier les égaremens de ma jeuneſſe & mes ignorances.* Ce divin chantre, l'avez-vous remarqué ? s'excuſe par deux endroits : par la jeuneſſe, âge dont je ſuis la fidelle & inſéparable compagne, & par l'ignorance. Notez qu'il exprime la ſienne par le nombre pluriel ; & cela, pour montrer la grande force de ſa folie.

Pour ſortir plus vîte d'un détail qui ne finiroit jamais, vous allez voir en raccourci, que la Religion Chrétienne ſemble s'accorder parfaitement avec la Folie, & n'avoir nul rapport avec la ſageſſe. Comme c'eſt-là un vrai Paradoxe, je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour demander d'en être crue ſur ma bonne foi ; je viens donc aux preuves. Premiérement, les jeunes gens, les vieillards, les femmes, & les ſots, prennent plus de plaiſir que les ſenſés, aux ſacrifices, & aux autres cérémonies du culte ; d'où vient qu'ils tâchent de s'approcher de l'autel le plus qu'ils peuvent. Et qui leur donne ce zele de dévotion ? L'impreſſion toute machinale de

la nature. En ſeconde lieu, les Fondateurs de la Religion Chrétienne, faiſant profeſſion d'une ſimplicité merveilleuſe, étoient les ennemis déclarés de l'étude des belles-lettres. Enfin, il n'y a point de fous qui paroiſſent plus extravagans, que ceux qui ſe ſont livrés tout entiers à l'ardeur de la piété Chrétienne : ils répandent leur argent comme de l'eau ; ils mépriſent les injures ; ils ſe laiſſent tromper ; ils ne mettent aucune

différence entre les amis & les ennemis ; la volupté leur fait horreur ; l'abſtinence, les veilles, les larmes, les travaux, les outrages, voilà ce qui les engraiſſe ; un grand dégoût pour la vie, grande impatience de mourir ; enfin, on diroit qu'ils ſont abſolument privés du ſens commun, & que ce ſont des corps qui vivent ſans ame & ſans ſentiment. Quel nom trouverons-nous à cela, ſi le nom de Folie ne convient point ? Les Juifs n'étoient-ils pas fondés à croire que les Apôtres avoient trop bu ? Le Juge Feſtus n'avoit-il pas raiſon de prendre Saint Paul pour un extravagant ?

Mais puiſque je me ſuis érigée ici, je ne ſais comment, en ſavante & en raiſonneuſe, je veux ſoutenir la gageure juſqu'à la fin. Courage, mon bel eſprit ! Soutenons devant ces auditeurs, devant cette illuſtre aſſemblée de fous, une nouvelle theſe, à laquelle on ne s'attend pas. Oui, Meſſieurs, je vais vous montrer, que le bonheur des Chrétiens, que cette félicité qu'ils cherchent avec tant de peines & de travaux, n'eſt qu'une eſpece de folie & de fureur. Vous me regardez de travers, & l'indignation vous monte au viſage ? Doucement, doucement, ne nous arrêtons point aux mots, ce ne ſont que des ſons articulés & arbitraires ; attachons-nous ſeulement à bien examiner la choſe. J'entre en matiere.

Le Syſteme du Chriſtianiſme ſur le vrai bonheur de la vie, eſt preſque la même choſe que le plan des Platoniciens. Suivant le principe fondamental de ces deux partis, l'ame eſt enfoncée dans le

corps ; elle eſt envelopée des liens de la matiere ; elle eſt tellement entraînée par la peſanteur de la machine organique, qu'elle a une peine extrême à connoître le vrai, & encore plus à en jouir. Par cette raiſon-là, Platon définit la philoſophie, *la méditation de la mort ;* car, comme la philoſophie retire l'ame des objets viſibles & matériels, auſſi fait la mort. Sur ce pied-là, tant que l'ame emploie les organes du corps, ſelon l'économie naturelle de ces deux ſubſtances diſtinctes, l'ame eſt ſaine & ſage : mais lorſque l'ame, rompant ſes liens, tâche de s'enfuir de ſa priſon, & de ſe procurer la liberté, alors on appelle cela *folie ;* & ſi ce dérangement vient de maladie, & de l'altération des organes, alors tout le monde convient que c'eſt une fureur. Nous les voyons pourtant, ces fous trop heureux ; nous les voyons prédire l'avenir, poſſéder des langues & des Sciences qu'ils n'ont jamais appris, & faire voir en eux quelque choſe de divin. D'où peut venir un tel prodige ? C'eſt ſans doute, que l'ame, devenue un peu plus dégagée de la ſervitude du corps, commence à montrer ſa force naturelle. Ne ſeroit-ce point là auſſi pourquoi (1) les mourans parlent quelquefois en inſpirés ? Si l'amour & le zele de la piété produiſent cet effet extraordinaire,

(1) *Les mourans.* Socrate, condamné très-injuſtement à mourir par la ciguë, dit aux juges qui avoient prononcé ſa ſentence : Je ſouhaite d'être bon Prophete pour vous qui m'avez condamné ; car je ſuis dans la conjoncture où les hommes devinent, c'eſt-à-dire, aux approches de la mort.

ce

ce n'eſt peut-être pas le même genre de Folie; mais il en approche ſi fort, que communément on lui donne ce nom-là. Et en effet, qui ne traiteroit pas de fous, de maîtres fous, un très, & plus que très-petit nombre de *pauvres d'eſprit*, qui, par leur conduite, font le procès à tout le reſte du genre humain? L'idée de Platon ne ſera pas ici hors d'œuvre. Ce Philoſophe feint une caverne pleine de gens qui y ſont arrêtés malgré eux. Un de ces captifs s'enfuit, & après s'être promené long-tems, il revient. Oh! mes amis, s'écrie-t-il en rentrant, que vous me faites pitié! Vous ne voyez ici que des ombres, que des fantômes; en un mot, vous êtes des fous. Mais pour moi, je n'ai rien vu que de réel, que de ſolide, rien qui ne ſoit en être. Les *Caverniers*, de leur côté, qui ne ſont jamais ſortis du Souterrain, diront en s'entre-regardant: Que veut donc dire ce fou-là? Sérieuſement, ſa cervelle eſt démontée. Ainſi en va-t-il du commun des hommes: ce qui tombe le plus ſous les ſens, occupe le plus leur eſprit; ils ne connoiſſent preſque point d'autres êtres, que les êtres matériels & ſenſibles. Au contraire, ceux qui ſe ſont dévoués à la piété, plus un objet a de rapport au corps, moins ils en font de cas, étant toujours attachés à la contemplation des choſes inviſibles.

Les mondains font leur premiere & principale occupation d'amaſſer du bien, enſuite ils s'appli-

quent à contenter le corps; & le dernier ſoin ſe réſerve pour l'ame, dont la plupart ne croient point l'exiſtence, parce qu'elle n'eſt pas viſible. Les gens embraſés du feu de la Religion prennent une route oppoſée: ils mettent toute leur confiance en Dieu, qui eſt le plus ſimple des Etres: après lui, & cependant en lui, ils penſent à leur ame, comme à la choſe qui approche le plus de la Divinité. Ils ne ſe ſoucient nullement du corps; non ſeulement

ils mépriſent la fortune, mais même ils la fuient ; & s'ils ſont obligés par devoir & comme peres de famille, à veiller ſur leur temporel, ce n'eſt qu'à regret, ce n'eſt qu'avec dégoût, parce qu'ils ont comme s'ils n'avoient point, parce qu'ils poſſedent, comme ne poſſédant point. Il y a encore pluſieurs autres degrès de différence entre les hommes qui ne s'occupent que du corps, & ceux qui ſe donnent tout-à-fait à la pieuſe culture de l'ame : pour mieux diſtinguer ces degrès, poſons un principe inconteſtable.

Quoique tous les ſentimens de l'ame aient une liaiſon néceſſaire avec le corps, il y en a pourtant de deux ſortes : les uns plus matériels, tels que ſont l'attouchement, l'ouïe, la vue, l'odorat & le goût ; les autres ont moins de rapport aux organes, & ceux-là ſont, la mémoire, l'entendement & la volonté. Il s'enſuit de-là, que l'ame a plus ou moins de force, à proportion qu'elle s'applique plus ou moins à ces divers ſentimens. Bâtiſſons maintenant ſur cette ſuppoſition. Parce que les gens qui font leur tout de la piété, s'élevent autant qu'ils peuvent, au-deſſus des ſens corporels, ils les émouſſent ſi fort, qu'à la fin ils ne ſentent plus rien. (1) Un Saint Bernard, par exemple, qui, à ce que ſa *légende* rapporte, buvoit de l'huile pour du vin. Au contraire les ſenſuels ont une grande vigueur d'ame pour les ſens du corps, & une grande foibleſſe pour les ſentimens de l'ame. De plus, entre les paſſions,

(1) Voyez la Fig. pag. 228.

quelqu'unes concernent le corps de plus près, comme les desirs amoureux, la faim & la soif, l'envie de dormir, la colere, l'orgueil, l'envie; les vrais dévots, s'il y en a, font une guerre irréconciliable à ces passions; au lieu que les partisans de la nature ne croient pas qu'on puisse vivre sans elles. Ensuite, il y en a qui tiennent le milieu & qui sont comme naturelles; par exemple, aimer sa patrie, ses parens, ses enfans, ses proches, ses amis: le commun des hommes accorde quelque chose à ces passions-là; mais les pieux travaillent

à ſe les arracher du cœur, ou du moins à les *ſpiritualiſer*. Un fils aime ſon pere: vous vous imaginez, peut-être, que c'eſt la *paternité* qu'il honore & qu'il chérit, dans celui dont il a reçu la vie? Nullement. Quel préſent mon pere m'a-t-il fait, dit ce Saint? d'un corps miſérable, & qui eſt mon plus dangereux ennemi! encore eſt-ce à Dieu que je le dois; il eſt l'auteur de mon être! Mais j'aime mon pere, comme un homme en qui reluit l'image de cette ſuprême intelligence qui eſt *le ſouverain bien*, & hors laquelle il n'y a rien d'aimable, ni de ſouhaitable. C'eſt par cette même regle, que les gens à mortification jugent de tous les devoirs de la vie; enſorte que s'ils ne mépriſent pas généralement toutes les choſes viſibles, au moins les mettent-ils infiniment au deſſus de ce qui ne ſe voit point. Ils diſent même, que dans les ſacremens, & dans les autres fonctions du culte, la matiere ne ſeroit rien, ſans l'eſprit. Les jours de jeûne, ils comptent pour peu de choſe l'abſtinence de la viande & du ſouper, quoique la multitude faſſe conſiſter en ces deux points toute l'obligation du précepte. Les pieux vous diſent qu'il faut jeûner d'eſprit, dompter ſes paſſions, mortifier ſa colere & ſon orgueil, afin que l'ame étant dégagée de la maſſe du corps, ſoit mieux en état de goûter les biens du ciel. Autant en eſt-il de la meſſe: nous ne mépriſons pas, diſent-ils, ce qu'il y a d'extérieur & de viſible dans ce ſacrifice: mais les ſignes & les cérémonies ſeroient inutiles & même pernicieux, ſans le ſecours

de l'eſprit. Ce myſtere repréſantant la mort du Sauveur, il faut que le fidele la repréſente auſſi en mourant à ſes paſſions, afin de reſſuſciter en nouveauté de vie, pour s'unir à Chriſt & à ſes membres. C'eſt dans cette diſpoſition, que les Saints aſſiſtent à la meſſe. Le vulgaire n'en fait pas de même: ne connoiſſant dans ce ſacrifice, que le commandement d'en être témoin, on regarde, on eſt attentif au chant, aux cérémonies; & puis c'eſt tout. Ce n'eſt pas ſeulement dans les choſes que je viens d'apporter pour exemples, que les Anges mortels rompent tout commerce avec la matiere & le corps; c'eſt généralement dans toute la vie, prenant partout un rapide eſſor vers les biens éternels, inviſibles & ſpirituels. Puis donc que les pieux & les non pieux different en tout, vous jugez bien qu'ils ſe regardent les uns les autres comme des fous. Mais, je vous le jure, foi de folie, les *naturaliſtes* ont raiſon dans cette diſpute-là; & ce ſont les *pieux* qui méritent le titre de *fous*. Vous ne pourrez en diſconvenir, dès que je vous aurai fait voir en peu de mots, que cette récompenſe infinie, après laquelle ils courent ſi ardemment, n'eſt qu'une eſpece de fureur. J'appuye mon ſentiment ſur un oracle du divin Platon: *La fureur des amans*, dit ce philoſophe enthouſiaſte, *eſt la plus heureuſe de toutes*. En effet, un amant paſſionné ne vit plus en ſoi, mais en la perſonne qui s'eſt emparée de ſon cœur; & plus il ſort de lui-même pour ſe transformer en l'objet de ſon amour, plus il ſent redoubler ſon plaiſir. Ainſi, quand l'ame d'un dévot, qui brûle

d'envie d'arriver à la perfection évangelique, ne travaille qu'à ſortir de ſon corps par le mépris des ſens & des organes, n'a-t-on pas raiſon d'appeller cela une fureur ? Rappellez-vous en la mémoire ces manieres de parler qui ſont ſi fort en uſage : *Il eſt hors de ſoi.. Rentrez en vous-mêmes .. Il eſt revenu à ſoi.* Outre cela, ſelon l'idée de Platon, il faut meſurer par la force de l'amour, la grandeur de la fureur & de la félicité. Quelle ſera donc la vie des bienheureux dans le ciel ; vie après laquelle les pieux ſoupirent avec tant d'empreſſement ? Car dans cet état de joie complette, & toujours renouvellée, l'ame victorieuſe & triomphante abſorbera le corps : cette parfaite domination, bien loin de cauſer la moindre peine, deviendra naturelle : l'eſprit ſera comme dans ſon regne, & il jouira des efforts qu'il a fait ici-bas pour réduire le corps dans un entier aſſujettiſſement. De plus, l'ame ſera, d'une maniere incompréhenſible, comme engloutie dans cette ſuprême intelligence qui la ſurpaſſe infiniment ; ſi bien que tout l'homme ſera hors de ſoi ; & il ne ſera bienheureux, qu'à cauſe que n'étant plus avec lui-même, il recevra une volupté inexprimable de ce ſouverain bien qui attire tout à ſoi. Au reſte, quoique cette félicité ne doive ſe conſommer que par la réunion de l'ame avec le corps, cependant, parce que la vie des Saints de la Terre n'eſt que la méditation continuelle, & comme l'ombre des joies du Paradis, ils ne laiſſent pas de goûter & de ſentir en ce

monde-ci la récompenſe qui leur eſt promiſe. Il eſt vrai que, par rapport à la *Béatitude éternelle*, ce n'eſt qu'une petite goutte de cette délicieuſe & inépuiſable fontaine : mais cette goutte vaut incomparablement mieux que les plaiſirs des ſens, quand vous les mettriez tous enſemble. Tant il eſt vrai, que les choſes ſpirituelles ſont infiniment au-deſſus des matérielles, & que les biens inviſibles excellent ſur les biens viſibles ! Auſſi, un Prophete fait-il cette magnifique promeſſe ; *L'œil n'a*

point vu, l'oreille n'a point entendu, & il n'eſt pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. C'eſt-là ce genre de folie, qui, loin de ſe perdre, lorſqu'on monte de la terre au ciel, acquiert ſon dernier degré de perfection. Pour revenir à ceux à qui Dieu, par une faveur toute ſpéciale, fait ſentir les avant-goûts de la *Béatitude*, le nombre en eſt fort petit, & très-ſuſpect. Ils ſont ſujets à certains ſymptomes, qui reſſemblent tout-à-fait à ceux de la démence : leurs paroles ſont mal liées, ou, pour lâcher le mot, ils ne ſavent ce qu'ils diſent : le viſage leur change à tout moment : tantôt gais, tantôt abattus ; pleurant, riant, ſoupirant ; enfin, ils ſont tout-à-fait hors d'eux-mêmes. Sont-ils rentrés dans leur bon-ſens, ils aſſurent qu'ils ne ſavent point du tout d'où ils viennent ; s'ils y ſont allé en corps, ou ſeulement en eſprit, éveillés ou endormis ; ce qu'ils ont ouï, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, rien de tout cela ne leur eſt demeuré dans la mémoire, que fort confuſément, & comme ſi c'étoit un rêve. Ils ne retiennent qu'un ſeul point, c'eſt qu'ils étoient très-heureux dans leur folie : auſſi ſont-ils extrêmement chagrins de leur convaleſcence de cerveau ; & il n'y a rien qu'ils ne ſacrifiaſſent volontiers pour être toujours fous au même prix. Ce n'eſt pourtant là qu'une miette de la table de Dieu : jugez donc du feſtin éternel.

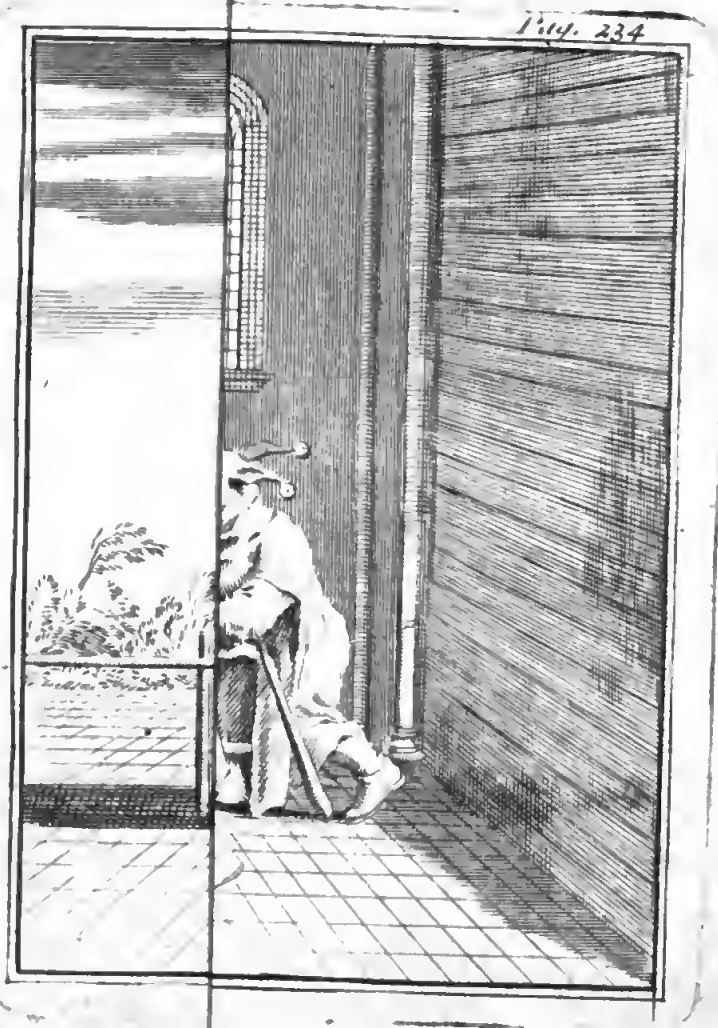
Mais, il me ſemble qu'il y a déja long-tems que, ſans penſer à ce que je ſuis, je cours au-delà des bornes. Si j'ai trop *babillé*, & trop hardiment,

ſouvenez-vous que je ſuis la Folie, & n'oubliez pas que je ſuis femme ; mais ſouvenez-vous en même tems de cet ancien proverbe des Grecs: *Souvent l'homme fou parle fort à propos* : à moins que vous ne prétendiez, que la femme n'eſt pas compriſe dans le mot *homme*.

Vous attendez ſans doute une concluſion ? Je connois cela à vos *mines*. Mais en vérité vous êtes de dignes fous, ſi vous vous imaginez que j'aie pu retenir tout ce fatras de matiere que je vous ai débité. Au lieu d'épilogue, je vous régale de deux ſentences. L'une eſt fort âgée : *Je n'aime point à boire avec un homme qui ſe ſouvient de tout* : l'autre eſt toute fraîche : *Je hais l'auditeur qui a la mémoire heureuſe*. C'eſt pourquoi, bonjour & bonne ſanté, *célébriſſimes* Miniſtres de la Folie : applaudiſſez, vivez, buvez !

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES,
Contenues dans cette Déclamation.

Abacuc, ſa prophétie. 210
Abeilles, ſont admirab. 72
Achille, s'évapore en emportemens. 24
Æſchile, ſon proverbe. 7
Alcibiade, à quoi il comparoit Socrate. 56
Allemands, de quoi ils ſe font honneur 106
Alphabet, blâmé & pourquoi. 69
Ame, ſes ſentimens ſont de deux ſortes. 226
Amour-propre, définition de ce mot. 106


Pag. 234

Amour-propre, compagne de la Folie. 15
Eſt la plus haute Folie. 43
Preſent de la nature, mere commune. 104
Amphion, à ſon chant les pierres s'arrangeoient d'elles-mêmes en murailles. 51
Ane de la Fable, reconnu par ſes oreilles. 8
Qui vouloit toucher un luth. 168
Anglois, ce qu'ils aiment. 103
Anian, récit de ſa fable. 80
Apœdie, qui elle eſt. 15
Apelle, fameux peintre. 110
Apôtres, comment ſont envoyés. 208
Archilocus, pourquoi chaſſé des Lacédémoniens. 46
Ariſtophane, introduit Socrate adorant les nuées. 47
Argent-comptant, fait rouler tout. 194
Ariſtote, ſes ſentimens ſur le ſang. 45
Sa ſentence proverbiale. 202-203
Aron, dit que c'eſt follement que la faute a été commiſe. 219
Arts, quels ſont les plus utiles 73
Aſtrologues, ont le ciel pour bibliotheque. 137
Até, ſignifie querelle. 31
Attention de ſermon eſt languiſſante. Et comment demandée. 4
Atticus, ce qu'il reproche à Ciceron, & la réponſe qu'il en a. 84
Auteurs, ſont plus de pitié que d'envie. Leur peine & travail. 130
Ceux qui écrivent des ſottiſes ont le plus d'approbateurs. 131

Bacchus, toujours jeune, & pourquoi. 28
Ne s'offenſe point du ſurnom de ridicule. *ibid.*
On lui donnoit deux naiſſances. *ibid.* Qui fut ſon précepteur. 56
Ce qu'on peut dire de plus glorieux pour lui. 113
Bâtiſſeurs, où leur paſſion les conduit. 87
Bernard (Saint) ſon entretien avec le Diable. 94
Comment il nomme la réſidence de Lucifer. 219
Buvoit de l'huile pour du vin. 227
Brabançons, plus ils ſont vieux, plus ils ſont gais. 27
Branche de Mirthe, comment on s'en ſervoit chez les anciens. 37
Brutus & Caſſius, comment ſurnommés, & ce qu'ils firent. 48
Buſiris, qui il étoit. *Préface.*
Buveurs & Poëtes, inventent de jolies penſées à l'honneur de Bacchus. 113

Cardinal, ce que ſignifient ſes ornemens. 179
La grandeur de ſa cape. *ibid.*
Cardinaux, de quoi ils ſe vantent. 178
Leur étalage. *ibid.* Devroient imiter la pauvreté des Apôtres. 180
Caton d'Utique, ce qu'attira ſon oppoſition à Céſar. 48
Caton le Cenſeur, fut 40 fois accuſé, & 70 fois auteur de condamnations. 48
Ce qu'il fit aux Jeux publics. 50

Cenſeur, ce que c'étoit à Rome. 150
Cérémonies publiques, celles que faiſoient les Romains pour les Empereurs morts. 54
Céſar, de qui il ſe défioit, & de quels autres non. 215
Chaldéens, inventerent l'Aſtrologie. Et ſont traités de ſuperſtitieux par Eraſme. 71
Chaos & Saturne, les plus anciens Dieux, dont tous les autres ſont deſcendus. 13
Chaſſeurs, quelles ſont leurs délices & leurs cérémonies. 87
Cheval, ſon ardeur & ſon courage. 74
Sa ſervitude. *ibid.*
Chiens, épargnent les enfans & les fous. 78
Chiron, refuſa l'immortalité. 64
Chriſtianiſme, comment il eſt défiguré. 97
Son ſyſteme ſur le bonheur de la vie eſt preſque le même que celui des Platoniciens. 223. 224
Chriſtophle (Saint) comment on le repreſente & ce qu'on en attend. 98
Chryſippe, a écrit des ſottiſes en écrivant ſur la Dialectique. 213
Ciceron, trembloit & bégayoit à l'entrée de ſes oraiſons. 47
Sa ſageſſe fut préjudiciable à la République. 40
Il irrita Marc-Antoine. *ibid.*
Son fils dégénéra. *ibid.*
Ce qu'il entend par les Géans. 76
Ce qu'Atticus lui reproche & ce qu'il lui répond. 84
Comment il penſe de la Folie. 156
Ciceron, ce qu'il dit à la louange de la Folie. 200
Cinanome, ce que c'eſt. 86
Circé, change Grillus en cochon. 75
Claude (l'Empereur) eſt tourné en ridicule par Lucien. *Préface.*
Clepſydre, ce que c'eſt. 92
Colere, où elle domine. 33
Comédie (l'ancienne) qui l'inventa, pourquoi corrigée. *Préface.* Etoit ſatyrique. 29
Complaiſance, ſes eſpeces, ſes différences & ſes effets. 107
Comus, inſpire la débauche. 15
Convoitiſe, juſqu'où elle s'étend. 33
Cupidon, comment toujours enfant. 30
Son aveuglement. 39
Curtius, ſe précipite par vaine gloire. 53. 54

David, dit: nous avons agi follement. 220
Déclamation, jeu d'eſprit. 1.
Délices, compagnes de la Folie. 15
Decius, *pere & fils*, ſe dévouent aux Dieux des Enfers. 53.
Démocrite, rioit de tout. *Préface.* 54. 119. 124
Démons, ont tiré leur nom de la Science. 70
Demoſthene, ſa ſageſſe préjudiciable à la République. 49
Denys, qui il étoit. 126
Ce qu'il devint. *ibid.*
Tient ferme contre Platon. 215.
Dévots, font une guerre irréconciliable aux paſſions. 227
Travaillent à ſe les arracher du cœur. *ibid.*

Diable, ſon entretien avec Saint Bernard 94
Diane, ce qu'elle fit pour Endymion. 31
Didyme, a écrit des ſottiſes écrivant ſur la grammaire. 213
Dieu, ſource de toute lumiere. 200
Seul bon. *ibid.*
Dieux d'Homere, pourquoi ainſi nommés 3
Dieux choiſis, les plus grands, ou les principaux. 12
Dieux, font des impertinences quand ils ont trop bu. 32
Partagent leurs faveurs. 114
Leurs défauts. *ibid.*
Sont plutôt des bourreaux que des Dieux. *ibid.*
Où ils ſont adorés chacun en particulier. 117
Dignités Eccléſiaſtiques, chevaux & ânes les obtiennent plutôt que les Philoſophes. 193
Diogene, ce qu'il dit à ceux qui étoient accourus à ſon cri. 58
Domitien, les titres qu'il ſe donnoit. *ibid.*
Eccléſiaſtique étend le nombre des fous à l'infini. 199
Son exclamation. *ibid.*
Ce qu'il dit du fou & du ſage *ibid.* & 203
Ce qu'il ordonne. *ibid*
Ecoſſois, de quoi ils font cas. 10
Egarement d'eſprit, compagnon de la folie. 17
Egide, ce qui eſt ainſi nommé. *ibid*
Egliſe, ordre de ſon cérémonial. 202
Ellébore, ce que c'eſt. 85
Enée, comment il appaiſa cerbere. 162
Enfans, pourquoi ſont aimables. 21
Sont épargnés des chiens. 78
Eponge, toujours attachée à ſon rocher. 159
Eraſme, traite les Chaldéens de ſuperſtitieux, & pourquoi. 71
Comment il louoit Philippe de Bourgogne. 107
Blâme ceux qui tordent l'Ecriture ſainte. 150
Compare les Moines à des Eponges. 159
S'échauffe à l'occaſion du Pape Jules II. 186
Eraſme (Saint) par qui invoqué. 92
Ergoteurs, à quoi ils ſont bons. 5
Leur occupation. 5
Eſculape, qui ſont ſes prêtres. 72
Eſpagnols, à quoi ils ſe plaiſent. 106
Evêque, devroit étudier ſon equipage. 177
Evêques, le conſeil que leur a donné la folie. 178
Leur principale affaire. *ibid.*
Ce que ſignifie leur nom. *ibid.*
Quelques-uns diſent, que pour l'honneur de leur dignité, ils doivent rendre l'ame à Dieu dans un combat. 187
Femme, ce qu'elle eſt. 34
Femmes, leurs agremens. 39
A quoi elles s'étudient. *ibid.*
Se plaiſent avec les Bouffons, font tout avec eux. 81
Ont pluſieurs raiſons ſecretes pour aimer les Moines. 170
Courent aprés les fous, & fuyent les ſages comme des ſcorpions. 193

Feſtus, la raiſon qu'il avoit de prendre Saint Paul pour un extravagant. 223
Filles Mileſiennes, ſaiſies d'une fureur qui les portoit à ſe faire mourir. 63
Flatterie, ce qui eſt ainſi nommé. 106
Compagne de la Folie. 15
Regne dans toutes les cours. 31
L'aſſaiſonnement du commerce humain. 109
Flore, ce qu'elle étoit chez les Romains. 30
Folie, comment elle eſt nommée par les Grecs, *Préface.*
Comment introd. par Eraſme. 1
Ce qui lui eſt convenable. 5
Rien pour elle. 7
Réduite à ſe louer elle-même, *ibid.* Donneuſe de biens. 8
Qui eſt ſon pere. 11. 12
Qui eſt ſon ennemie. *ibid.*
Qui eſt ſa mere. *ibid.*
Le lieu de ſa naiſſance. 13. 14
Qui l'a allaitée. *ibid.*
Qui ſont ſes compagnes. *ibid.*
Veut être nommée Alpha. 16
Chez elle folie eſt ſageſſe. 20
Elle hait les enfans ſages. 23
Par ſa bonté le vieillard radote, *ibid.* Retarde la fuite de la jeuneſſe, & recule la vieilleſſe. 27
Rendit la jeuneſſe à Phaon. *ib.*
Fait tout le bonheur & le plaiſir des hommes. 31
Eſt répandue dans tout le genre humain. *ibid.*
Son conſeil à Jupiter. 34
Sa qualité. *ibid.*
Ses inventions. 37
Forme & entretient l'amitié. 38
Son eſcorte & ſa ſuite. 40
Sans elle nulle ſocieté ni union ne peut ſubſiſter. 41. 42
Sans elle tout périroit. 43
Met en belle humeur les Dieux & les hommes. 2
Eſt la ſource de tous les fameux exploits des Héros, le ſoutien de tous les gouvernemens 54
Applanit toutes les difficultés. 56
Eſt naturelle à l'homme. 68
A honte elle-même des dévotions ridicules. 95
A défiguré le Chriſtianiſme. 97
Ses réponſes au ſentiment des ſages, ſur la flatterie ou tromperie. 109
Tous les hommes lui ont obligation. 114
Ne demande ni vœux ni offrandes. *ibid.*
Mépriſe les ſacrifices. 116
De quoi elle ſe tient honorée, *ibid.* L'étendue de ſon temple. *ibid.*
Ne manque point de prêtres, *ibid.* Tous les mortels ſont ſes Statues. *ibid.*
La Déeſſe à qui les hommes ont les plus d'obligation. 118
Eſt hérétique. 139
Trouve rarement du ridicule. 152
Donne belle eſpérance aux Moines. 160
Son conſeil aux Evêques. 178
Par ſon moyen, il n'y a pas de gens qui vivent plus dans la volupté & la molleſſe, que les Papes. 182
Aucun homme ne peut vivre heureux, s'il n'eſt initié à ſes myſteres. 190

Son Eloge eſt un fond inépuiſable. 194
Comment elle eſt un grand bien, *ibid.* Fonde ſon Eloge ſur la ſainte Ecriture. 197
A une amitié étroite avec les Théologiens. *ibid.*
A plus de dignité que la ſageſſe. 202
Ce qu'en dit l'Eccléſiaſte. 203
Bien digne de ſon nom 204
Manque rarement aux diſputes de Théologie, & ce qu'elle y a entendu. 211
Sous ſon nom on obtient grace dans le ciel. 219
Sans elle point de miſéricorde. 221
Fidelle & inſéparable compagne de la jeuneſſe. *ibid.*
A quoi ce nom convient le mieux. 223
Eſt la félicité que cherchent les Chrétiens. *ibid.*
Fortune, aime les gens qui ne réfléchiſſent point. 192
Fou, haſarde tout, entreprend tout, ne craint rien, ne connoiſſant rien. 55. 77
Ne ſauroit être malheureux. 68
L'un ſe moque de l'autre. 86
Ce qu'en dit l'Eccléſiaſte. 199
Fous, ſont inſenſibles ſur le déshonneur. 67
Diſtinguent le mal réel, d'avec le mal imaginaire. *ibid.*
Les plus heureux de tous les hommes. 76
Leurs plaiſirs. 77
Leur bonheur. 78
Sont les délices des Rois. *ibid.*
Ne diſſimulent point les défauts des Rois. 81
Paſſent la vie avec agrément, *ibid.* La fortune leur prodigue ſes graces. 190
Tout leur réuſſit. *ibid.*
Fleuriſſent en tout. 193
Tous les hommes le ſont. 200
Ce qu'en dit l'Eccléſiaſte. 203
Ont permiſſion de dire tout. 204
Qui ſont ceux qui paroiſſent les plus extravagans. 222
François, ce qu'ils s'attribuent. 104
Fureur, eſt de deux genres. 83

Géans, comment appellés par les Grecs. 76
Gentilshommes, leur ſotte vanité. 100. 101
George (Saint) comment repréſenté. 92
Glorieux, ce que ſignifie cette Epithete. 205
Gracchus, les Gracchus, Tibere & Cajus, ce qu'ils étoient & ce qu'ils devinrent. 49
Grammairiens, quelles gens ce ſont. 124
A quoi ils ſont comparés. *ibid.*
Grands de la cour, biſarre eſpece d'hommes, fort mépriſable. 133
De quoi ils ſe contentent. *ibid.*
Cedent aux autres le ſoin d'être ſages. *ibid.*
Quelle eſt leur félicité, & quels ſont leurs ſoins. *ibid.* & 174.
Leurs paſſe-tems. 176
De quoi ils ſe glorifient. *ibid.*
Grecs, leur loi dans les feſtins, 58
Appellent les ſavans, Démons, 70
De quoi ils s'applaudiſſent. 106
De quoi ils ſe vantent. 113
Leurs proverbes. 120. 201

Grenouilles des Stoïciens, ce que c'eſt. 83
Grillus, changé en cochon. 75
Guerre, demande extrême prudence. 46
Habacuc, ſa prophétie. 210
Hableurs & Menteurs, où ils ſe trouvent. 90
Haine du travail, compagne de la Folie. 15
Hercule, défit le Tyran Buſiris, *Préface.*
Hippolyte, pourquoi célebre. 92
Sa mort. *ibid.*
Hollandois, ſont appellés fous en badinant, à cauſe de leur ſincérité. 27
Homere, ne fait que monter & deſcendre. 32
Ce qu'il dit du fou. 56
Appelle tous les hommes des miſerables. 76
Ce qu'il dit des Phéaques. 176
Comment il repréſente les Amans de Penelope. *ibid.*
Comment il nomme Téléma-que. 195
Homme, pourquoi il eſt né & de quoi il eſt pourvu. 33
Ce qui l'empêche de connoître ce qui ſe préſente à faire. 56
Veut aller plus loin que la nature. 75
A quoi celui qui commande à une nation eſt engagé. 171
Aucun ne peut vivre heureux, s'il n'eſt initié aux myſteres de la Folie. 190
Hommes, accordent tout aux femmes. 35
Tout ce qui ſe fait chez eux eſt plein de Folie. 51
Naiſſent dans l'ordure, & comment ils paſſent la vie. 61
Leurs miſeres. *ibid.*
Ce qu'ils demandent aux Saints 96
Leurs actions. 119. 120
Sont tous fous. 199. 200
Horace, d'un qui ſe fâchoit contre ſes amis pour l'avoir gué-ri de ſa Folie. 20
Ce qu'il nomme aimable fureur. 83
Ce qu'il dit de Priape. 165
Comment il ſe nomme. 195
Ordonne de mêler la Folie avec la ſageſſe. *ibid.*
Dit que c'eſt un plaiſir d'être fou quand il faut. *ibid.*
Aime mieux paroître extravagant & ignorant, que d'être ſage, & enrager. *ibid.*
Jeuneſſe, eſt aimable. 28
Jérémie (Prophete) ce qu'il dit de tous les hommes. 200
A qui il attribue la ſageſſe. *ibid.*
Jerôme (Saint) poſſédoit cinq langues. 206
Jeſus-Chriſt, ce qu'il dira au jour du jugement, voyant & entendant les Moines. 160
L'Epée qu'il ordonne à ſes diſciples d'acheter. 209
A préféré les plus ſimples & les plus ſtupides animaux, à ceux qui ont de la fineſſe 215
Appelle brebis ceux qu'il a choiſis pour demeurer dans ſon Royaume, 217. Fait gloire du titre de Berger. *ibid.*
Il aime auſſi beaucoup celui d'Agneau, *ibid.* Ce qu'il a fait pour le genre humain; *ibid.* Ce qu'il recommande à ſes Apôtres, & ce qu'il leur propoſe pour exemple, 218. Ce qu'il défend à ſes diſciples. 219

Igno-

Ignorance, ſes privileges. 104
Iliade, quel eſt ſon ſujet. 196
Joueurs, leur paſſion & emportement. 89
Italiens, de quoi ils ſont parade. 105
Ithaque, ſon Roi plaint par Homere. 76
Juifs, leur attente du Meſſie. 106
Jupiter, lui & Junon, ce qu'ils étoient. 12
Son bouclier. 16
Sa grandeur & ſes foibleſſes, *ib*
Son abaiſſement. 30. 31
Allaité par une chevre. 15
Fait peur à tout le monde. 30
Ce qu'il a mis en tête à la raiſon. 33
Juriſconſultes, comment ils ſont nommés. 72
Où devroient avoir le pas, *ibid.*
Les philoſophes s'en moquent *ibid.* Leur ambition. 133
Ce que c'eſt que leur art. *ibid*
A quoi leur travail eſt emparé, *ibid.* Portent envie aux Théologiens. 207
Légiſtes, citent à tort & à travers. 195. 207
Lethé, d'où il prend ſa ſource & où il coule. 23
Licurgue, ſa ruſe avec les deux chiens. 53
Logiciens, eux & les Sophiſtes retentiſſent plus que tout l'airain de Dodone. 114
Chicaneurs éternels. *ibid*
Loix, qui leur a donné lieu 70
Lotus, herbe fabuleuſe. 14
Lucien, qui il étoit, *Préface.* Tourne en ridicule l'Empereur Claude, *Préface.* Raille Platon. 61
Son Dialogue du Savetier & de ſon coq. 112. 198
Lucilius, récuſa Perſe & Lælius, & pourquoi. 130
Lucifer, comment Saint Bernard nomme le lieu de ſa réſidence, 219
Lynx, quelle ſorte d'animal c'eſt. 61
Malée, ce que c'étoit, & ce qu'on en diſoit. 59
Marc-Antonin, ce qu'il étoit & ce qu'il fit. 49
Marchands, les plus fous & les plus mépriſables des hommes 121
Pourquoi ils ſont du bien aux Moines. 170
Mari commode, ce qu'on en dit, ce qu'on lui fait. 40
Mariage, Licou qui attache aux chagrins. 19
Ne ſe doit rompre que par la mort. 40
Il y en auroit peu, ſi on s'informoit bien. *ibid.*
Peu ſubſiſteroient ſans l'ignorance ou la bêtiſe des maris, & comment ils ſont ſoutenus *ibid.*
Martial, ce qu'il dit être la plus méchante bête 58
Mauvais, ſont toujours mêlés avec les bons, 195
Médecin, comment eſtimé. 76
Médecine, portion de la flatterie *ibid.*
Médecins, Prêtres d'Eſculape. 72
Memnon, ſa fille prolongea la jeuneſſe de Tithon. 27
Menenius Agrippa, appaiſa le Peuple Romain par ſon diſcours. 58
Menteurs & Hableurs, où ils ſe trouvent. 90

Mercure, comment il divertit les Dieux. 31
Mere de Dieu, les honneurs qu'on lui rend. 95. 96
Methé, qui elle eſt. 15
Midas, raillerie ſur ſes oreilles. 4
Minos & Numa, leurs inventions fabuleuſes. 52
Mirte, comment on s'en ſervoit chez les anciens. 31
Moines, appellés hommes angéliſés. 19
Charlatans en fait de Religion. & comment ils ſe moquent de ceux qui les écoutent. 91
A qui ils font la cour. 121
Ce que ſignifie ce mot. 153
Ce nom convient mal à ceux à qui on le donne. *ibid.*
Cochons des Dieux. *ibid.*
Sont fous d'eux-mêmes. 154
Leur principale dévotion, *ibid.* S'imaginent charmer le ciel par leur muſique d'âne, 155 Monde bigarré & lucarnier, *ibid.* Font parade de leur craſſe, *ibid.* Comment ils prétendent repréſenter les Apôtres. *ibid.*
Tout va chez eux par compas & par meſure. *ibid.* Se font des querelles & s'entre-déchirent pour des bagatelles. 156
N'épargnent pas leurs cinq ſens de nature, pour les femmes & le vin. 157
Imiter Jeſus-Chriſt, c'eſt de quoi ils ſe ſoucient le moins. 158
Leurs différens noms & ordres, ne leur ſuffiſant pas d'avoir reçu le nom de Chrétien, *ib.* Croient le Paradis au-deſſous de leurs mérites, *ibid.* Ce qu'ils préſenteront au jour du jugement, *ib.* Rendent par la bouche ce qui leur eſt entré par les oreilles. 161
Leurs invectives en prêchant, *ibid.* Peuvent être nommés les Singes des Rhéteurs. 162
Leur maniere de prêcher, *ib.* Paſſent légérement ſur l'Evangile. 166
Epitheres qu'ils donnent à leurs Docteurs. *ibid.*
Crient ſans raiſon comme des furieux. 168
On les prendroit pour des enragés. *ibid.*
Se mêlent auſſi de plaiſanter, *ib.* Ces chiens de l'Egliſe mordent quelquefois ſans faire mal, *ibid.* Prêchent en Bâteleurs, *ibid.* Ne manquent point d'Auditeurs, la Folie leur en procure. 169
Ils ſont courus des marchands & des femmes. 170
Moly, ce que c'eſt. 13
Momus, ſes cenſures le firent chaſſer du ciel. 31. 32
Monarque, ce qu'il eſt & ce qu'il peut être. 56. 57
Mondains, quelle eſt leur occupation. 225
Mulets, ſe grattent l'un l'autre. 138
Multiplicateur du genre humain, ne ſauroit ſe nommer ſans rire. 18
Muſes, inſpirent les fictions. 11
Myrtilus, c'eſt le nom du Savetier fâché contre ſon coq, dans Lucien. 112

Nation, le goût de chacune. 104
A quoi eſt engagé celui qui la commande. 171

Nature, veille à la production de tous les êtres. 69
Hait le fard. 74
Nectar, liqueur des Dieux dont ils s'enivrent quelquefois. 32
Neotete, ce qu'elle eſt. 12
Nepenthe, ce que c'eſt, & ſes effets. 3. 13
Néron, ne pouvoit ſouffrir Seneque, & pourquoi il le fit mourir. 215
Neſtor, parle plus doux que miel. 24
Vécut trois ſiecles. 43
Niobé, pourquoi & comment changée en Rocher. 165
Nirée, le plus beau des Grecs qui aſſiégeoient Troie. 43

Orateurs, de quoi inſpirés. 125
Sont féconds en ſottiſes. 129
Orphée, par ſa muſique faiſoit remuer les Chênes. 51
Oubli, compagne de la Folie 15

Pallas, qui elle eſt, & ce qu'elle fit. 12
Ennemie mortelle de la Folie, *ibid.* Sa contenance. 30
Pan, répand des terreurs, 30
Fait rire les Dieux en chantant. 32
Pape, ce que veut dire ce nom. 180
Papes, d'où ils ſont venus. 19
Eux, les Cardinaux, & les Evêques imitent les Rois & leurs Satrapes. 177
Ce qu'ils ſe diſent être. 180
Perdroient des biens innombrables, ſi la ſageſſe s'emparoit de leur eſprit. *ibid*
Leur train & ſuite. 181. 18
Sur qui ils ſe repoſent de ce qu'il y a de pénible. 182
Par le moyen de la folie, vivent plus que tous autres dans la volupté & dans la molleſſe. *ib.*
En quoi conſiſtent leurs fonctions Epiſcopales. 182. 183
Leur mépris pour les choſes de leur devoir. *ibid.*
Leur orgueil & leurs entrepriſes. *ibid.*
Leurs bénédictions & malédictions. 183. 184. Comment ils ſéduiſent les ſimples, 183. Leurs poſſeſſions. 185
Levent l'étendart de Mars & emploient, ſans miſericorde, le fer & le feu. *ibid.*
Anéantiſſent le Sauveur, en ne le prêchant point, le tiennent comme enchaîné par leurs loix lucratives, alterent ſa Doctrine par des interprétations violentées gouvernent l'Egliſe par le ſang, *ibid.* Quelques-uns quittent les fonctions paſtorales, pour ſe donner à la guerre, ne faiſant point ſcrupule de bouleverſer les loix de la Religion & de l'humanité. 186
Nomment zele & piété leur fureur guerriere, & trouvent des raiſons pour prouver que tuer ſon frere, n'eſt pas enfreindre le grand commandement de la charité pour le prochain. *ibid.*
Paraſites, les premiers de la lie du genre humain. 46
Pariſiens, de quoi ils ſe vantent. 104
Paul (Saint) ce qu'il ſe diſoit être. 203. 204
Sur l'inſcription de l'autel à Athenes. 206
Ce qu'il dit de ſoi, & pour

la gloire des fous & de la Folie. 206
Rejette la Science, comme pernicieuſe. 219
Pourquoi Feſtus le croit extravagant. 223
Peintures vengereſſes, ce qu'elles repréſentent, & comment on les expoſe à Rome. 183
Penelope, ce que dit Homere de ſes Amans. 175
Pere de l'Egliſe, l'Apoſtille qu'on leur met. 187
Phalaris, Lucien a fait ſon Apologie. 7
Ce qu'il étoit. 126
Phaon, fut rajeuni par Vénus 43
Théagues, comment Homere les dépeint. 175
Phedre, ſon amour criminel. 92
Philautie, qui elle eſt. 45
Ses moyens pour empêcher l'homme d'être mécontent de ſoi. 101
Qui ſont ſes mignons. 10 104
Philoſophe, n'eſt bon à rien. 49. 50 51
Sa condition fait compaſſion aux gens ſenſés. 192
Son eſtomac crie famine. *ibid.*
On l'a en horreur. 193
Ne fait pas plus de cas de l'argent que de la boue. 194
Philoſophes, d'où ils ſont ſortis. 19
Comment ils s'uniſſent. 39
Défaut dans leur amitié. *ibid.*
Sont inutiles dans le monde. 46
Ne diſent rien que de triſte. 78
Ne ſavent ſouvent ce qu'ils diſent. 83
On doit porter reſpect à leur barbe & à leur manteau. 134
Sont d'agréables fous. *ibid.*
Se vantent de ſavoir tout, & ne s'accordent ſur rien, 136
Ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. *ibid.*
Philoſophie, n'eſt pas compatible avec les affaires publiques. 48
Philoxene, ce qu'il faiſoit pour manger ſeul les bons mets. 19
Pithagore, en quoi transformé. 75
Maxime de ſes Sectateurs. 122
Plagiaires, qui ſont ceux à qui on donnoit ce nom. 131
Platon, où il place la raiſon. 33
Son doute à l'égard des femmes 34
Son entrepriſe & ſa timidité. 47
Sa belle Science. 48
Sa République. 61
Ce qu'il admet en Dieu, *ibid.*
Ce qu'il dit de la fureur des Poëtes. 83
Sur ceux qui négligent les idées divines. 112
Ne gagna rien auprès de Denys le Tiran. 215
Comment il définit la Philoſophie. 224
Son idée ſur ceux qui ont de la connoiſſance, & ceux qui n'en ont point. 225
Un de ſes oracles. 229
Plutus, ce qu'il eſt. II. 12
Confond toutes choſes, *ib.* Sa colere eſt redoutable. *ibid.*
Sa couleur. 30
Poëtes, ſont en poſſeſſion de la Folie. 128
En quoi ils font conſiſter tout leur art, *ibid.* Qui ſont leurs fidelles conſeilleres. *ibid.*
Poëtes & Buveurs, inventent de jolies penſées à l'honneur de Bacchus. 113

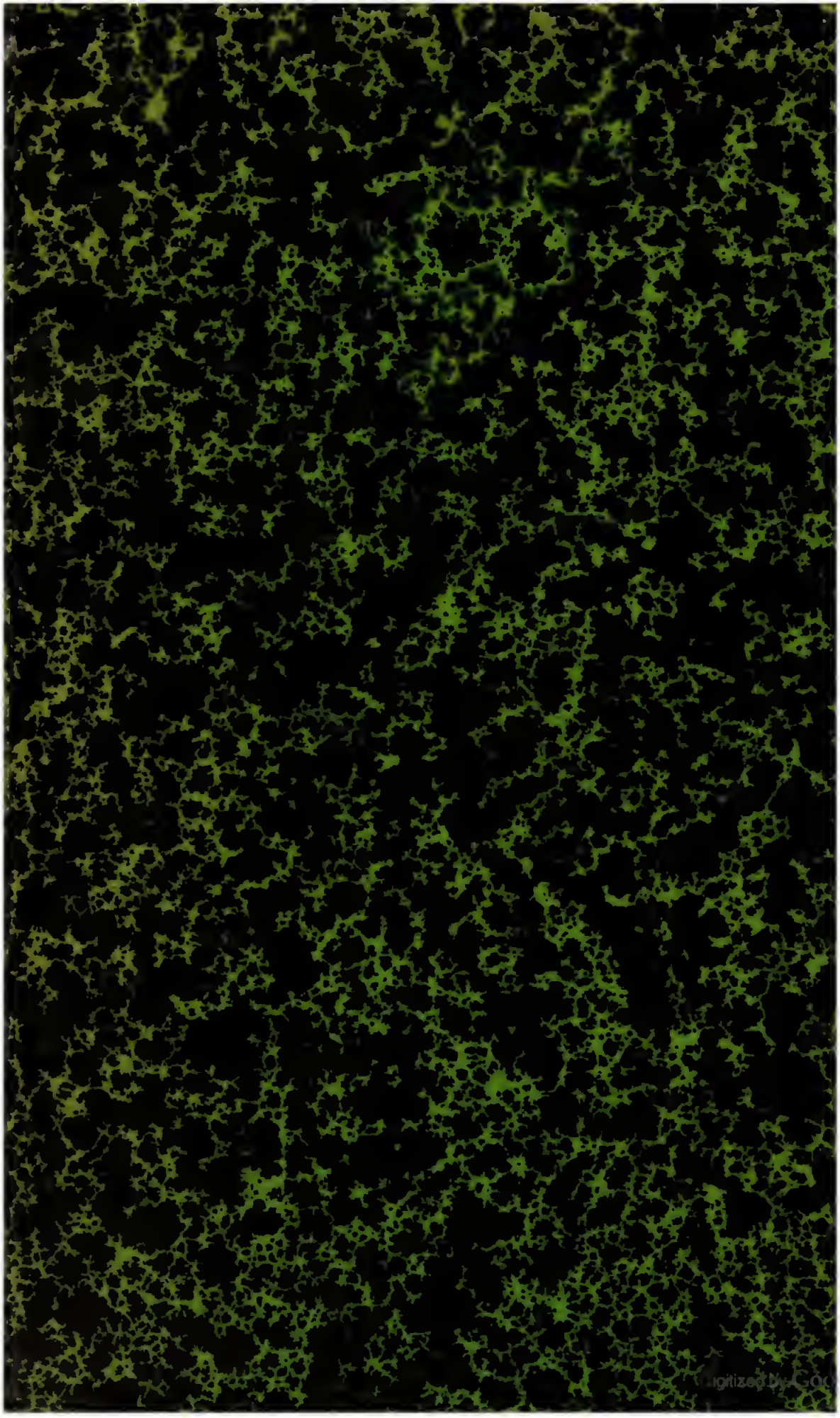
Poëtes & Peintres, ſont une nation libre. 125
Polypheme, danſe avec les Nymphes pour divertir les Dieux. 32
Pourceaux Acarnaniens, ce qu'ils ſont. 26
Prédicateurs, comment ils ſont nommés. 109
Sur quoi ils ſont écoutés, *ibid.*
Prêtres, endoſſent le harnois, empoignent toutes ſortes d'armés quand il s'agit de leurs dîmes. 187
Leur devoir envers les peuples ne leur entre jamais dans l'eſprit. *ibid*
Devroient ſe ſouvenir de ce dont leur tonſure les avertit. *ibid*
Sont tout dévoués à la volupté, *ibid.* Croient s'être acquités de leur devoir, quand ils ont dit leur bréviaire; comment ils le diſent, *ibid.* Aucun Dieu ne les peut entendre ni comprendre, ne s'entendent pas eux-mêmes. ſont bien inſtruits ſur le grand article de la récolte, ou du profit, *ib.* & 188. Pour ce qu'il y a de pénible, ils ſe le renvoient les uns aux autres, 199. Se déchargent du fardeau de la dévotion comme font les Princes du ſoin du gouvernement ſur leurs premiers Miniſtres. *ib.*
Ces bergers ſpirituels ſavent tondre les brebis & profitent de la laine. 190
Priape, diſſolu en ſes diſcours. 31
Ce qu'en dit Horace. 165
Ce qu'il étoit & ce qu'il fit. 198
Prince, ce qu'il ſe doit dire chaque jour. 171
Son portrait. 172
Ses marques de royauté. 173
Princes, n'ont que des flatteurs amis. 80
Ils appréhendent les gens ſages, *ibid.* Ne peuvent ſouffrir leurs vérités, *ibid.*
A qui ils ſont oppoſés. 170
Comment ils cultivent la folie, *ibid.* S'ils avoient de la ſageſſe, leur état ſeroit triſte, *ibid.* Sur quoi & ſur qui ils ſe repoſent. 172
Comment ils vivent. *ibid.*
Quelles gens ils admettent auprès d'eux, *ibid* Quels ſont leurs ſoins & leurs occupations, *ibid* Comment ils traitent & amuſent le peuple, *ib.* Leur portrait. *ibid.*
Producteur du genre humain, ne ſe peut nommer ſans rire. 18
Promethée, de quoi il fit le corps de l'homme. 64
Promontoire, celui de Malée. 89
Quintilien, a écrit ſur le Rire. 129
Rabloteur, boit gaillardement 24
Raiſon, où elle réſide, ſelon Platon. 33
Son peu de pouvoir. *ibid.*
Religieux & Moines, nommés ainſi par abus. 153
Il n'y a pas de gens qui aient moins de Religion. *ibid.*
Religion, ce qu'elle a excité. 70
Socrate s'en abſtenoit, *ibid* A quoi penſent ceux qui ſont embraſés de ſon feu. 255
Riches, leurs ſottes penſées en mourant. 98

Romains, faiſoient des Dieux de leurs Empereurs. 54
De quoi ils ſe félicitent. 105
Sage, s'enterre avec les anciens Auteurs, dans une lecture inutile. 55
Sa différence eſſentielle avec le fou. 60
Son portrait. 81. 82
Ce qu'en dit l'Eccléſiaſte. 200
A qui en appartient le titre. *ib.*
Sages, ordinairement malheureux, 49
Leurs manieres & contenances 49. 50
Ont deux langues. 80
Sont craints des Princes. *ibid.*
Leur ſentiment ſur la flatterie. 109
Ce qu'on dit d'eux proverbialement. 190. 191
Approuvant leurs ſcrupules on ne peut vivre en repos. 193
On ne doit avoir aucune liaiſon avec eux, quand on veut jouir des plaiſirs de la vie. *ib*
Sageſſe, n'eſt abordable que ſous les auſpices de la Folie. 60
Ne ſert qu'a inſpirer la timidité. 193
Eſt inutile chez les grands. 193
Eſt déteſtée dans les cours & dans les palais. *ibid.*
Faut y renoncer, pour s'enrichir dans le commerce, *ib.*
C'en eſt une grande, que de ſavoir contrefaire le fou à propos. 195
A qui attribuée. 200
L'homme n'en a point, *ibid.*
Saints, combien de ſuppoſés, comment on les repréſente, & ce qu'on en attend. 92
De leur invocation. 93
Où s'étend leur pouvoir. *ibid.*
Salomon, ce qu'il dit du fou, de la Folie du Sage, de la Science & de la Sageſſe. 202. 203
Ce qu'il ſe diſoit être. 203
Sang-ſue, a la langue fourchue. 10
Satyres, leurs figures & Danſes. 32
Saturne & Chaos, les plus anciens Dieux, dont tous les autres ſont deſcendus. 11
Science, poiſon de la félicité. 219
Eſt rejetée, par Saint Paul, comme pernicieuſe. *ibid.*
Scot, ne pouvoit pas être conçu par les premiers ennemis du Chriſtianiſme. 147
Scotiſtes, vrais Argus dans l'Ergotiſme. 144
Seneque, ôte au Sage toute paſſion. 61
Ce qu'il dit d'un riche fou. 103
Pourquoi Néron le fit mourir. 215
Sertorius, ſa ruſe des queues de cheval. 52
Silene, danſe en cadence ruſtique. 32
Silenes, qui ils étoient, & pourquoi ainſi nommés. 56
Siſyphe, quelle eſt ſa peine. 133
Socrate, fut déclaré par l'Oracle ſeul & unique ſage. 46
Fut moqué de ſes Spectateurs, *ibid*, Refuſa le nom de ſage. *ibid.*
A quoi il s'amuſoit. 47
Fut malheureux en enfans. 49
Ses maximes. 53
Ce qu'il dit aux juges qui avoient prononcé ſa ſentence. 224

Sophiſte, ce que c'eſt. 5
Sophocle, ne peut aſſez être loué. 20
Souffleurs, dupes de leur entêtement, & quelle eſt leur fin. 88
Statuaires, Rivaux des Poëtes. 30
Stentor, comment Homere le repréſente. 134
Stoïcien, quelle eſpece d'homme c'eſt. 61
Il ſe mocque de tout ce qui ſe paſſe dans le monde. 62
Stoïciens, leur préſomption. 17
Ne mépriſent pas la volupté. 20
Superſtitions, ſont en grand nombre. 91. 92. 93
C'eſt un Océan. 96
Tacite, ce qu'il dit des Joueurs Allemands. 90
Tantale, ſes jardins ne ſont nulle part. 161
Thalès, un des ſept Sages. 10
Thamus, inſtruit par Theutus. 69
Themiſtocle, ſon Apologue au peuple d'Athenes. 52
Théologie, ſa majeſté profanée par des baſſeſſes inſipides, 145
Théologien, d'un qui ſe nommoit de Lire, à qui eſt appliquée la fable de l'âne à la Lire. 204. 207
Son interprétation, *ibid.* & 209. Comment il fait paroître les Apôtres 210
Théologiens, à quoi ils ſont réduits. 72. 73
Docteurs en rien. 151
Comment ils parlent de l'enfer, *ibid.* Parlent un barbare & vilain jargon. 152
Se placent auprès des Dieux. 153. Prennent feu comme le Salpêtre. *ibid.* Ils coupent tout avec le couteau ou Diſtinguo. 176. Les queſtions qu'ils agitent. 177
Leur morale outrée. 143
Leurs ſubtilités & leur entêtement. 149
Leur maniere de citer. 199
Gens à trois langues. 204
Etendent l'écriture comme une peau & la tronquent. 206
Reconnoiſſables à leur air, & quel il eſt. 211. 212
Théophraſte, ne trouva point ſa voix voulant haranguer le peuple. 47
Therſite, Homere en fait un portrait affreux, *Préface*. Le plus laid des Grecs qui aſſiégeoient Troie. 43
Theutus, Ennemi du genre humain. 69. Ce qu'en dit Socrate, chez Platon. *ibid.*
Timon, ſe retira dans une ſolitude, & pourquoi. 51
Timothée, le plus fortuné des hommes. 190
Trophonius, ſa caverne & ſon Oracle. 4
Turcs, ce qu'ils prétendent, & de quoi ils ſe moquent 106
Vénitiens, leur enflure de Nobleſſe. 106
Vénus, nommée par Lucrece, principe de toute génération. 19. Sa beauté reverdit toujours. 30
Vie, eſt ennuyeuſe ſans la Folie. 37
Vieillard amoureux, à quoi il reſſemble. 64. 65. 66
Vieillards, deux fois enfans. 23
Leurs convenances avec les enfans. 24. Aiment la vie. 64

Vieilles amoureuſes, ſemblent revenues des enfers. 66
Vieilleſſe, ſon bonheur. 24
Eſt haïſſable. 28
Volupté, compagne de la Folie. 15
Vulcain, ſa naiſſance, 12
Fait le Bouffon pour divertir la troupe céleſte, 31.
A quoi lui ſervit ſon filet. 141
Vulgaire, groſſe bête, 52. Se met en mouvement pour des niaiſeries, *ibid.* Tout-à-fait à la Folie. 119
Zenon, l'ornement de la Sageſſe. 17
Zeuxis, fameux Peintre. 110

F I N.

575213

Legatoria e Laboratorio di Restauro del Libro
ARMANO GIUSEPPE ... ANTONIO e C. S.a.s.
Digitized by Google